

Journal de l'Hospitalière

Tome II – 1903-1918

1903

Partie rédigée par Gabrielle Salles

Mai 1903

16 mai. Les tramways électriques nous ont permis de venir bien souvent cet hiver tous les dimanches à peu près, malgré ce mode de locomotion qui facilite tant les allers et venues de nos messieurs, nous montons assez tard à la campagne : le 16 mai ; tante Adèle Decormis vient d'être très mal d'une fluxion de poitrine et maman tient à rester auprès d'elle jusqu'à sa convalescence. Marthe est déjà à Val Brise depuis deux ou trois jours. Noélie monte comme nous le samedi 16, son déménagement va en partie à l'eau, sur le pont un de ses chevaux fait un faux mouvement et tombe dans le ruisseau des Aygalades entraînant le camion avec lui. On vient en toute hâte chercher du secours chez nous, papa et les jardiniers aident à retenir le véhicule et à réparer le désastre.

29 mai. Les Alfred arrivent toujours les derniers à la campagne, il faut dire que le petit Alfred va en pension chez Mesdemoiselles Sabatier depuis le mois d'octobre ; de plus l'oncle Alfred tient à surveiller les ouvriers qu'il a chez lui en ville. L'excellente Mme Rey s'est doucement éteinte à Hyères cet hiver au mois de mars et les Alfred s'installent tout différemment dans leur maison de la rue Grignan.

À la Sumiane, tante Marie et Lily arrivent le 18 mai, Albert les suit de quelques jours, car il a maintenant son petit intérieur, c'est cet hiver que nos souhaits pour lui se sont réalisés : le 11 février, il nous donnait en la personne de mademoiselle Coraly Lieutier une nouvelle et gracieuse cousine qui ajoutera un charme de plus à notre délicieuse vie de campagne.

Les mauvais temps que nous traversons réveillent notre zèle endormi ; Isa et Loulou entreprennent d'évangéliser les jeunes garçons de la paroisse ; les premiers communiant au nombre de quatre seulement viennent très régulièrement tous les jours jusqu'à leur Première Communion et, après, une fois par semaine. Au point de vue religieux, la Viste n'est pas mauvaise mais bien indifférente !

Juin 1903

19 juin. Jour de la fête du Sacré-Coeur, nous allons assister malgré le temps à l'orage, à la messe qui est dite à la Visitation de la Blancarde en souvenir du vœu fait au Sacré-Coeur par Mgr de Belsunce en 1720 au moment de la peste ; selon les traditions, on récite une consécration et on offre un cierge ; la persécution fait du bien, autrefois la cérémonie était accomplie comme une pure formalité, aujourd'hui la chapelle et la cour sont trop petites pour l'affluence pieuse qui se presse de toutes parts. Le temps n'entrave pas trop la cérémonie, l'orage éclate plus tard, au moment où nous regagnons notre chez nous, la foudre tombe sur notre tramway au grand effroi de tous mais le mécanisme seul est endommagé, il n'y a pas d'accident de personne ; pendant ce temps la foudre tombait aussi sur le téléphone à la Sumiane ; ce mois de juin est des plus pluvieux, pluies et orages à peu près tous les jours ; aussi la température est-elle des plus fraîches.

Juillet 1903

5 juillet. Louis Coirard vient agréablement nous surprendre, nous l'accueillons par de sincères félicitations sur son nouveau succès, il vient de passer son premier examen de doctorat en droit et si brillamment qu'il a obtenu les félicitations du jury. Les visites de Louis font notre joie à tous, celle d'aujourd'hui est malheureusement bien courte, il déjeune avec nous chez l'oncle Alfred et part de bonne heure dans l'après-midi pour aller à Marseille voir jouer Mireille en plein air.

12 juillet. Mr Dutrait vient passer quarante-huit heures au milieu de nous, il est toujours le même, amusant au possible ; il dîne chez nous avec les Alfred, aussi le dîner n'engendre-t-il pas la mélancolie ; grand amateur d'antiquités, l'oncle Alfred le mène à Aix le lendemain matin ; dans l'après-midi il va voir sa bonne amie la mer « la grande bleue » comme il l'appelle ; il part dans la soirée après nous avoir égayés par mille chansons.

19 juillet. Salvat a pour vingt-quatre heures son ami le Père Meignan ; ce matin à sept heures il dit la messe à la Viste avec une petite instruction après l'Évangile ; puis il déjeune chez nous et cause fort agréablement pendant que nous lui faisons les honneurs de notre bosquet et du tennis.

Signature *Gabrielle Salles*

Partie rédigée par Madeleine Fine

23 juillet. Les pensionnaires du Sacré-Cœur arrivent chargées de prix cette année ; trois d'entre elles font définitivement leur entrée dans le monde, Claire et Madeleine ont terminé leur classe ; Paulette ne fera pas la supérieure, car depuis le mariage d'Albert, notre tante Marie se trouve trop seule en ville. Les premiers temps des vacances vont être fort occupés par une série de bains de mer à l'Estaque, ils ont été ordonnés par le docteur à quelques-uns d'entre nous, beaucoup d'autres y vont par plaisir, et le break d'Annibal est insuffisant à contenir tous ces amateurs.

Août 1903

1^{er} août. Il y a déjà quelque temps nos bonnes sœurs de la Viste avaient reçu du satané gouvernement la signification de leur départ ; c'est aujourd'hui que ces saintes filles ont quitté, peut-être pour longtemps, le sol de notre ville. Nous avons tenu à exprimer une dernière fois aux exilées notre vénération et notre reconnaissance à leur égard. À sept heures, la messe des adieux a été dite par M. le curé qui a adressé aux sœurs un petit mot ; les gens du village et les petits de l'école sanglotaient ; c'est que ces excellentes religieuses étaient véritablement les anges de la Viste. Après la messe on se sépare quelques instants ; ils ne seront pas longs car à 8h1/2 nous devons tous une dernière fois nous réunir dans la cour des sœurs. À l'heure indiquée, beaucoup sont fidèles au rendez-vous et au nom de tous, Salvat adresse quelques mots bien sentis aux pauvres exilées on y répond par les cris cent fois répétés de : "Vivent les sœurs ! Vive la liberté !" Puis l'équipage de la marquise de Foresta arrive. Et pendant que les sœurs montent en voiture nous les couvrons de fleurs ; le cortège se met en route et se dirige vers la gare de Saint-Antoine ; dans le village nos cris redoublent tandis qu'aucune manifestation contraire ne se produit. En passant devant les maisons des francs-maçons notre ardeur croît encore ; les sœurs assises dans la voiture à côté de Mme de Foresta paraissent très émues et elles ne s'arrêtent pas de pleurer. Devant notre portail sont rangés les plus petits enfants de la famille ; nous leur avons laissé des corbeilles remplies de pétales de fleurs et ils les lancent devant la voiture. À la gare le chef de train se montre très bien, il ouvre aux sœurs un wagon

de première classe mais celles-ci qui avaient pris un billet de troisième ne consentent à accepter que les secondes. Leur compartiment est de nouveau rempli par des bouquets de fleurs, puis le train s'ébranle et les derniers cris éclatent avec vigueur. Nos pauvres sœurs partent pour leur maison mère à Gap ; de là, elles se dirigeront vers l'étranger, ou retourneront dans leur famille si leur supérieure le leur ordonne.

En rentrant chez nous, malgré la douleur que nous éprouvons, nous sommes contents de notre manifestation, c'était bien comme cela que nous la voulions. Pendant les vacances de Pâques nous avons déjà eu l'occasion de manifester hautement nos opinions religieuses mais dans une circonstance tout à fait différente.

Notre vénérable Président de la République Loubet accompagné de plusieurs de ses ministres, venait d'Aix ; il était déjà venu passer quelques jours à Marseille ; alors dans notre grand conseil nous avons conclu qu'il ne serait pas mal d'aller l'acclamer de l'Hospitallerie ce jour-là. En effet nous nous y rendons armés, non pas de fusils et de canons, le bon Dieu paraît-il n'a pas encore fait une exception en notre faveur dans son cinquième commandement, mais du moins de formidables sifflets destinés à faire comprendre à notre chef d'État le mépris profond que nous avons pour lui. Une heure avant le passage du chemin de fer présidentiel, nous nous dirigeons vers le fond de la campagne, dans l'angle d'une des pinèdes de la Bonnette, car à cet endroit-là nous ne sommes qu'à quelques mètres de la voie. Tous les enfants enfourchent le mur et forment une brochette d'une quinzaine de petits moineaux, nous sommes en tout de 30 à 40 personnes.

Mais à cette vaillante milice il faut un étendard ; alors avec tous les manteaux et tabliers noirs que nous trouvons nous formons un immense drapeau qui flotte au-dessus de nos têtes ; c'est parfait ! Le train présidentiel approche, nos cœurs battent et nos gosiers se raclent ; une... deux... trois, la machine apparaît, c'est le moment solennel ; tous nos sifflets partent d'un commun accord ; nos cris de « à bas Combes » et « à bas Loubet » les couvrent presque entièrement ; tranquillement assis dans son superbe compartiment, Loubet daigne pourtant jeter sur nous un regard bienfaisant. En entendant nos hurlements, il détourne la tête, mais il nous a sûrement vus et cela nous suffit. À côté de la pinède, une bande de francs-maçons essayèrent en vain d'acclamer le président. Ils ne parviennent pas à se faire entendre et déchargent leur colère en nous criant des injures. Notre réception au cher Loubet n'a été que le prélude de celle qu'il a reçue à Marseille, nous pouvons être fiers de notre ville.

1^{er} août. Les Salles après d'assez longues hésitations se décident enfin à partir pour le Mont Dore où tante Léonie va prendre les eaux. L'état de santé de ma tante a nécessité ce déplacement ; un rhume peu soigné est l'origine de la fatigue qu'on va combattre aux eaux. La saison ne dure que 21 jours.

2 août. Aujourd'hui, un départ beaucoup plus triste a lieu ; notre cousine Lily (Amélie) part pour l'Angleterre ou elle va augmenter le nombre des religieuses de la famille chez les bénédictines. Déjà deux de ses sœurs sont entrées dans cet ordre ou elles vivent parfaitement heureuses, Lily suivra certainement leur exemple ; son caractère sauvage, renfermé, rend doublement pénible les derniers jours passés au milieu des siens, d'autant plus que sa rentrée est cachée pendant longtemps à sa famille, surtout aux plus jeunes, qui n'apprennent la nouvelle que plusieurs jours après son départ. Lily formait avec Isabelle et Gabrielle un petit trio très ami, aussi est-ce avec une grande peine que nos deux sœurs aînées voient partir leur cousine ; pourtant les bonnes nouvelles qui nous arrivent de la petite novice ne laissent aucun doute sur son bonheur ; la froide Lily devient affectueuse comme jamais elle ne l'avait été et son caractère garde encore ce cachet d'originalité qui a toujours fait son charme, enfin, en un mot, Lily religieuse est plus gentille que jamais.

5 août. Nos mamans et nos sœurs aînées partent pour assister au mariage de notre petite cousine Marie-Thérèse de Lanversin avec Mr. Faivre d'Arcier, la cérémonie a lieu à Château-Gombert et le révérend Père de Lanversin, oncle de la jeune fille, vient bénir le mariage ; mais forcé par le gouvernement de quitter la France et de s'établir en Angleterre, l'exilé a dû par nécessité laisser pousser sa moustache. N'étant pas habitué à le voir ainsi arrangé, Isabelle en entrant dans l'église le prend pour le sacristain de la paroisse et grand est son étonnement et son fou rire lorsque le soi-disant bedeau commence l'allocution attendue.

11 août. Une amie d'Isabelle, Marie Guérard, vient passer quelques jours ici ; nous l'occupons en faisant de grandes parties de croquet ; des photographies déguisées, etc. Elle reste jusqu'aux 14.

25 août. Les Salles reviennent du Mont Dore; cette saison ne paraît pas avoir réussi à tante Léonie qui est plus souffrante que jamais. L'état ne s'améliorant pas, on se décide à prendre une garde malade ; la bonne sœur des Saints Innocents, amie de la famille, vient remplir ces fonctions auprès de ma tante. Grâce à Dieu, le mieux n'est pas long à se faire sentir et au bout d'une dizaine de jours la garde-malade nous fait ses adieux. En même temps tante Léonie reprend sa chambre au second ; elle l'avait abandonnée depuis quelque temps car l'essoufflement qu'elle éprouvait en marchant ne lui permettait plus de gravir les deux étages. Pour lui éviter même de monter le premier on avait transformé le salon de compagnie en chambre à coucher ; ma tante fixa là sa demeure environ pendant trois semaines.

Septembre 1903

1er septembre. Mgr Thurinaz, le vaillant évêque de Nancy, est aujourd'hui de passage à Marseille ; nous apprenons la nouvelle dans la soirée du 31 au 1^{er}, et bon gré mal gré il faut que nous allions l'entendre le lendemain à Notre-Dame de la Garde. À 11 heures nous trouvons l'accompagnatrice désirée et vite nous allons prendre notre repos car à 4h1/2 il faut être sur pied demain. La cérémonie est splendide, après la messe Mgr nous adresse quelques paroles bien senties ; pour lui, tout n'est pas perdu, les temps sont durs et la souffrance enveloppe son cœur d'évêque mais non loin du Calvaire apparaît le Thabor et le jour de la résurrection touche de près celui de la croix. La foule électrisée par ses paroles applaudit frénétiquement dans le sanctuaire ; pendant que les Lorrains lancent les cris de « Vive notre évêque ».

7 septembre. « Vive notre évêque » aussi ; aujourd'hui ce n'est plus à l'évêque de Nancy que nous adressons ces paroles ; la ville entière les répète à son propre pasteur car, pour une lettre superbe adressée à son clergé, Mgr Andrieux se voit supprimer son traitement. Les Marseillais, fiers de leur évêque, ouvrent immédiatement une souscription en sa faveur et tous les bons catholiques apportent leur offrande. Ici nous ne voulons pas être les derniers à répondre au généreux appel et après les parents ce sont les enfants qui travaillent à obtenir une certaine somme afin de pouvoir l'envoyer au « Soleil du Midi ». A cet effet une tirelire est placée dans la petite chapelle ; le silence et la discrétion sont recommandés afin de ne pas attenter à la modestie des bourses généreuses et à la bonne volonté des autres. Le soir en grande solennité a lieu l'ouverture du petit coffre ; c'est avec une émotion sans pareille que nous apercevons les petites pièces d'or se glisser au milieu des écus et des sous ; chacun de ce son côté additionne le fruit de la générosité commune et cette fois-ci sans modestie aucune tous nous crions à la fois le total de notre offrande 111fr 05. Mais alors restait à résoudre une question fallait-il proclamer hautement notre nom ou garder l'anonymat ? D'un commun accord on préféra le moyen terme et il fut convenu qu'à côté de notre offrande on écrirait « Résultat d'une collecte faite parmi les enfants d'une famille catholique à la Viste ».

À notre grande joie, on devina facilement le nom des donateurs et nous reçûmes sans y rester insensibles bons nombres de compliments sur notre générosité.

22 septembre. La famille Fine part pour faire une absence les uns de deux jours les autres de quatre. On visite Nîmes et Aigues-Mortes ; Papa, Mimi et moi allons passer deux jours chez mon oncle Charles à Saint-Martin-de-Crau ; mon oncle nous mène aux Baux une curiosité de la Provence et nous revenons à Marseille d'abord par le nouveau chemin de fer de Salon à Aix puis par le tramway Aix-Marseille qui marche depuis le 20 août.

27 septembre. Xavier le chasseur alpin nous surprend au sortir de la messe il va avoir son mois de vacances ; mois qui va être marqué pour lui d'un grand et joyeux événement. À peu près en même temps que lui arrive pour passer quelques jours à l'hospitalière Marthe Ferrari une fille de mon oncle Maurice ; elle vient s'amuser avec Genette qui est à peu près de son âge

Signature : *Madeleine Fine*

Suite rédigée par Isabelle Fine

Octobre 1903

1er octobre. Mon oncle Benjamin a invité ses quatre sœurs à déjeuner afin de leur annoncer la grande nouvelle qui va mettre la Viste et la Sumiane en fête ce mois-ci, les fiançailles de sa fille Gabrielle avec notre cousin Xavier Fine, lieutenant de chasseurs alpins à Chambéry. Il s'agit de faire sortir la jeunesse au café afin de faciliter les ouvertures ; nous usons de diplomatie et laissons les grandes personnes tranquilles, par nous, j'entends Loulou et moi, au courant depuis quelque temps des projets à venir. Un baptême de poupée qui se prépare nous aide bien à propos ; nous appelons les enfants pour les coiffer et les pomponner et, pendant ce temps, les secrets sont dévoilés.

Jeanne Durrand, mère d'une superbe enfant, nous invite à son baptême ; la cérémonie religieuse a lieu à la Viste ; le salon est transformé en chapelle, un autel est dressé sur la cheminée, on improvise des fonts baptismaux au bas de l'église ; toutes les petites filles avec leurs poupées pénètrent dans le sanctuaire, les grands-parents prennent place au fond et la cérémonie commence. Monsieur le Curé, Charles Fine, baptise l'enfant qui reçoit au baptême le nom de Coppélia. Mité et Cécile Lavielle célèbrent le nouveau-né par les accords les plus harmonieux. Paul Durrand prend des photographies du baptême. Voici l'acte de baptême.

L'an de grâce 1903, le 1er octobre dans l'église de Saint Oronce, à l'Hospitalière a été baptisée la fille de Mme Jeanne Durrand, veuve, qui a reçu le nom de Coppélia.

Son parrain était son oncle, M. Henri Durrand, lieutenant du 9ème hussard, et sa marraine Mademoiselle Marie-Antoinette Bonnet.

Et nous, Curé de la paroisse, avons apposé notre signature au bas de cet acte, signature suivie de celles des assistants : le Curé A.M. Charles Fine, la maman J. Durrand, le parrain Henri Durrand, la marraine M.A. Bonnet, M. Fine, Maurice Durrand, A. Fine, G. Fine, MC Fine, G. Lavielle, M.Th Lavielle, M. Ferrari, P. Fine, Isabelle Fine, G. Salles, C. Fine.



Nous nous rendons ensuite à Val Brise où une superbe collation nous attend, c'est un baptême princier, on boit à la santé de l'heureuse mère et de l'enfant et chacun retourne chez soi emportant une jolie boîte de bonbons sur laquelle est écrit le nom de Coppélia et avec la boîte un souvenir charmant de la fête ; on souhaite beaucoup d'autres enfants à la petite maman.

3 octobre. Les enfants devant entrer au Sacré-Cœur le 5, on se décide à leur annoncer la grande nouvelle pour jouir de leur joie, je ne puis pas dire de leur surprise, car les petites rusées depuis longtemps se rendent compte du demi-mystère qui plane autour d'elles. Le jour de l'arrivée de Xavier, on avait décidé de faire un peu de musique après goûter et nous nous étions mis à chanter des morceaux du petit Duc, tout à fait de circonstance : l'amour seul est le bien suprême... Je t'aime, à toi ma vie, à toi mon cœur ; Xavier était accoudé devant le piano ; Coraly accompagnait, Gaby, moi et toutes les petites suivions les paroles du chant sur le cahier de musique ; à mesure que les couplets devenaient plus tendres, les enfants les accompagnaient de leurs rires qui allaient crescendo aussi ; ils avaient pris Gaby à partie et la poussaient en lui disant : « Chante, mais chante donc... Taisez-vous, Gaby fera les solos. » - « Mais je ne les sais pas. » - « Ce n'est pas vrai, tu les chantaient bien ces temps-ci... » Et la pauvre Gaby se reculait toujours davantage ne sachant que devenir ; Loulou et moi, nous nous mordions les lèvres pour ne pas éclater de rire ; tante Léonie étendue sur le divan lorgnait Gaby et Xavier sans se rendre bien compte de la cause des rires car le tapage était grand. D'autres fois, nous surprinions les enfants derrière des portes tâchant d'entendre ce qui se disait. On annonce d'abord la nouvelle à Adèle et à Béatrix, puis à Madeleine et à Mimi ; le salon jaune est témoin après souper des rires les plus joyeux ; Adèle surtout nous amuse follement par ces exclamations enthousiastes : « Oh ! Que c'est beau l'amour conjugal... Oh ! Gaby je vais prier pour que tes enfants soient des héros, des saints... Mais Gaby, pense donc, il t'aime, il t'aime, il t'aime... » Les gestes accompagnent les paroles, chaque « il t'aime » est prononcé avec un accent de conviction un peu plus fort. Petit à petit tout le monde à la campagne est mis au courant de l'événement qui se prépare.

7 Octobre. Une nouvelle bien triste vient jeter un nuage sur la joie générale : Mme Gabriel Ancey, nièce de ma tante Marie vient de mourir d'une fluxion de poitrine en trois jours ; à peine la savait-on malade à la Sumiane, aussi, on n'avait pas prévu l'issue fatale. Cette nouvelle nous attriste bien car Mme Ancey était une femme parfaite qui va laisser un grand vide chez elle. La coïncidence est d'autant plus fâcheuse que la demande doit avoir lieu demain et qu'il est impossible de la renvoyer car ce mariage devient le secret de polichinelle.

On décide de la faire l'après-midi du lendemain mais de n'envoyer les cartes d'annonce de ma tante Marie qu'un peu plus tard.

Louise Correnson revient ce soir-là de Castelfons avec sa petite Rita qu'elle va faire entrer au Sacré-Cœur. On s'était fait une fête de lui annoncer de vive voix la grande nouvelle pour jouir de sa joie. Il faut dire que Xavier est son frère de cœur ; elle l'aime comme son fils et depuis longtemps désire voir ses vœux réalisés car on voit bien qu'elle devine son secret. Louise de plus est une âme ardente, enthousiaste, tendre, démonstrative, aussi nous voulons tous être témoins de son bonheur. Salvat est allé la chercher en ville afin de nous l'amener à la Viste. Nous décidons qu'il faut lui annoncer la nouvelle une façon peu banale et, avant son arrivée, nous voulons nous exercer à la recevoir, Maman représente Louise pour le quart d'heure ; tout le monde l'entoure et petit à petit on dévoile le secret comme on verra plus bas. C'est parfait... La représentation promet de réussir. À peine l'exercice est-il fini que l'on entend un tram s'arrêter, Diling, diling, diling... Voilà Louise... Une délégation va la recevoir et l'amène au salon jaune où le reste de la famille l'attend.

– Bonsoir Louise quel plaisir de te revoir ; comment vas-tu ? Alors ? Rita rentre demain ?... Adieu Rita...

Les premiers épanchements finis, on s'assoit en formant un grand cercle car on est nombreux on parle du triste événement du jour on cause de choses et d'autres, puis les démonstrations commencent :

– Oh ! Louise, si tu savais comme nous avons envie de te voir arriver... C'est vrai s'écrit-on de tous côtés nous sommes heureux... contents... notre vie de famille est si agréable... Et puis, Xavier est venu jeter une note de plus de gaieté dans notre intérieur. Tu sais, il apporte toujours la joie avec lui... mais cette année particulièrement il nous semble...

Et Louise se tourne vers Xavier, lui demande de ces nouvelles.

– Si tu savais, Louise, comme nos jeunes filles le taquinent... Il est allé à un mariage à Chambéry dernièrement. Il était garçon d'honneur et certaine jeune fille lui a fait tourner la tête... il ne veut pas trop l'avouer mais nous y voyons clair nous... Ne trouves-tu pas qu'il a l'air content ?

Et Louise examine Xavier et avoue que c'est vrai.

– Voyons Louise, toi qui possèdes toute sa confiance, fais lui dire son secret.

Et Louise regarde toujours du coin de l'œil son frère mais refuse de l'interroger en public, tout étonnée que nous la poussions ainsi à exiger des confidences au milieu de tous. Nous voulions suivre impressions que cela ferait sur Louise et voir son désappointement d'entendre parler d'une autre jeune fille que Gaby. Elle croyait que nous avions un peu taquiné Xavier mais pourtant ne pouvait pas moins faire que de voir qu'avec cela il avait un air des plus heureux... Deux secondes de silence.

– Louise, ai-je l'air content comme on veut bien le dire ?

Une pause.

– Eh bien, oui, je suis heureux, je suis amoureux fou et voilà ma fiancée.

Xavier se lève et d'un bond est auprès de Gaby qu'il présente à Louise. C'était trop pour le cœur de Louise ; l'émotion la gagne elle se jette dans les bras de Xavier en pleurant. Nous n'avions pas prévu ce bouquet dans l'exercice. Enfin, on s'embrasse, on se félicite, on raconte à Louise les événements de ces jours derniers et toute l'histoire de cet amour qu'elle avait vu naître car la chronique porte qu'ils s'aimaient

avant d'avoir reçu le jour. Tout petits en effet ils étaient attirés l'un vers l'autre ; on les avait pris en photographie assis dans le même fauteuil... Xavier lorsqu'il était entré au collège de Mongré écrivait à Gaby : « on est très bien ici, lorsque nous serons grands, nous y mettrons nos enfants ». On s'envoyait des images portant des inscriptions comme celle-ci : à ma petite femme, Gaby. Et puis, on avait grandi et l'amour avait poussé en proportion ; chacun pensait tout bas mais ne disait plus rien. En 1900, Xavier avait obtenu le consentement de mon oncle et de ma tante ; on n'en avait parlé à Gaby qu'en 1902. Louise, qui ne savait pas les choses si avancées, disait quelquefois à Xavier : « si tu voulais faire quelques démarches dans la famille... pour une cousine... je servirais bien volontiers d'intermédiaire ». Et Xavier qui était tenu au secret répondait : « Merci, mais non » ce qui déconcertait la pauvre Louise. On cause des chers fiancés et on annonce à Louise la demande pour le lendemain.

8 octobre. Nous passons notre matinée à orner le salon en vue de la cérémonie de l'après-midi, on court chez tous les jardiniers de la localité pour acheter des plantes ; nous cueillons toutes les fleurs de la campagne et garnissons des vases ; il faut que tout concourt à la fête ; on est allé chercher deux carpettes en ville pour embellir notre salon. Réellement il n'est pas mal et sera digne d'être témoin de l'événement de l'après-midi. Mon oncle Maurice vient nous surprendre au milieu de nos préparatifs et reçoit les prémices de la nouvelle.

Après déjeuner, nous montons nous parer pour la demande. L'intimité est charmante ; de temps en temps, on entend un coup de téléphone : allô, allô... Pouvons-nous monter. Pas encore, nous ne sommes pas tout à fait prêts. Enfin, c'est le moment solennel ; l'oncle Benjamin, tante Léonie et Gaby attendent au salon, nous nous postons derrière les abat-jour de la façade pour voir arriver ceux de la Sumiane. Voilà tante Marie en grandissime toilette. Xavier en superbe uniforme, Albert ; plus loin Marthe, Louise, Coraly, qui doivent entrer après la demande avec le commun des mortels. Vite, nous nous précipitons au salon et nous nous jetons dans les bras les uns des autres. Si cela était possible, notre union avec les Albert serait encore resserrée par ce mariage car nous ne faisons qu'un avec les Salles et le bonheur de Gaby est le nôtre. Nous lisons de charmantes lettres des bénédictines ; décidément on ne peut dire qui emporte la palme de la gentillesse dans la famille Albert ; c'est toujours le dernier dont on parle. Gaby y ajoutera un charme encore ; on ne pouvait rêver mieux pour Xavier ; elle méritait bien d'entrer plus étroitement dans ce milieu de choix et si nous la perdons à moitié, nous sommes heureux de penser qu'on saura chez notre chère tante Marie l'apprécier à sa juste valeur.

Après la cérémonie, on sort sur la terrasse et Marthe Durrand prend des photographies des fiancés. Après goûter, présentation aux paysans et aux domestiques ; les compliments sont moins banaux dans cette classe-là que dans la nôtre beaucoup plus expressifs par exemple.

10 octobre. Déjeuner intime, charmant donc chez les Salles, il devait avoir lieu le jour de la demande, mais la mort de Mme Ancey l'avait fait remettre : Xavier, tante Marie, Paulette, Louise, Albert, Coraly et moi déjeunons chez tante Léonie ; dans l'après-midi, les visiteurs commencent à apparaître : les Henri, les Decormis ; les jours suivants, nous allons nous mettre sur notre 31 pour être prêtes à descendre au salon lorsqu'il y aura lieu ; les intimes doivent se succéder durant quelque temps.

11 octobre. Dans la matinée, on prend de nombreuses photographies des fiancés ; on les fait poser de nouveau dans le fauteuil où 15 ans auparavant on les avait si gentiment pris et l'on obtient de jolis résultats. Nous nous décidons à aller dans l'après-midi faire une promenade pédestre du côté de Callas. Xavier et Paulette doivent nous rejoindre à Saint-Antoine où nous devons prendre le tram jusqu'au pont de l'Arc. Il a de l'avance, nous arrivons juste à temps pour y sauter dedans sans pouvoir nous assurer de la présence

de Xavier. Hélas ! Pas de fiancé ; on s'imagine facilement le désappointement de Gaby... L'oncle Benjamin lui propose de la ramener. Pourtant, nous interrogeons l'horizon : l'amour donne des ailes et Xavier pourrait bien être transporté par ces ailes là jusqu'auprès de Gaby... O bonheur ! On aperçoit au loin à la descente de Luynes un nuage de poussière, puis on distingue une bicyclette arrivant à toute vitesse ; sûrement c'est son fiancé, il y a un aimant qui attire ce bicycliste, c'est visible. En effet à mesure qu'il se rapproche nous reconnaissons Xavier qui arrive haletant, soufflant, mais content. Et la promenade grâce à lui devient charmante.

13 octobre. Nous avons à déjeuner notre curé et le père Bonaventure, franciscain, qui vient indulgencier un chemin de croix qui a perdu ses indulgences depuis qu'on l'a transporté dans la nouvelle chapelle. Les Salles déjeunent aussi avec nous. Ce bon père vient d'être victime de la scélératesse de nos gouvernants ; après avoir vu tous ses religieux dispersés, il a reçu lui aussi l'ordre « de se dissoudre » et a loué une maison à côté de son couvent ; il est très populaire à Endourne où il fait beaucoup de bien. La cérémonie a lieu avant déjeuner ; nous éprouvons une grande sympathie pour ce bon père qui porte l'empreinte de la sainteté.

15 octobre. Nous allons au mariage de Marguerite Estrangin, la belle-sœur de Thérèse, qui épouse M. Ingelbrecht.

18 octobre. Nous déjeunons chez les Salles avec tous les Albert ; la conversation est très intéressante ; on passe en revue tous les couples de la famille en disant quel est celui des époux qui gouverne dans son ménage, cela est fort amusant.

Deux ou trois jours auparavant, Édouard et Gabriel Fine étaient venus féliciter tante Léonie sur le mariage de Gaby ; ils étaient venus conduits par leur mule et n'avaient pas voulu faire rentrer l'attelage à la remise prétendant que la bête ne bougeait jamais. C'était 7h du soir ; vers 7h1/2 lorsque nos cousins voulurent s'en retourner... plus de mule... La coquine avait pris la poudre d'escampette : le portail du bout de l'allée étant fermé, il y avait de la chance pour qu'elle ait repris le chemin d'en bas. Nos messieurs partent dans cette direction et nous, munies de lanternes vénitiennes, nous arpentons les allées dans tous les sens, plongeons nos regards dans tous les fossés ; enfin, nos Messieurs reviennent ; on a retrouvé la mule après la gare des Aygalades avançant tranquillement sans se douter des tracasseries qu'elle donnait ; elle avait repris la route de Sainte-Marthe comme une bête intelligente.

28 octobre. Xavier repart pour Chambéry ayant son mariage en vue pour le mois d'avril. « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Il a besoin de méditer sur cela le pauvre garçon...

Nous faisons entrer nos gamins de la Première Communion à l'œuvre de la Viste, dans le patronage, afin de voir ces enfants en bonnes mains. Monsieur le Curé, ne voulant pas faire faire la Première Communion aux garçons l'année prochaine, nous envoie les petits qui devaient la faire pour les confier aux pères de M. Timon. Nous allons avec Loulou les présenter *in pompis* au directeur.

Suite rédigée par Gabrielle Salles

Novembre 1903

1er novembre. Nous célébrons la Toussaint en famille et pour ressusciter une tradition fort ancienne à la Viste. L'oncle Alfred nous invite à dîner ce jour-là, c'est du reste aussi pour fêter la Saint Alfred dont la solennité est remise au jour de la Toussaint ; une ruche en croquante et une fameuse bouteille de

champagne clôturent dignement cet excellent repas ; cette réunion de famille est hélas la dernière de cette année.

2 novembre. Nous profitons de la présence de nos Messieurs pour faire une promenade, à cause de maman nous ne nous absentons qu'une demi-journée ; les tramways Marseille-Aix inaugurés cet été nous ont déjà permis de faire de jolies excursions aux environs d'Aix. Aujourd'hui encore, nous en usons pour aller jusqu'au Pont de l'Arc ; à Luynes pendant un arrêt du tramway, nous apercevons dans deux voitures des religieuses du Sacré-Cœur, ce sont de nouvelles victimes de notre inique gouvernement. Le Sacré-Cœur d'Aix a reçu l'ordre de fermer ; ces dames-là sont les infirmes que l'on envoie à Saint-Joseph ; c'est abominable et dire encore que notre siècle est un siècle de liberté ! En descendant au Pont de l'Arc, nous suivons les bords de l'Arc qui sont très jolis, il nous faut franchir d'un bond un torrent, affluent de l'Arc, puis nous gagnons les bois et collines pour arriver à Meyreuil, petit village perdu sur le flanc d'un coteau, la vue est très étendue, on aperçoit non seulement la chaîne de l'Etoile avec le Pilon du Roy, mais encore les collines de la Sainte Baume, le Saint Pilon ; puis plus près de soi, Sainte-Victoire ; la marche ouvre l'appétit mais impossible de goûter à Meyreuil, point de boulanger, nous nous contentons du peu de pain que nous avons porté et de quelques berlingots achetés à l'épicier. Retour au clair de lune jusqu'à Luynes où nous prenons le train pour arriver à la campagne vers les 8 heures du soir.

4 novembre. Les Lavielle sont déjà partis pour la ville depuis hier, aujourd'hui c'est au tour des Alfred, demain ce sera Marthe, puis Albert et Coraly.

6 novembre. Vers les sept heures du soir nous recevons la visite de Charles qui vient nous annoncer son succès aux examens de droit, nous en sommes enchantés, ce pauvre Charlot méritait bien d'être reçu après avoir travaillé comme il l'a fait cet été ; il reste un petit quart d'heure avec nous puis reprend un tramway pour Marseille ou il doit être impatientement attendu.

7 novembre. Au milieu de nos préparatifs de départ nous allons à Aix pour acclamer les religieuses du Sacré-Cœur qu'un ordre inique met à la porte de chez elles ; elles vont demander à l'Italie l'hospitalité que la France leur refuse ; la manifestation est des plus chaudes, pas un cri hostile ; les cantiques s'entremêlent aux cris de « vive le Sacré-Cœur » ; ces dames sont littéralement couvertes de fleurs ; M. Latil, dans quelques paroles pleines de cœur, remercie ces dames de leur dévouement tout maternel pour leurs élèves et leur dit au revoir. Il faut bien espérer que ce n'est pas là un adieu ; le jour où la réaction sera triomphante, nos gouvernants d'aujourd'hui feront bien, eux aussi, de prendre le chemin de l'exil, s'ils tiennent encore à leur tête. Nous restons quelques heures à Aix pour voir les Drujon et les Coirard. Nous revenons en bande ; à Saint-Antoine on nous laisse, Loulou, Claire, Paulette et moi ; Isabelle, Charles et Madeleine continuent jusqu'à Marseille.

9 novembre. Nous disons aujourd'hui adieu à la campagne.

Signature : *Gabrielle*

1904

Suite rédigée par Isabelle Fine

Deux grands événements ont marqué cette année pour nous. La tristesse se mêle trop souvent à la joie ; tandis que nous nous réjouissions tous du bonheur de Gaby et Xavier un autre départ se préparait mais celui-là pour le Ciel. Notre chère petite cousine Cécile Lavielle nous quittait le 16 mars après avoir souffert beaucoup durant trois mois sans que les docteurs puissent bien définir sa maladie, une méningite tuberculeuse semble l'avoir emportée. Elle était sortie du Sacré-Cœur assez souffrante au jour de l'an et, n'étant pas bien, était restée chez elle à la rentrée. Les premiers jours de mars, on l'avait transportée à Sainte-Marthe chez les Henri Fine qui très aimablement avaient mis leur campagne à sa disposition. C'est de là qu'elle devait partir pour le Ciel laissant les siens dans la désolation mais aussi profondément édifiés sur la fin de sa vie. Elle mourut dans un sourire ineffable au moment où, récitant les litanies de la Sainte Vierge, nous arrivions à cette invocation : *Causa nostre laetitia*. Cécile était peut-être l'enfant la plus débordante de vie de la campagne ; c'était une de ces natures qui plaisent par leur droiture et leur franchise ; elle était aimée de tous ; douée supérieurement, elle était recherchée par ses cousines plus âgées, pleine de condescendance, elle allait volontiers avec les plus jeunes ; partout où elle était, la gaieté régnait, aussi va-t-elle faire un grand vide cet été parmi nous. Noélie va passer une bien triste saison de campagne surtout lorsque nos petites pensionnaires seront là. Nous ne doutons pas l'année dernière en fermant ce journal, du vide que nous aurions parmi nous cette année !

Le 28 avril, Gabrielle et Xavier ont enfin vu leur plus cher désir se réaliser. Nous assistions à leur mariage dans l'église de Saint-Vincent de Paul ; à cause du deuil récent de la famille, la fête s'est faite en famille ; deux amis de Xavier du 13^e chasseur étaient venus seulement l'entourer.

Le repas nuptial s'est fait à la rue du Baignoir dans la maison de famille des Salles. Durant tout cet hiver, Xavier faisait des allées et venues entre Chambéry et Marseille, plus tard Briançon et Marseille, car il avait été appelé pour deux mois dans les Alpes.

Mai 1904

Les Salles s'installent à la Viste plus tard que de coutume le 21 mai seulement ; nous les rejoignons le 31. Nous voilà donc moins nombreux à l'Hospitalière ; Gaby y fait un grand vide ; heureusement notre chère hirondelle nous donne souvent de ses nouvelles et c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous recevons le courrier de Chambéry.

Le départ de Gaby nous force à faire quelques changements de chambre afin de pouvoir la recevoir dignement lorsqu'elle arrivera à la fin juin. Charles doit lui céder sa chambre sur la façade et doit occuper un appartement de derrière ou loger une domestique jusqu'à cette année. La tapisserie datant du siècle dernier on décide de la renouveler ; Loulou profite pour faire voter des fonds à son adresse ; on reconnaît que la sienne n'est pas digne d'elle non plus et on ouvre aux deux cousins un crédit ; nous faisons avec eux des séances chez Merle le grand tapissier de Saint-Antoine. Perchés sur des chaises nous tirons des rouleaux merveilleux de tous les recoins du magasin le choix est fixé sur des iris jaunes pour Charles et des fleurettes bleu pâle pour Loulou ; on refait aussi le plafond de la chambre de Charles.

Juin 1904

14 juin. Au milieu d'un vrai déluge, nous sommes surpris par René et Marguerite Strafforello ; cette dernière ne connaît pas la Viste et notre cousin n'y a plus mis les pieds depuis 20 ans. Il est colonel du génie à Avignon. Heureusement, le ciel se montre plus clément à la fin de l'après-midi et nous les accompagnons jusqu'à la Sumiane.

15 juin. La retraite de Première Communion s'ouvre aujourd'hui et nous gardons les garçons de la paroisse durant ce temps ; il y a trois premiers communiant : Joseph Maillan, Fernand Maillan et ... Colombet, Édouard et trois renouvelants : Joseph Sabini, Laurent Richedo et Charles Albert Espinasse. Nous avons affiché un règlement où toutes les occupations de la journée et les heures de garde de chacune sont réglées. Le clou de la journée est pour chacun l'instruction dont elle est chargée car nous devons faire à ces enfants de vrais sermons ; les sujets et les prédicateurs ont été désignés d'avance et il faut durant une demi-heure tenir ces gamins en respect. Aidées par la grâce, nous nous découvrons des talents oratoires que nous ne nous soupçonnions pas. On se détend ensuite en faisant des cabrioles et en grim pant sur des échasses. La veille du grand jour, nos gamins ont la fantaisie de se promener dans le lac, perchés sur ces bâtons ; deux vont à l'eau et doivent ensuite se sécher au soleil. Grâce à Dieu, ces pauvres enfants sont assez recueillis le lendemain. Ils viennent nous voir dans la journée ; les parents se sont montrés reconnaissants.

Quelques jours après, nous les prenons en photographie dans leurs beaux costumes ainsi que les filles de l'école catholique. Puis nous invitons ces dernières à passer une après-midi chez nous ; nous les faisons goûter, on tire une petite loterie et on s'amuse. Nous avons essayé d'évangéliser les filles de l'école laïque ; elles venaient de temps en temps avant la Première Communion mais impossible de les attirer à ce moment-là ; l'institutrice laïque les couve.

La cérémonie de la Première Communion a eu cette année un cachet plus solennel grâce aux orgues installées depuis peu à la Viste.

Nous faisons à tour de rôle des promenades très intéressantes cet été car Paul Durrand a acheté une automobile et offre gracieusement des places aux uns et aux autres ; c'est vraiment très amusant de rouler si vite.

Signature : *Isabelle*

Suite rédigée par Madeleine Fine

26 juin. Nous recevons Xavier et Gaby ; ce dernier accompagne sa femme devant partir pour les manœuvres ; il ne fait qu'apparaître au milieu de nous, devant rentrer le soir même à Chambéry, et nous laisse à consoler sa petite veuve.

Mais Gaby n'a pas trop le temps de méditer sur son veuvage durant les premiers jours chacun l'assaille de questions car on ne l'a pas encore revue depuis son mariage. Tante Léonie particulièrement ne veut pas perdre un instant qui lui est donné de passer avec sa fille : en un mot nous sommes tous enchantés du retour de la jeune Madame Fine.

Juillet 1904

10 juillet. Nous recevons la famille Gabrielle Gérard avec laquelle nous avons des rapports très amicaux en ville ; ce sont nos voisins de la rue Grignan ; Madame vient déjeuner avec nous avec ses trois filles et nous passons une agréable journée.

16 juillet. Une bonne amie de tante Léonie, Mlle Corinne Diamanti, vient passer une journée à la Viste ; nous sommes très heureux de faire sa connaissance car elle est fort gentille. Le soir de ce même jour nous menons nos garçons du catéchisme se faire recevoir du scapulaire aux Aygalades.

21 juillet. Les pensionnaires ont ce jour-là leur distribution des prix et Adèle Salles a l'honneur de nous rapporter le prix de succès. Nous espérons que nos sœurs pourront l'année prochaine profiter encore de l'éducation du Sacré-Cœur, elles étaient loin de l'espérer, la fermeture de Saint-Joseph étant plus que probable. De fait durant la première partie de juillet les journaux étaient constellés de noms de maisons religieuses devant fermer avec l'année scolaire et nous sommes encore à nous demander pour quelle raison les deux maisons du Sacré-Cœur de Marseille ont été épargnées.

Environ un mois après cette nouvelle série d'abominations, l'auteur de la loi de 1901 Waldeck-Rousseau remettait son âme au diable avec un prêtre à son chevet mais sans marque extérieure de repentir. Et pendant qu'il rôtera en enfer son œuvre de destruction continuera, car pour le moment, rien ne nous fait présager la fin des malheurs de la France. Au mois de mai ont eu lieu les élections municipales ; à Marseille il s'agissait de faire passer Chanut, le maire actuel, contre Flaissières, l'ancien maire le chef du comité d'action laïque. Après le premier tour de scrutin il y a ballottage mais Flaissières obtient beaucoup plus de voix ; c'est alors une lutte acharnée entre les jeunes gens de l'union catholique et les partisans de Flaissières. Enfin c'est définitivement Chanut qui est nommé avec une assez grande majorité. Et pour une fois notre partie triomphe. Mais notre triomphe ne doit durer que deux mois ; pour une malheureuse question de fraude, les élections sont annulées.

29 juillet. Une amie de Gabrielle, Germaine de Castelnaud, vient passer la journée avec nous.

Août 1904

7 août. Aujourd'hui a lieu à la Viste une grande réunion dont voici l'origine : pendant longtemps en France tandis que nos ennemis s'acharnaient à notre perte, les catholiques français semblaient indifférents. Cette inaction plus que honteuse ne pouvait durer et en effet pendant l'année 1902 les catholiques se groupèrent et formèrent des ligues. Malheureusement l'unité ne put se tenir et les femmes françaises formèrent deux principaux groupes : « la ligue patriotique des femmes françaises », rattachée à l'action libérale avec M. Piou pour chef, et « la ligue des Françaises » ou « ligue des dames de Lyon » ainsi nommée par ce que c'est à Lyon qu'elle se forma ; cette dernière est essentiellement royaliste, c'est ce qui explique, sans la justifier, la division des partis.

Actuellement « la ligue patriotique » est beaucoup plus répandue en France et sera certainement plus populaire car chez elle la politique est mise entièrement de côté. Du reste bon nombre de catholiques royalistes préférant l'activité de la ligue patriotique à l'inaction des dames de Lyon se sont enrôlées sous l'étendard de M. Piou ; nous-mêmes sommes des ardentes de la bonne cause et par des réunions répétées nous allons tâcher de remuer les femmes vistoises et leur apprendre qu'on ne peut pas ainsi laisser mourir la France. Le but de ces réunions est donc d'obtenir l'union des catholiques, union purement religieuse, de faire du bien dans le peuple et surtout de le tirer d'une indifférence devenue impossible à notre époque. Pour préparer notre réunion nous avons fait des visites préliminaires dans tout le village et avons constaté avec plaisir que les gens de la Viste n'étaient pas mauvais et que ces réunions pourraient leur faire un vrai bien ; ils se sont rendus du reste très volontiers à notre première réunion, si bien qu'aujourd'hui nous étions plus de 120 dans le jardin de l'école catholique, lieu choisi pour nos réunions. On a fait bon accueil

aux paroles de tante Léonie et dès la fin de la séance un grand nombre de personnes se sont fait inscrire pour faire partie de « la ligue patriotique ». De notre côté nous sommes revenues enchantées d'un succès auquel nous étions loin de nous attendre. Maintenant le premier pas étant fait le reste n'est plus rien ; de fait dans les réunions suivantes nous obtenons même satisfaction qu'au premier jour toujours beaucoup d'adhésions à la ligue et même bonne volonté de la part des femmes vistoises.

8 août. C'est aujourd'hui que Gaby nous quitte pour aller retrouver Xavier. Tante Léonie, l'oncle Benjamin et Loulou l'accompagnent à Hautlebourg où elle devra séjourner plus d'un mois et demi. Ce n'est pas sans un peu de tristesse au cœur que nous voyons ainsi s'éloigner du nid de l'Hospitalière un des douze petits oiseaux ; le premier qui a essayé ses ailes comme le lui disait mon frère Charles le jour de son mariage. Au nom de la jeunesse vistoise, Charles s'était ce jour-là octroyé le droit de porter la parole aux nouveaux mariés ; voici du reste le toast qu'il fit sans prévenir personne, lequel montre bien l'union de la gaieté de notre vie de famille :

« Trêve aux toasts sérieux. De tout cœur nous les avons applaudis, car on y a éloquemment interprété ce que tous nous sentons si profondément...Maintenant c'est au tour de la jeunesse à te louer, je le fais en son nom pour vous dire brièvement, ma chère Gabrielle et mon cher Xavier, combien elle est heureuse de voir aujourd'hui réalisé le rêve depuis si longtemps caressé : vos deux cœurs sont unis, et le roman de 22 ans est terminé !

Vingt-deux ans, je dis bien, n'est-ce pas Xavier ?...car elle n'avait pas encore un an au jour où, accoudé sur son frêle berceau, tu laissais échapper dans ta candide extase ton premier cri d'amour : - Elle est belle comme une princesse ! - C'était la première page de ce livre qui devait être si intéressant. Et si nous le feuilletons rapidement avant de le fermer nous reverrions quelques images qui nous rappelleraient les passages les plus palpitants : c'est Vincent étendu sur l'herbe aux pieds de Mireille aux doux regards ; c'est Paul et Virginie assis dans le même fauteuil, superbes enfants aux yeux étincelants, débordant de joie et de vie...



Puis ce sont les tristes pages de la séparation : Xavier au collège, aux Ecoles, à l'armée. Pendant ce temps l'amour mûrit en silence et s'enracine plus profondément dans les cœurs ; le feu couve sous la cendre, car il ne doit être connu de personne. Parfois, mais bien rarement, la flamme jaillit ; c'est ainsi qu'à deux reprises différentes Xavier retrouve Gabrielle quand la veille encore les Alpes les séparaient.

Regardons la dernière image : c'est le brillant lieutenant de chasseurs et la gracieuse jeune fille, fiancés pour de bon cette fois, essayant de s'asseoir comme il y a 15 ans dans ce même fauteuil, précieux fauteuil jaune devenu trop étroit pour les recevoir !

Aujourd'hui c'est l'hyménée, la dernière page du roman ; place à l'histoire ! »

« Et comment donc, ma chère Gabrielle, ne serions-nous pas émus, nous les jeunes qui avons vécu côte à côte avec toi les plus belles années que comptera notre vie ! ? Nous nous prenons à réfléchir en te voyant, toi hier encore bien petite, engagée aujourd'hui en une voie si sérieuse. Notre joyeux nid de l'Hospitalière voit pour la première fois un de ses petits oiseaux essayer ses ailes et nous -pourquoi ne pas le dire ? - c'est avec un peu de tristesse au cœur que nous te regardons t'envoler, car trop courtes seront désormais les apparitions que tu feras au nid.

Pourtant les bosquets de l'Hospitalière sont si frais, les grands vieux marronniers de la Sumiane si touffus ! Oh ! Qu'il ferait bon toujours y rester. Mais la nécessité est là, que souvent on voudrait moins dure. Les exigences de ta noble carrière, mon cher Xavier, t'appellent à Chambéry et tu vas amener Gabrielle. La pensée que c'est toi à qui elle est confiée adoucit une séparation qui eut été bien pénible. Pouvait-elle trouver mieux que le cœur d'un preux, d'un officier d'élite, qui ne connaît que le chemin de la gloire et de l'honneur ?...

Sourions doucement, car Gabrielle ne nous quitte pas, c'est un oiseau qui a voltigé d'une branche à l'autre, et elle a choisi la branche aînée porteuse déjà de tant de rameaux.

Jeune couple, travaillez à votre nid dans le grand arbre patriarcal : son ombre a su en protéger plusieurs. C'est à la prospérité de ce nouveau nid que je lève mon verre. Que de joyeux petits cris, viennent bientôt l'égayer ! »

14 août. Un ami de la famille Fine, Monsieur Dutrait, charmant original, docteur à Marseille nous surprend à 6 heures du matin ; il passe 48 heures avec nous.

15 août. Les Salles reviennent de leur petite tournée, car après avoir accompagné Gaby ils sont allés à Chambéry visiter son logement, puis à Brides, à Briançon et à la Sus par le mont Genève. À leur retour ils se sont arrêtés une journée chez les d'Azambuja à Forcalquier.

Charles part pour Orange afin d'aller voir jouer dans le théâtre en plein air ; il va ensuite passer deux jours chez notre oncle Charles Ferrari en Crau.

Vers le milieu d'août, Isabelle s'absente aussi quelques jours ; elle va chez une de ses amies, Marie Guérard, dont la campagne est aux Chaillols.

27 août. Ce soir, orage très violent, jamais nous n'avons vu les éclairs se succéder avec une telle rapidité ; pour mieux jouir du spectacle nous nous étendons sur les divans et faisons obscurité complète dans le salon. Au plus fort de l'orage nous voyons arriver Louise Correnson très en peine sur son fils Raymond parti l'après-midi pour aller voir les Drujon au Tholonet près d'Aix et qui à 9 heures n'était pas encore de retour. Elle est décidée s'il le faut à aller jusqu'à Aix ; heureusement les tramways ne marchent pas à cause de l'orage ! Elle se rend alors à la gare où un train venant d'Aix doit passer vers le minuit. Le train passe en effet, point de Raymond, cependant Louise voit descendre la bicyclette de son fils ce qui la rassure un peu. Le malheureux garçon après avoir manqué le premier train était bien dans celui qui venait de passer mais le sommeil l'avait saisi en route et il se réveilla trop tard. Louise l'attendit encore une heure, et le retrouva enfin sain et sauf dans un chemin de fer qui remontait vers Aix. Quelques jours après, nouvel orage formidable ; la foudre tombe sur notre fil téléphonique, l'électricité se décharge brusquement, casse le fil intérieur et noircit le mur dans le vestibule.

Septembre 1904

1er septembre. Papa, maman, Isabelle et moi partons pour faire une tournée d'une quinzaine de jours : Notre-Dame du Haut, Briançon, route du Lautaret, Bourg d'Oisans, Grenoble, les Goulets et Saint-Marcellin où nous nous arrêterons une huitaine de jours chez les Dutrait. À Briançon papa profite d'une heure libre pour faire un pèlerinage au berceau de notre famille à Villars Saint Pancrace où les Fine sont paraît-il, encore nombreux dans le pays. Sur une horloge solaire papa trouve cette sentence :

« Vous qui passez, souvenez-vous que tout passe comme je passe »

À Briançon nous sommes surpris par les Durrand, Paul et Marthe, qui, avec leur automobile, arrivaient d'Italie. Nous passons la soirée ensemble, leur faisant nos adieux le lendemain matin à 7 h ; le soir du même jour à 5 h ils étaient à Marseille.

À notre retour, nous apprenons que Genette est malade depuis le lendemain de notre départ ; elle a eu la jaunisse et n'est pas encore complètement rétablie.

26 septembre. Un ami de Charles, M. Édouard Dumon, fils du juge, vient passer la journée à l'Hospitalière.

27 septembre. Aujourd'hui c'est M. Gustave Gravier, autre ami de Charles, qui vient lui rendre visite. C'est un élève de polytechnique que Charles a connu à Saint Ignace.

Octobre 1904

4 octobre. La maison va se vider par la rentrée des pensionnaires. Mon frère Alfred va faire ses débuts au collège St Ignace, c'est l'année de sa Première Communion. Nos sœurs retournent cette année encore à Saint-Joseph, mais Adèle, souffrante depuis la sortie de juillet, ne rejoindra que plus tard ses compagnes. Sa fatigue d'estomac lui a joué bien des mauvais tours cet été ; elle s'était réjouie particulièrement d'un pèlerinage à Lourdes projeté depuis longtemps ; au dernier moment, alors que les billets étaient déjà retenus, le docteur déclare qu'elle n'est pas en état d'accomplir le pèlerinage. Claire, restée seule avec ses sœurs, pendant que ses parents accompagnent Gaby, ne sait plus à quel parti se fixer ; mais devinant les intentions de sa mère, elle renvoie les billets, décommande les chambres à l'hôtel et le voyage est remis à l'année prochaine.

Le jour de la rentrée pour amuser les pensionnaires, on déclare qu'il faut faire des crêpes en plein air ; rien n'est amusant comme le spectacle que procure cette cuisine particulière ; mais rien n'est comparable aussi à l'émotion éprouvée par le pauvre cuisinier en sellette lorsque le moment arrive de faire sauter les fameuses crêpes.

Signature *Madeleine Fine*

Suite rédigée par Isabelle Fine

On peut faire des études de caractère : il y a les gens prudents qui vont doucement mais sûrement ; il y a, d'autre part, ceux qui visent tout d'abord au brio et les crêpes alors bondissent à des hauteurs émotionnantes ; grands et petits ont l'honneur de tenir la queue de la poêle. Guiguitte Lavielle a le plus de succès et se tire à merveille de ses premiers essais en cuisine ; elle se démène comme un petit démon lorsque son tour arrive ; quelques maladroits contribuent à augmenter la gaieté générale en faisant bénéficier la terre de leurs œuvres : à toute chose malheur est bon.

Jeanne Durrand va augmenter cette année la colonie des cousines au Sacré-Cœur.

16 octobre. Quelques-uns d'entre nous vont à Aix faire une visite de condoléances à Jules Drujon sur la mort de sa mère. On commence par un arrêt chez les Coirard, de là on se rend aux Bosquets, campagne des Drujon.

17 octobre. Les Alfred rentrent en ville, Alfred fils étant demi-pensionnaire à Saint Ignace nécessite cette rentrée un peu prématurée. Nous revenons passer les dimanches à la Viste et ces messieurs font des promenades pour ne pas en perdre l'habitude.

Cet été, la jeunesse avait imaginé un nouveau genre de balançoire qui eut un succès prodigieux. Deux cordes avaient été suspendues entre les quatre premiers platanes de l'allée ; chacun à son tour s'asseyait sur cette balançoire primitive et on balançait à tour de bras ; on se tenait en équilibre et parfois une culbute se produisait, c'était dangereux ; aussi les parents qui avaient essayé de ce jeu et en avaient vu le danger défendirent après quelques jours de continuer, au grand désespoir des enfants.

Vers la fin d'octobre, la ligue des femmes françaises organise à la Viste une bibliothèque roulante qui aura, espère-t-on, du succès.

Vers cette époque aussi, Louise Correnson et Loulou recrutent les garçons de la paroisse devant faire leur Première Communion dans le courant de cette année et vont les présenter au patronage de M. Timon David, notre Curé ayant déclaré ne pas vouloir faire une cérémonie de Première Communion à la Viste et ayant engagé ces petits à se rendre au patronage. Nous profitons pour y faire rentrer nos garçons plus grands qui en étaient sortis.

Signature : *Isabelle Fine*

Suite rédigée par Claire Salles

Nos soirées d'automne sont fort agréables ; groupés autour de la grande table du salon jaune nous passons des moments charmants en famille. Quelque temps avant la rentrée des petites, papa avait commencé à nous lire dans les études des pères jésuites une nouvelle intitulée « la Tare » : un ecclésiastique, ancien religieux forcé par les lois de renoncer à sa vie de communauté se rencontre dans un voyage avec un Monsieur et une jeune fille et des rapports cordiaux s'établissent entre les voyageurs ; on suit la même route, on visite ensemble des villes d'Italie. Un mystère plane sur l'existence du père ; un certain soir, il s'en ouvre au prêtre : il y a une tare qui pèse sur lui ; ses ancêtres ont mis la main sur les biens de l'Eglise pendant la révolution ; sa grand-mère était la déesse Raison... La jeune fille ne s'explique pas la tristesse et le souci qu'elle lit par moment sur le front de son père. Faudra-t-il déchirer le voile qui cache le passé aux yeux de sa fille ? Sa conscience délicate lui dit que oui. Quelles angoisses lorsque le moment sera venu ! Il arrive bientôt : la jeune fille se rencontre avec un cousin et petit à petit la flamme jaillit... Le jeune homme n'a pas la foi ; la jeune fille ne l'épousera que lorsqu'il sera croyant. Après quelques mois, l'obstacle est levé... Mais alors le terrible secret est révélé. Pour ne pas continuer une génération marquée de la malédiction divine, la jeune fille renonce au bonheur et se dévoue dans une école à la place des sœurs chassées par les lois.

Le dénouement défrise tous les auditeurs, on déclare qu'il faut s'en ouvrir à l'auteur de la nouvelle, le père Perroy, ancien recteur de Charles à Mongré, que nous avons entendu prêcher une année à Paray le Monial. Voici la correspondance échangée à ce propos. Pour la parfaite compréhension de ces lettres, il faut ajouter que le Père assez mordant se moquait finement en passant des marseillais exagérés dans leur expression et de certaine sœur portière possédant toutes les qualités de son emploi étant « un peu bavarde, un peu sourde, un peu boiteuse ».

« Mon révérend père,

C'était avec un intérêt palpitant que nous suivions depuis quelque temps dans les Etudes la nouvelle intitulée : « la Tare ». Petits et grands souriaient de plaisir lorsqu'on voyait poindre la revue si sympathique à vos amis et les soirées s'écoulaient charmantes en compagnie de vos héros. Comme partout où la jeunesse est nombreuse, l'entrain ne manque pas ici et chacun avait pronostiqué sur le dénouement de la Tare. Mais, faut-il vous le dire franchement, mon Père, grande a été la déception à la fin de la nouvelle. Avec plaisir on suivait les évolutions de la grâce chez Jacques, avec émotion on approchait du moment où le terrible secret serait dévoilé : « Ils se marieront », disaient les uns ; « ils entreront en religion », disaient les autres. Mais, ô déception, Armelle embrasse le troisième parti qui, nous vous l'avouons tout bas mon Père, ne compte pas grande sympathie ici. Et les autres héros de la nouvelle auxquels nous nous intéressions vivement restent dans l'ombre. Ne pourrions-nous pas savoir leur sort. Certainement, nous

admirons le dévouement d'Armelle pour une cause que nous comprenons si bien mais nous aurions désiré que vous eussiez devancé un peu les événements pour nous la montrer ensuite suivant ses goûts ou obéissant à un mouvement plus généreux.

Pardonnez-nous, mon Père, la liberté que nous avons prise et veuillez recevoir l'assurance de notre profond respect.

Une famille nombreuse attachée par des liens spéciaux à la Compagnie de Jésus »

Quelques jours après, nous recevions une réponse l'enveloppe portait : M. L'Hospitalière...

Lettre de réponse

15 rue de Condé, Lyon

M...

Je ne sais si ma lettre vous arrivera. Je le voudrais puisqu'elle devra d'abord vous remercier de votre aimable sympathie et de vos critiques bienveillantes.

Comment vais-je faire pour vous expliquer un dénouement si inattendu ?

Je vais essayer... et votre bienveillance sera encore là pour suppléer.

Il m'a semblé tout d'abord que le dénouement triste était plus dans l'atmosphère d'Expiation qui enveloppe toute cette famille.

Étant donné la hauteur de tous les caractères, ces fronts qui s'inclinent sous l'épreuve sont encore nobles et grands.

Armelle ensuite me semblait-il trop fière, trop honnête, pour s'arrêter à la pensée qu'en cherchant un repos de son cœur dans une union si désirable elle courait le risque de continuer une postérité marquée de la malédiction divine.

Et il m'a paru que le dernier coup d'Expiation, celui qui devra certainement toucher le cœur de Dieu, c'est le sacrifice volontaire d'un amour si légitime.

Restait l'entrée en Religion. Mais la vocation est une chose qui demeure en dehors de toutes les influences des événements ; finir un drame si poignant et intime par ce coup de tête : entrée en religion, ne me paraissait ni digne ni vrai.

On ne va pas à Dieu parce que l'on sent que l'on sait subitement une tare dans la famille. Que plus tard, à la réflexion, Armelle se fasse religieuse, c'est possible. Mais pour le moment, il me paraissait que le dénouement trop prévu aurait été trop banal et pas en harmonie avec le caractère si entier et si fier de la jeune fille !

De plus Armelle en ces circonstances pourrait-elle quitter son père ?

A eux deux, ils vont achever de porter le poids redoutable de l'Expiation. N'est-ce pas plus humain et plus vrai ?

Maintenant, comme Armelle est généreuse et qu'elle veut employer pour Dieu toute cette fortune coupable, on comprend ce que cela entreprend : elle veut faire du bien là où ses ancêtres ont fait du mal. Elle veut le faire dans l'humiliation et le dévouement et je ne serais étonné si plus tard elle finit par donner toutes ses richesses à Dieu !

Je vous serais reconnaissant de me faire savoir si mes explications vous satisfont. Veuillez croire à mes respectueux et reconnaissants sentiments

L. Perroy »

Deuxième lettre au Père :

« Mon révérend Père,

Votre aimable lettre a été la bienvenue ; vos lecteurs ont été touchés et profondément reconnaissants de la complaisance avec laquelle vous avez bien voulu répondre à leur désir ; il faut ajouter... tout à fait satisfaits.

Le parti pris par Armelle est maintenant parfaitement compris grâce à vos bienveillantes explications. Il est parfois difficile à la jeunesse de juger sainement des événements quand le cœur est influencé, surtout lorsqu'un horizon d'austérité se dresse devant elle ; une main amie venant et montrant doucement la chose, la jeunesse comprend et revient à des idées plus justes. Armelle foulant son cœur pour expier nous semble maintenant plus noble encore, son dévouement ne pouvant être plus beau.

Nous l'aimions... Nous l'admirons. Du reste, mon révérend Père, ceux d'entre nous qui ne seraient pas complètement satisfaits partageraient avec joie votre espoir de voir un jour Armelle sous l'habit religieux à une condition pourtant, qu'avec votre don de sonder l'avenir vous puissiez leur assurer que la Sainte obéissance n'en ferait jamais une sœur portière, dans certain monastère de Turin.

Ceci les étonnerait, Armelle, leur semble-t-il, n'aurait pas toutes les qualités qu'exigerait son emploi.

Encore merci, mon Révérend Père, si nous ne connaissions déjà la bienveillance toute paternelle des membres de la Compagnie de Jésus, nous en aurions acquis une preuve inoubliable. La philosophie qu'on rencontre dans les Etudes est réellement profonde (tellement que parfois on ne peut en sonder la profondeur), vous nous permettrez pourtant de préférer encore les pages de littérature du genre de celles que nous avons analysées ensemble et dont nous garderons le meilleur souvenir.

Veillez croire, mon Révérend Père que malgré notre origine (marseillaise) l'expression de notre langage n'est que celui de notre pensée et daignez recevoir l'assurance de nos sentiments respectueux et profondément reconnaissants.

Neveux et nièces du Père assistant »

Ainsi finit non pas la comédie mais la correspondance avec ce Révérend Père.

Novembre 1904

1er novembre. Les Alfred viennent passer cette journée à la campagne, un excellent déjeuner clôturé par une délicieuse brouette en croquant nous rappelle que c'est ce jour-là que l'on fête la Saint Alfred.

6 novembre. Un accident, qui heureusement n'eut pas de suites fâcheuses, vient jeter un instant la terreur parmi nous. La plus jeune de mes cousines, Juliette, qui était venue passer l'après-midi à la campagne avec sa jeune bonne, est renversée par une automobile au moment où elle allait reprendre le tramway pour retourner en ville ; elle reste quelques instants sans connaissance ce qui ne fait qu'accroître notre inquiétude ; on la transporte sur le divan du salon où, reprenant connaissance, elle se plaint de l'estomac et de la jambe nous passons quelques moments dans la plus grande angoisse. Mais heureusement deux docteurs amis des automobilistes qui sont là, nous rassurent, mais ne cachent pas que si l'aile de l'automobile qui a renversé Juliette l'avait frappée deux centimètres plus bas, c'eût été fini... Il s'agissait maintenant d'avertir et de ramener, sans cependant l'effrayer, ma tante qui se trouvait en ville, car la petite malade n'était pas transportable ; la chose était peu facile ; un de mes cousins s'en chargeât et remplit si bien sa mission que ma tante trouvait inutile de monter ici, il fallut insister pour la faire venir. Quand elle arriva, Juliette était beaucoup mieux, elle nous amusa même par ses réflexions enfantines : « J'ai, me dit-elle, sur moi deux médailles, une petite qui ne fait rien du tout, puis une de Saint-Benoît, qui préserve de

la mort subite ». La bonne eut l'automobile qui lui passa sur le pied et surtout l'effraya beaucoup comme tous ceux qui furent témoins de l'accident.

7 novembre. Juliette est jugée assez bien par le docteur pour être transportée en ville, les suites que l'on redoutait sont maintenant enrayées, elle a repris sa bonne petite mine et bientôt on recouvrera ses jambes ; la petite bonne est bien, le calme est rétabli chez tous, c'est un vrai miracle que Juliette s'en soit tiré à si bon compte.

C'est juste la veille de l'accident qu'était arrivé de Chambéry le nouveau petit ménage ; pour passer leurs 15 jours de congé avec nous. Leur séjour ici est délicieux, les deux belles-mères ont tout arrangé pour jouer ensemble de leurs enfants, aussi va-t-on prendre chaque jour à midi un repas à la Sumiane tous réunis et le soir la réunion se fait ici ; on voudrait ne jamais voir finir cette charmante vie de famille où tous jouissent sans porter tort aux autres ; Xavier et Gaby couchent ici ainsi que ma tante Marie. Mais les plus charmantes choses ont leur fin et je dirai même, passent plus vite que les autres et ces 15 jours ce sont pour ainsi dire envolés.

13 novembre. Marthe Durrand profite de la présence du jeune ménage pour donner son rendu de noces à Val Brise. La salle était décorée avec beaucoup de goût, les fleurs étaient gracieusement arrangées sur la table, un dîner tout à fait fin fut servi, au dessert on but à la santé des trois futurs bébés qui doivent arriver dans le cours de l'année 1905 : celui de Coraly Fine, de Marthe Durrand et de ma sœur Gabrielle qui sera son premier.

20 novembre. Xavier et Gaby nous quitte pour retourner à Chambéry.

22 novembre. Nous quittons la campagne avec grand regret car les temps sont magnifiques.

Signature : *Claire Salles*

1905

Suite rédigée par Isabelle Fine

Mai 1905

Cette année l'Hospitalière est peuplée plus tard à cause de notre voyage à Rome.

Le 1er mai, papa et maman ont célébré leurs noces d'argent ; la veille nous étions venus passer la journée à la campagne avec les Salles et Charles ayant porté son appareil photographique, avait prié Paul Durrand de nous prendre en photo pour conserver un souvenir durable de cet anniversaire.



Famille d'Alfred Fine et de Clotilde Ferrari (1905)
Les six du 2° rang : Charles, Geneviève, Madeleine, Isabelle, Alfred, Marie-Clotilde (Mimi)
Les trois du 1° rang : Alfred fils, Clotilde, Juliette

Il y a longtemps que papa et maman avait formé le projet de refaire en cette circonstance leur voyage de noces tout au moins en partie.

Rome les tente d'autant plus que mon oncle Édouard, depuis cinq ans, accomplit dans cette ville la charge d'assistant du père général de la Compagnie de Jésus.

Le 1er janvier, ils m'ont annoncé ainsi qu'à Madeleine que nous serions toutes deux du voyage, aussi, cette année a-t-elle pour nous une aurore des plus joyeuses. Les Salles sont fortement tentés par notre bon exemple et veulent partir aussi mais nos projets sont des plus compromis à cause d'une attaque survenue à notre oncle Louis Decormis. Enfin le 6 mai son état étant plus satisfaisant, nous partons au nombre de huit ; l'oncle Benjamin et tante Léonie mènent Loulou et Claire avec eux. Après avoir vu Gènes, Rome où nous passons treize jours, Pérouse, Sienne, Florence, Savonne et San Remo, nous regagnons Marseille le 27 mai, enchantés de ce voyage dont le souvenir restera comme un des meilleurs de notre jeunesse.

27 mai. Les Salles avant leur départ avaient bouclé et expédié toutes leurs malles à la Viste et à 11 h du soir, heure de notre arrivée, ils prennent un omnibus qui les conduit à la campagne. Gabrielle est arrivée depuis huit jours ; Xavier l'a laissée à la Sumiane auprès de sa belle-mère en attendant que l'Hospitalière revoie ses habitants. Elle rejoint sa mère tout de suite et s'installe dans la chambre du devant. Nous passons la journée du 28 ensemble et faisons le déménagement des choses confiées l'hiver aux paysans. La Sumiane possède Thérèse Estrangin qui a laissé son mari à Bombay et a pris un congé cet été. On est très nombreux cette année chez tante Marie ; Coraly a eu une fillette, Suzanne, le 2 février.

31 mai. Val Brise voit aussi s'augmenter le nombre de ses habitants ; Marthe accouche d'une belle fillette dans la nuit du 31 au 1er juin. Ce jour-là, une députation de la Viste vient assister à St Ignace à la Première Communion de mon frère Alfred et on nous annonce la naissance d'une fillette ; on a encore vu personne

de Val Brise mais un jupon suspendu en guise de drapeau a proclamé hautement que c'était d'une fille qu'il s'agissait ; en cas de garçon devait pendre une culotte.

Juin 1905

4 juin. Le dimanche suivant, nous assistons au baptême de la petite Simone qui a lieu aux Aygalades. Une superbe collation nous réunit tous à Val Brise après la cérémonie.

6 juin. Les Alfred s'installent à la campagne.

13 juin. Les Jean de Queylard et mes oncles Ferrari, sauf mon oncle Léonard établi à Castelfons depuis cette année, viennent passer la journée à la Viste. C'est le mardi de Pentecôte ; Valentine Queylard est la marraine d'Alfred ; à cause de notre prochain départ pour la campagne nous n'avons pu l'avoir à dîner au moment de la Première Communion comme maman l'aurait voulu ; comme Alfred a vacances aujourd'hui, nous avons renvoyé notre réunion à ce jour-là.

15-18 juin. La Première Communion à la Viste a lieu le 18 ; comme les années précédentes nous gardons les garçons pendant la retraite ; certains parents ont vu d'un mauvais œil l'intention de M. le Curé qui ne voulait plus faire de cérémonie à la Viste et qui voulait envoyer les enfants à l'œuvre de M. Timon David aussi M. le curé est-il revenu sur sa première idée.

Notre tâche est double cette année car il nous envoie les deux Premières Communiantes de l'école laïque avec deux renouvelantes : Louise Saumane, Julienne Noyer et deux petites Blanc. Nous avons seulement un de nos garçons qui renouvelle : Paul Colombes, les autres n'ont pas persévéré ; il nous mène un de ses cousins qui a fait sa Première Communion l'année dernière dans une autre paroisse ; les deux premiers communiantes de cette année sont : Victor Sacoman et ... Aloï.

Il faut nous multiplier pour les surveiller car nous ne voulons mélanger les sexes qu'aux instructions. Loulou par malheur est souffrante et ne peut nous aider ; heureusement Paulette est une âme dévouée et monte de la Sumiane pour nous porter secours.

Le premier jour, tout est parfait ; le second et le troisième, nous perdons la tête ; le troisième, ils nous comblent de consolation. Les deux premiers communiantes sont de gentils enfants aux sentiments délicats, chose qu'on rencontre très rarement dans cette classe. Malheureusement, les parents sont d'une indifférence déplorable et ces pauvres petits suivront sans doute leur exemple. Les mamans accompagnées de toute leur famille viennent nous remercier quelques jours après de nos soins pour eux.

27 juin. Gaby donne le jour à une mignonne fillette à 7 h du matin. On n'attendait la naissance que quelques jours plus tard aussi grand a été le branle-bas cette nuit. Heureusement, elle a été tout de suite entourée de tout ce qu'on pouvait désirer et à accouche fort heureusement. Papa nous annonce la nouvelle à la messe. Grande a été d'abord la déception car on ne parlait que d'un petit Jacques mais le premier moment passé, on oublie vite cela et la fillette fait la joie de tous. Voilà une nouvelle génération qui s'ouvre à l'Hospitalière. On envoie dépêches sur dépêches au papa faisant des vœux pour qu'elles le trouvent tout de suite, Xavier comptant ces jours-ci faire des grandes ascensions. Heureusement, il est à la Turra lorsqu'il reçoit la première et prend immédiatement la route de Marseille.

28 juin. L'heureux papa arrive à 6h du matin ayant un congé de six jours. Il s'agit de trouver un nom à cette pauvre petite à laquelle on n'avait pas songé. On décide l'appeler Marthe.

29 juin. C'est un beau jour pour entrer dans le sein de l'église ; Saint-Pierre et Saint-Paul vont faire de la nouvelle baptisée une chrétienne de forte trempe. L'Hospitalière voit aujourd'hui un peuple nombreux. On escorte la fillette jusqu'à la paroisse ; Coraly joue de l'harmonium à son entrée dans l'église. La grand-mère paternelle et son grand-père la tiennent sur les fonts baptismaux. Une superbe collation est servie ensuite ; nous avons offert notre salle à manger pour la circonstance ; c'est plus commode de dresser la table au rez-de-chaussée. Nous avons une députation des Henri, des Decormis, des Joseph Ancey et des Raoul de Gasquet. On est une cinquantaine ; les enfants fourmillent ; Marthe Durrand qui n'est pas encore sortie de couches est montée en voiture pour prendre part à la fête.

Juillet 1905

1er juillet. Xavier repart pour la Turra ; cette séparation est bien dure pour le petit ménage. Le soir de son départ, Léon d'Astros, qui soigne Gaby, dîne chez les Salles. Nous le recevons triomphalement ce jour-là car, la veille, cousine Amélie nous a annoncé son mariage avec Mlle M Louise Hubert. Cette nouvelle a fait sensation à la Viste ; en effet dans la famille tout le monde désirait voir cousin Léon se marier. Les années et les années se passaient sans voir ce désir se réaliser et cousine Amélie Drujon s'était bien amusée la veille à nous faire deviner la nouvelle. Nous en sommes tous très heureux car cousin Léon a tout ce qu'il faut pour faire un bon époux et un excellent père. Avec peine, on aurait vu s'éteindre cette famille d'Astros si chère à tous.

Il est bien regrettable que notre bon oncle d'Astros n'ait vu son fils prendre ce parti plus tôt ; il est mort cette année ainsi que sa fille Marie, religieuse du Sacré-Cœur. L'année 1905 a été marquée par bien des deuils pour la famille. Benjamin a perdu aussi sa sœur Marie d'Azambuja.

Léon d'Astros vient souvent dîner à la campagne cet été ; Marthe Durrand et Gabrielle ayant réclamé des soins tour à tour. Nous sommes enchantés de le voir si heureux et cela nous amuse beaucoup de le mettre sur le sujet mariage ; Loulou le taquine en conscience.

12 juillet. Sortie des pensionnaires du Sacré-Cœur. Les deux Sacré-Cœur de Marseille étant sur la liste des maisons devant fermer, ces dames ont congédié leurs élèves plus tôt pour faire les préparatifs de départ. Nos sœurs arrivent encore tout émotionnées des adieux. Adèle a obtenu le prix de distinction dans les études ; elle sauve l'honneur de la famille qui sans elle aurait été sérieusement compromis ; elle sort définitivement avec Marie-Thérèse Lavielle.

17 juillet. Marie Michel-Colomb vient passer la journée avec cousine Élixa Salles... Autrefois, la Viste voyait souvent les Michel-Colomb qui étaient de très bons parents ; notre cousine Marie n'avait plus eu l'occasion d'y venir depuis de longues années aussi prend-elle grand intérêt à tout ce qu'elle voit ; elle parcourt le journal de l'Hospitalière et retrouve avec plaisir d'anciens souvenirs. C'est une excellente parente.

19 juillet. Nous n'avons pas été longtemps au grand complet. Douze des nôtres partent pour passer un mois à Louvèse. Noël Lavielle trouvant sa fille aînée un peu fatiguée par les chaleurs se décide à aller y faire une saison ; elle essaye d'entraîner à sa suite d'autres membres de la famille et y réussit pleinement. Louise Correnson trouve que sa fille Rita a besoin aussi d'un changement d'air et se décide à partir. Loulou et Adèle, souffrantes aussi, doivent se joindre à elles ; enfin deux jours avant le jour fixé pour le départ, l'oncle Benjamin se décide à donner ses deux autres filles et Paulette in extremis fait partie de la bande pour quelques jours. On part en véritable caravane ; d'un autre côté Marguerite Bœuf, sa fillette et trois domestiques se joignent aux voyageurs. Celle-ci doit loger dans une villa. Les nôtres iront à l'Hôtel Tessier

et occuperont l'annexe, ancienne résidence des Pères jésuites. Voilà un grand vide à la Viste ; tante Léonie est toute triste d'avoir perdu quatre filles à la fois ; heureusement il reste Gaby et sa fillette pour la distraire.

27 juillet. Nous recevons quelques visites d'intimes à l'occasion de la naissance de Marthe. Gaby sort de couches aujourd'hui.

31 juillet. Marie-Louise Decormis qui, à deux reprises, a fait un assez long séjour ici car les siens sont encore en ville en attendant de faire leur grand déménagement définitif au Canet, nous quitte ce matin. Paulette est revenue avec Salvat et nous avons par eux d'excellentes nouvelles des voyageurs. Ils jouissent paraît-il d'une charmante température. Heureux mortels ! Ici, nous avons un été brûlant ; le thermomètre monte jusqu'à 35 au 37 degrés ; avec cela on prétend que notre boule se refroidit !! Il est vrai que cet hiver on aurait eu des motifs sérieux de le croire ; nous avons eu à Marseille jusqu'à 10 degrés sous glace aussi n'avons-nous pas mis les pieds à la campagne. Les gros froids n'ayant pas eu lieu au printemps comme il arrive souvent dans ce pays, les récoltes cette année sont belles. Nous avons beaucoup de fruits ; c'est une compensation pour l'été dernier où nous n'en avons presque pas eus.

On fait un réservoir pour le bain derrière la maison. Cette année à cause de la naissance du bébé de Gaby, il y a un certain branle-bas dans la maison ; après le départ de la garde, on installe la bonne dans la chambre faisant le vis-à-vis de celle de Gaby, habitée depuis l'année dernière par Charles. Charles reprend son ancienne chambre du second et en chasse Loulou qui va s'établir dans la petite chambrette du premier donnant à l'est. Il manque une pièce pour une domestique ; le petit salon donnant sur la route est converti à cet effet.

Nous sommes au grand complet cette année, c'est après avoir fait mille combinaisons qu'on a pu arriver à loger tout le monde ; on dirait que la maison est élastique... Pourtant si les habitants augmentent encore il faudra prendre un grand parti, l'arche de Noé devient insuffisante.

Août 1905

3 août. Ce matin grande est la surprise de tous en apercevant Xavier qui, ayant obtenu deux jours de permission, en a profité pour revoir sa petite famille. C'est une vraie joie pour tous de revoir le trio au complet ; l'heureux papa passé une partie de son temps à promener sa fille, à l'endormir et même à lui donner le biberon ce qui nous amuse beaucoup.

11 août. Le ménage Salles, Charles et les trois fils aînés Drujon partent pour la Louvèse rejoindre la bande voyageuse.

15 août. Pour nous consoler de notre solitude, nous invitons tante Marie d'Albert, Thérèse Estrangin et Paulette à déjeuner

16 août. Aujourd'hui on serre le blé dans les greniers. La récolte est superbe ; de mémoire d'homme on n'en a vu de semblable à la Viste, il y a vingt charges, tandis que les plus belles années n'en voyaient jamais plus de 14.

19 août. Une dépêche nous annonçait pour ce soir le retour du ménage Salles ; tante Léonie s'est enrhumée assez fortement à l'aller, les mauvais temps l'ont fâcheusement impressionnée et ayant été souffrante dans la nuit, elle a quitté la Louvèse avant la bande. Malgré l'adoration à la Viste, les voyageurs

ne reviendront que lundi soir. Dimanche, la Louvèse devant recevoir un pèlerinage de 4000 hommes. Nous tâchons de nous multiplier pour les fêtes de l'adoration afin de les remplacer le mieux possible.

21 août. Vers minuit, nous recevons le reste des voyageurs quelques-uns d'entre nous ont monté leurs réveils pour se réveiller à l'heure voulue mais dans le désir que nous nous avons de les entendre sonner nous les avons détraqués, les uns sonnent une heure trop tôt les autres pas du tout ; heureusement on se réveille quand même à l'approche de cette bande joyeuse. Les trois fils Drujon, Jules, Maxence et Léon, sont installés pour la nuit dans le salon de compagnie où l'on a dressé des lits provisoires, deux sur les divans et un de camp. Le clou de l'installation est le petit meuble indispensable qu'on a placé au milieu du salon ; il est... de haute forme et pour éviter des catastrophes, on a placé une chaise par-dessus. Il a beaucoup de succès.

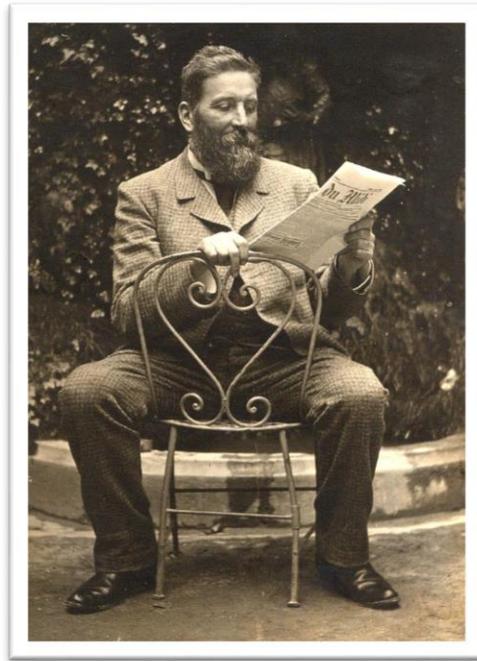
Le lendemain, on se promène en long et en large dans l'allée avec les voyageurs ; Louis Coirard est venu pour revoir ses cousins et on cause avec animation.

Ces jours-ci, nous montons plusieurs fois en gare pour assister au départ des dames du Sacré-Cœur. Pour celui des supérieures, on porte des bouquets. Petit à petit les deux maisons du Sacré-Cœur se vident et il ne reste plus que les gardiennes. Qui nous aurait dit il y a quelques années seulement que nous verrions des choses si tristes ! On se refusait à croire il n'y a pas longtemps encore que de pareils événements arriveraient. Il n'y a plus que sept maison du Sacré-Cœur en France ; nos sœurs et cousines à la rentrée prendront sans doute des directions différentes.

27 août. Xavier arrive pour un congé d'un mois.

M. Dutrait vient nous surprendre comme l'année dernière au sortir de la messe de 7 heure. Il est affligé d'une phlébite depuis quelque temps mais il ne se soigne pas du tout et la promène avec lui. Quoiqu' étant docteur, il tient des propos railleurs sur la médecine disant que les médecins sont tous des ânes. Il est pourtant très bon docteur mais quand il s'agit de se soigner, il agit en enfant. Il nous déclare qu'il y a un mois il a cru qu'il allait filer pour l'autre monde étant tout enflé, que pour se guérir il lui aurait fallu trois mois de repos, que certainement il aurait « crevé d'ennui » et qu'il avait trouvé que c'était moins désagréable de s'exposer à « crever » de cette maladie en ne la soignant pas. Nous ne sommes guère rassurés par ses réflexions philosophiques vu qu'il nous dit pour nous rassurer qu'il peut mourir subitement. Comme il est fou de la mer et qu'il veut absolument la voir, nous combinons pour le lendemain lundi une partie à Cassis.

Dans l'après-midi, aujourd'hui dimanche, nous avons à la Viste une conférence pour les dames de notre ligue. M. Étienne Martin, avocat, parle à nos femmes ; on a convoqué aussi les hommes mais deux seulement sans compter nos Messieurs répondent à l'appel. Nous espérions une réunion nombreuse mais différentes circonstances malencontreuses ont diminué beaucoup notre nombre ; le zèle n'étouffe pas non plus les gens de la Viste. C'est dans la cour de l'école qu'on se réunit. Il y a 62 auditeurs. Nous sommes très ennuyés d'avoir fait venir un conférencier pour un si petit noyau. M. Martin parle de l'éducation, de la presse, des œuvres de la ligue. Une séance de graphophone donnée par nos cousines termine la réunion. M. Martin qui est déjà venu à la campagne avant la conférence y revient ensuite. Nous lui faisons des excuses sur le petit nombre des assistants et lui offrons des boissons pour lui faire avaler la pilule.



28 août. M. Dutrait dès l'aurore prend ses cliques et ses claques sans rien nous dire il va revoir le port et le Pharo. Nous tâchons de le bien soigner et il faut qu'il se donne encore du mouvement. Après un déjeuner devancé comme heure nous partons pour Cassis, Papa, Maman, Maud, Mimi, le docteur et moi. En gare, nous prenons la voiture publique qui nous conduit au port. Perchés sur l'impériale, nous sommes secoués comme des paniers à salade ; la route est affreuse. Une barque nous conduit à Port-Miou qui enchante notre hôte ; le batelier nous raconte une aventure peu banale qui lui est arrivée. Nous dînons assez mal le soir mais buvons du bon vin de Cassis. Le temps nous a servis à merveille ; un petit air frais et l'absence du soleil ont rendu cette partie charmante.

29 août. Le docteur Dutrait repart le soir après avoir encore promené sa phlébite comme un imprudent qu'il est.

Septembre 1905

6 septembre. Adèle et Béatrix partent pour Lourdes avec leurs tantes Salles.

9 septembre. Le jardinier nous annonce dès qu'il nous voit que le feu s'est déclaré vers 3 h du matin chez les Lion dont la propriété est voisine de celle des Albert. On prétend que leur maison brûle. Vite la jeunesse descend chez eux pour prêter aide et assistance mais le feu est presque éteint, les pompiers sont là ; c'est la ferme qui a brûlé entièrement, leur habitation n'a pas été atteinte.

Deux jours avant, nous étions allés rendre visite aux Drujon à leur campagne des Tholonets.

Nous étions la bagatelle de vingt personnes. Nos mamans, Loulou et Claire étaient allées en tram jusqu'à Aix et de là en voiture jusqu'aux Tholonets. Le gros de la bande était descendu au Pont de l'Arc pour faire le reste de la route à pied. Mais de fausses indications allongèrent de beaucoup la promenade, la chaleur était accablante et nous arrivâmes éreintés chez les Drujon où on nous attendait depuis 1h1/4. La première chose que nous fîmes fut de nous précipiter vers une fontaine pour boire et nous rafraîchir ; il aurait fallu qu'un photographe fût là pour prendre la photo de cette réception peu banale. Les visiteurs la tête sous l'eau ou dans les serviettes de toilettes, ou rouge comme des homards, soufflant comme des soufflets de forge... c'était drôle.

Après avoir repris nos esprits, nous pûmes considérer la jolie vue qu'on a de la terrasse, faire honneur à un bon goûter et visiter la maison, ancienne résidence des pères jésuites, louée par les Drujon depuis trois ans. Ils sont aux anges ; quatre chambres sont à leur disposition. Retour à Aix pedibus et en tram jusqu'à Saint-Antoine. Quelques-uns sont fatigués par cette course.

12 septembre. Papa, maman et les quatre plus jeunes de chez nous vont à la Sainte Baume. En tram jusqu'à Aubagne, en voiture ensuite par la nouvelle et jolie route de Gémenos au plan d'Aups en passant par Saint Pont. Les Dominicains ont été obligés par suite des lois d'abandonner la direction de l'hôtellerie mais ils ont mis quelqu'un de leur choix pour gérer l'immeuble et tout se passe admirablement quand on veut visiter ces lieux en pèlerins. Le soir, on fait la prière en commun dans la chapelle ; elle est entremêlée de cantiques de toutes sortes et c'est très dévotieux.

15 septembre. Le lendemain soir, nous recevons les pèlerins qui sont revenus par Nans et St Zacharie très contents de leur expédition.

21 septembre. Nous recevons dès le commencement de la matinée les plus grands enfants Drujon qui doivent passer la journée invités par tante Léonie. On veut renouveler la bonne réunion de la Louvèse et le programme de la journée s'annonce comme devant être bien rempli. Les fameux gymkhanas occupent toute la matinée ; parmi les plus nouveaux, quelques-uns ont un succès fou : les jeunes gens doivent garnir des chapeaux d'après leur souffle inspirateur ; sur une table s'étalent des rubans, des gazes aux plus tendres couleurs, des piquets de fleurs de toutes sortes ; en dix minutes, il faut que le modèle soit créé. Il est amusant de voir nos garçons transformés en modistes, donner des formes plus ou moins originales à leur paille et piquer les garnitures selon leur goût ; vraiment, les modèles ont du cachet et le jury qui doit récompenser le mérite est fort embarrassé pour donner un premier prix. Très amusant aussi le jeu qui consiste à habiller les garçons en femmes ; ils ont une tournure repoussante. Au moment où ils sont en train de faire le plus de grâces, on voit soudain déboucher montant l'escalier deux religieuses : exclamations, rires étouffés, fuite des femmes d'une heure. La farce réussit à merveille car c'est bien d'une farce qu'il s'agit ; Thérèse et Paulette sont déguisées en religieuses pour donner plus de piquant au déguisement et les Drujon durant un long moment ne les reconnaissent pas du tout. On va chercher les garçons qui ont battu en retraite pour leur dire de venir dire bonjour aux sœurs qui ne sont pas du tout scandalisées de leurs costumes. Ils arrivent, Jules en tête, et font tant de mimiques que nous nous imaginons qu'ils s'aperçoivent de leur méprise, mais non, ce n'est qu'après quelques minutes que Paulette est reconnue. Il faut leur nommer la « sœur Estrangin de Bombay » pour leur faire comprendre que la seconde sœur est aussi fausse que la première. Un joli jeu encore est celui qui consiste à bander les yeux à deux personnes ayant chacune dans une main une petite cuillère avec un bonbon et qui essayent réciproquement de se mettre le berlingot dans la bouche. On a débuté la série des amusements en plaçant les jeunes gens devant des cuvettes remplies d'eau ayant chacune une pomme au milieu ; il s'agit de saisir le fruit avec les dents.

Léon Drujon reste si longtemps le visage dans l'eau sans respirer qu'il en résulte un violent mal de tête bien de trop aujourd'hui. Nous le soignons de notre mieux ; il avale café, antipyrine, on lui met des rigolos et il se repose sur le divan jusqu'à midi. Ce repos lui fait du bien et il se trouve à peu près guéri pour déjeuner. Tante Léonie a fait ranger les tables dans les mêmes dispositions qu'à la Louvèse ; on a les mêmes voisins ; Léon Drujon préside celle de la jeunesse comme il le faisait à la Louvèse ce qui lui avait valu le surnom de « président » durant tout le temps du séjour. Pour rappeler ce titre à Léon, on improvise en quelques minutes quelques bouts rimés et au bout du dessert, les Fine montent pour aider les convives

d'en haut à réclamer le président. Charles chante quelques couplets sur l'air des grenouilles qui veulent nommer un roi et toute la jeunesse reprend en chœur le refrain :

De provisoires ardéchois
Un jour voulurent faire choix
D'un souverain fort épatant
Et d'un distingué président.
A cet effet, on tint conseil
Un vingt-conseil
Sous un beau soleil
Et l'on nomma Napoléon
Et président Léon

Refrain

Buvons à notre président (bis)

La fortune dura huit jours
Durant laquelle ses sujets
Crièrent tous comme des sourds
Et détruisirent moult objets
Crac ! Le timon d'une voiture
Est en confiture
En déconfiture
Et de la casse a le pompon
Le président Léon

Buvons... etc.

Aucun sujet ne se plaignait
Du président vraiment parfait
Aussi, que tous à Louvèse
Nous puissions bientôt retourner
Et ferons tous que dans un an
Souvenons-nous en
Souvenons-nous en
D'un seul cri, nous renommerons
Le président Léon

Buvons... etc.

Après déjeuner, on fait une séance de graphophone, après laquelle on descend au tennis, là on lie pieds et mains aux garçons et on les met à la poursuite d'un pauvre coq. Il s'agit de sauter à pieds joints et d'attraper l'infortuné animal entre les deux mains serrées seulement au poignet.

Et puis, on fait des crêpes en plein air ; chacun doit rivaliser d'adresse pour faire sauter sa crêpe. Charles prend des photographies. Cette journée a été mouvementée.

27 septembre. Gabrielle, Xavier et leur fille regagnent Chambéry, flanqués de deux domestiques trouvés in extremis, une vient de la Louvèse, l'autre a été prise comme bonne pour la petite Marthe qui n'a pas eu de chance pour ses débuts dans le monde. La première bonne n'a fait que ses huit jours dans la maison,

c'est Marie, la cuisinière de tante Léonie, qui a soigné la fillette en attendant mieux. Le petit trio va faire un grand vide, surtout Melle Marthe que tout le monde choyait à l'envi. La petite maman a besoin d'acquiescer de la philosophie car elle se fait beaucoup trop de soucis depuis la venue de cette fillette. Nous accompagnons en gare de Saint Antoine les voyageurs ; les Salles vont jusqu'à Marseille pour les escorter plus longtemps.

Octobre 1905

4 octobre. C'est cette après-midi qu'a lieu le départ des pensionnaires qui vont toutes au Sacré-Cœur d'Avignon, sauf Rita Correnson que Louise met à San Remo, le climat étant préférable pour sa santé. Chez nous, nous avons trois départs : Béatrix Salles, Marie-Clotilde et Geneviève Fine. Noélie Lavielle et Marthe Durrand y mettent leur fillette, on retrouvera d'autres cousines : Marie Drujon, Marthe Ferrari, Melle d'Azambuja et, à la communauté, Marie d'Azambuja. On est ravi dans la famille de retrouver Mme de Bony, nommée maîtresse générale de ce pensionnat qui comptera 80 nouvelles élèves. Marseille et Montpellier ayant fourni un bon appoint, on sera 150 environ. Nous accompagnons nos sœurs en gare de Marseille ; Thérèse Estrangin et ma tante Louise Ferrari escortent ce petit monde qui n'engendre pas mélancolie. Le soir, nous nous trouvons dans un calme qui nous surprend ; Alfred est rentré le premier à St Ignace, pensionnaire jusqu'à notre retour en ville.

8 octobre. Une partie des nôtres va assister à une conférence donnée à Marseille à la Salle Pain par un député de Paris, Mr Lerolle, qui s'adresse aux femmes de la ligue des françaises. Nous revenons enchantées. Durant ce temps, nos messieurs avec quelques autres de la bande vont se promener. Cette année, les promenades ont eu plus de succès que jamais, nos pères sont des marcheurs émérites et ont conservé leurs jambes de vingt ans. Ils font des promenades très longues entraînant après eux un grand nombre d'entre nous. Cette année, la rage de marcher leur a fait dédaigner les chaleurs ; c'est ainsi qu'à la fin août, ils sont allés avec une troupe d'enfants au Pilon du Roi (6 heures de marche). Ils n'étaient de retour qu'à une heure de l'après-midi, suant, soufflant, mais contents. Si la chaleur ne les arrête pas, l'orage ne les effraye pas non plus ; c'est ainsi qu'un certain dimanche, sous un ciel des plus menaçants, ils allaient avec une bande joyeuse prendre l'omnibus pour les Pennes pour faire de là une jolie promenade ; un orage affreux survint et ils furent obligés de se réfugier dans un café arrivés aux Pennes. On joua, on goûta, on revint une heure après, gros Jean comme devant, mais ravis de l'aventure, ravis du voyage en omnibus découvert sous une pluie battante, écrasé de tous côtés par les voyageurs.

Sous la conduite de Xavier, la jeunesse fit l'excursion des grottes de la Loubière assez dangereuse. On était muni de lanternes, de bâtons ferrés et on revint ravi de la partie. Le soir, on prit la bande joyeuse pour une troupe de bohémiens.

Les trams d'Aix nous permettent de faire de charmantes promenades aux environs. A la fin octobre, la jeunesse Coirard vient passer une journée à la Viste, et, après dîner, nous allons nous promener de Pont de Bouc à Simiane ; arrivés là, chaque famille regagne par le train son logis. Huit jours après, rendez-vous à Luynes et excursion ravissante à travers bois jusqu'à Bouc, cette fois-ci, il y a de plus cousin Paul et cousine Berthe.

Cet automne est exceptionnellement froid ; le thermomètre est descendu plusieurs fois à glace dans la nuit. Nous gelons et faisons beaucoup d'exercice pour lutter contre le froid. De temps en temps, nous faisons des monômes dans toute la maison ; un certain soir, parents en tête, nous avons fait une sarabande effrénée de la cave au grenier entrant chez les malheureux dormeurs sans crier gare.

Signature : *Isabelle Fine*

Suite rédigée par Madeleine Fine

Pendant les longues soirées, on fait régulièrement la partie de boston ; c'est le jeu favori des papas et des mamans.

Pendant le mois d'octobre, l'automobile de Paul Durrand fait deux fois le trajet de Marseille à Avignon. Tante Léonie va ainsi voir les pensionnaires ; partie à 11h, elle est de retour à 6 heures, enchantée de son après-midi. Avant de rentrer en ville, nous descendons plusieurs fois pour assister, soit à des conférences qui ont pour but de créer des œuvres de mutualité à Marseille, soit pour acclamer à la cathédrale le curé d'Ars, nouvellement béatifié.

29 octobre. Grande cérémonie aujourd'hui à la Viste où l'on installe le nouveau curé, Mr Vialis. Il remplace Mr Coupin qui vient d'être nommé à une autre cure après avoir passé à la Viste une huitaine d'années. Nous ne regrettons pas notre pasteur qui manquait de plusieurs qualités essentielles à un curé et qui se déplaisait souverainement dans sa paroisse. Très bon prêtre mais d'un tempérament maladif, souffrait beaucoup de son isolement. Son changement nous ravit d'autant plus que son remplaçant paraît être le modèle du bon curé ; doux, zélé, il fait dès aujourd'hui une excellente impression sur tous ses paroissiens. C'est le grand vicaire Mr Olivier qui a présidé la cérémonie.

Novembre 1905

1^{er} novembre. Nous fêtons joyeusement la « Saint Alfred » comme toutes les années.

Notre nouveau curé est présenté ce soir aux femmes de la ligue qui se réunissent nombreuses malgré un temps affreux. Mr Vialis est satisfait de ses paroissiens et les vistois enchantés de leur pasteur.

3 novembre

La famille Fine part aujourd'hui pour la ville avec regrets car le temps s'est bien adouci depuis quelques jours.

6 novembre. L'Hospitalière achève de se dépeupler.

Signature : *Madeleine Fine*

1906

Suite rédigée par Adèle Salles

Les voleurs sont encore venus cet hiver à la campagne, mais ils ont été plus heureux que les autres années car ils ont pu pénétrer dans la maison ; ils sont revenus deux fois à la charge ; leur première visite ayant été infructueuse, en effet, ils avaient enfoncé la porte de la cour donnant sur la souillarde mais ils n'avaient pu pénétrer dans la cuisine fermée par une seconde porte.

La seconde fois au contraire, leurs efforts furent couronnés d'un plein succès ; ils enfoncèrent la porte de la souillarde, mais celle qui donne sur le petit escalier qui conduit au lavoir, puis ils pénétrèrent dans la cuisine après avoir brisé la porte à coups de hache. Ainsi maîtres de notre logis, ces messieurs ne se sont pas gênés, n'ayant pas trouvé grand-chose dans nos armoires, ils ont emporté nos meilleurs matelas, au grand désespoir des volés !

Dans le courant de février, nous réunissons toutes les femmes de la ligue pour leur faire tirer une immense loterie, préparée à grand peine, chaque personne gagne un lot, ce qui fait très bien dans le paysage ; Madame Lepintre préside la réunion et fait une conférence très goûtée de ses auditeurs.

La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat ayant été votée aux deux chambres, le gouvernement voulant s'emparer des biens appartenant aux églises pour les donner aux associations cultuelles, fit inventorier tous ces biens ; mais Messieurs les ministres comptaient sans les catholiques de France, ceux-ci, indignés, se révoltèrent et défendirent leurs églises avec toute l'énergie que donne une foi inébranlable. A Marseille, les premiers inventaires se firent sans incident, les catholiques n'ayant pas l'idée de se défendre ; mais en voyant les parisiens si crânes devant les agents du fisc, ils voulurent eux aussi résister au gouvernement ; c'est ainsi que nous passâmes l'hiver à défendre et à garder nos églises ; nous résolûmes aussi de résister dans notre chère paroisse de la Viste, notre excellent curé, Monsieur Vialis, ayant peur de ne pas être soutenu par ses paroissiens, n'était pas de notre avis au début, puis, sur nos instances réitérées, il nous promit de résister jusqu'au bout, et il a si bien tenu parole qu'il fut le premier curé condamné à Marseille, ce dont nous sommes très fiers !

Mars 1906

Voici, d'après le Soleil de Midi, comment se sont passées les deux premières visites de l'agent du fisc (1^{er} mars et 9 mars).

9 Mars A la Viste

La visite de M. Collon, sous-inspecteur de l'enregistrement, avait été annoncée à M. le curé de la Viste, par arrêté préfectoral. Certains bruits ayant fait supposer qu'ordre avait été donné aux préfets de suspendre les opérations d'inventaire, les catholiques de la Viste, ne se montrèrent qu'à moitié convaincus. Ils laissèrent passer l'heure annoncée pour l'arrivée de l'huissier du gouvernement et ils se trouvèrent en effet tous réunis pour le recevoir, lorsqu'arriva M. Collon, vers 9 heures et demie. Celui-ci essaya d'ouvrir la grande porte de l'église, les catholiques, à l'intérieur, firent entendre des chants de protestation. Ceux qui avaient spontanément pris le parti de fermer les portes le 1er mars, lors de la première tentative d'inventaire se montrèrent plus résolus que jamais à empêcher l'agent des domaines de pénétrer dans leur église.

M. le curé, assisté de deux membres du Conseil de Fabrique, se trouvait sur le seuil de la porte ; il reçut M. Collon et lui parla en ces termes :

« Monsieur,

« Je suis tout étonné de vous revoir, le ministère a glissé dans la boue et le sang et est tombé ; je ne vous attendais plus. Mais puisque sur l'ordre de vos chefs, vous êtes revenu, je renouvelle ma protestation du premier mars, et vous répète qu'on ne fait pas des lois contre Dieu. Les catholiques de la Viste se refusent absolument à subir cette loi inique et sacrilège ».

Devant cette noble et énergique attitude, M. Collon et le commissaire de police de Saint-Louis qui l'escortait durent se retirer.

10 Mars A La Viste

Hier, à 10 heures, M. Collon, sous-inspecteur de l'enregistrement, s'est présenté au presbytère de la Viste pour procéder à l'inventaire. Le commissaire de police de Saint-Louis et divers agents, dont quelques uns de la Sûreté, étaient restés sur la place de l'église. L'agent de l'enregistrement a été reçu par M. l'abbé Vialis, curé de la paroisse, assisté de deux membres du Conseil de fabrique. Avant de laisser procéder à l'inventaire de la messe succursale, qui a, du reste, été négatif, M. le curé a donné lecture de la protestation suivante.

Monsieur l'inspecteur,

Je proteste énergiquement en mon nom, au nom de MM. les fabriciens et au nom des catholiques de cette paroisse contre l'acte que vous venez accomplir dans la maison de Dieu. Le Christ a dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». Or, ici, il n'y a rien à César, tout est à Dieu. Puisque le gouvernement a l'audace de refuser à Dieu le droit de posséder, tout ici appartient aux catholiques de la Viste qui, riches ou pauvres, l'ont offert à Dieu. Nous revendiquons l'église, le presbytère et le presbytère, bâtis par les habitants de cette paroisse ; ils se les ont cédés à la commune pour un prix dérisoire qu'à la condition formelle d'en avoir toujours la libre jouissance. La prétendue loi de séparation que vous venez appliquer est une loi sacrilège qui pèse lourdement sur la conscience de ceux qui l'ont votée et de ceux qui l'exécutent. Puisse le Dieu des miséricordes agréer les excuses de ceux qui, contraints et forcés, sont obligés d'y coopérer. Le Souverain-Pontife, en vertu de la suprême autorité du Christ dont il tient la place, ayant solennellement condamné cette loi inique comme injurieuse vis-à-vis de Dieu, comme violant le droit des gens, comme renversant toute justice et foulant aux pieds les droits sacrés de la propriété, il n'est plus permis à un catholique d'y prêter son concours ; c'est pourquoi, Monsieur, vous inventorieriez seul, sous les regards indignés des catholiques de cette paroisse.

Pendant la lecture de cette protestation, les paroissiens, réunis dans l'église, avaient pris spontanément le parti de fermer toutes les portes. Ce fut donc en vain qu'à sa sortie du presbytère l'agent du gouvernement essaya de pénétrer dans l'église, toute tentative demeura infructueuse. Il se retira, mais bientôt, pris de remords, il revint à la charge, en compagnie du commissaire de police. Au dedans de l'église, les catholiques continuaient à chanter des cantiques que quelques-uns sonnaient le tocsin.

Interrogés par l'inspecteur, M. le curé et les fabriciens répondirent qu'ils étaient étranger à ce magnifique mouvement de résistance, mais qu'ils n'avaient rien à ajouter aux termes de leur protestation.

Les agents du fisc et de la police se retirèrent alors sous une bordée de sifflets accompagnés par les cris d'indignation des catholiques massés dans l'église.

Une cérémonie de réparation eut lieu ensuite et chacun se retira en bon ordre.

24 mars. La troisième et dernière visite eut lieu le 24 mars ; Monsieur le curé allait dire sa messe, lorsque Mr Lavile, garde champêtre, chargé de monter l'horloge de l'église, entra dans le jardin de Mr Vialis et laissa la porte ouverte ; la bonne, qui était chargée d'empêcher tout agent d'entrer pendant la messe, se précipita pour la fermer mais elle n'en eut pas le temps, des agents habillés en civil se précipitèrent sur elle et la tinrent prisonnière ; voyant cela, elle se mit à crier « Au secours ! Aux voleurs ! ». Indignés de ses cris, les agents tâchèrent de la rassurer en lui disant : « Nous ne sommes pas des voleurs ! » « Vous en avez bien l'air ! » répliqua la bonne de plus en plus émue. Pendant ce temps, les voleurs (car ils en étaient de fameux malgré leurs protestations) s'étaient précipités dans l'église et deux d'entre-eux étaient dans le clocher pour empêcher de sonner le tocsin. En entendant tout ce vacarme et les cris de sa bonne, Monsieur de Curé comprenant à qui il avait affaire, ferma sa sacristie et courut dans l'église ; là, il eut une altercation assez vive avec les agents et après avoir de nouveau protesté contre l'inventaire, bien obligé de céder à la force, il y assista en faisant toutes les réserves nécessaires sur les objets donnés.

Arrivé à la sacristie et la voyant fermée, le sous-inspecteur de l'enregistrement, Monsieur Collon, supplia Monsieur le Curé d'ouvrir la porte, celui-ci, très maître de lui, lui répondit simplement « faites-la briser ». Voyant toutes ses supplications repoussées, l'agent du fisc s'engagea dans un autre chemin. « Monsieur le Curé, dit-il, vous avez fait tout ce qu'il était en votre pouvoir pour résister, nous constatons tous que vous n'avez cédé qu'à la force, vous pouvez donc ouvrir les portes de votre sacristie, d'ailleurs, les autres curés n'ont pas résisté... » « Ne me parlez pas des autres curés, ils n'ont rien à faire ici, répondit Monsieur Vialis, je fais ce que me dicte ma conscience et n'obéis qu'au pape et à l'évêque. » Et comme Monsieur Collon parlait de Monseigneur Andrieux, Monsieur le Curé l'interrompit vivement et dit : « En résistant ici, je ne fais qu'imiter la conduite de mon évêque, qui lui aussi résiste dans sa cathédrale, et je n'ai qu'un regret, c'est que cet inventaire n'ait pas eu lieu plus tôt, car, en voyant la noble attitude de notre évêque, beaucoup de curés auraient résisté comme lui. » Voyant l'inébranlable fermeté de Monsieur Vialis, les agents se retirèrent sans avoir pu inventorier la sacristie.

Avril 1906

5 avril. C'est à la suite de cette troisième résistance que notre curé eut l'insigne honneur de passer en police correctionnelle ! Les tribunes et la chambre étaient bondées le 5 avril ; beaucoup de personnes de Marseille et quelques paroissiennes de la Viste entre autres ; Me Argeme et Melle Arbot assistaient à la séance.

Extrait de journal « L'affaire du Curé de la Viste »

(<http://famillefine.free.fr/Docs-Leonie+Benjamin/AffaireParoisseLaViste/ArticleAffaireCure1904.htm>)

Notre curé pendant toutes ces tentatives d'inventaire avait été beaucoup aidé par les conseils de notre oncle Alfred ; grâce à ses sages avis, Monsieur Vialis avait lu la protestation hors de l'église et avait ainsi évité de tomber sous le coup de certaines lois assez sévères ; Monsieur Collon, qui d'ailleurs fut parfait dans toute ses déclarations, eut la maladresse de nommer toutes les personnes qui se trouvaient auprès de Monsieur le Curé pendant la lecture de la protestation ; mon oncle fut naturellement nommé parmi elles ce qui donna au procureur de la république l'occasion d'exercer son zèle par trop intempestif.

22 au 29 avril. Le Père Vilepote vient prêcher une mission à la Viste, il a beaucoup de succès, surtout à ses sermons du soir ; l'église est bondée de femmes, et même à la fin une quarantaine d'hommes garnissent tous les soirs le fond de l'église ; nous montons, nous aussi, après souper pour assister aux sermons de

huit heures, les plus importants, et nous sommes ravis de voir tant de monde dans notre petite église, ordinairement trop grande pour le nombre de fidèles, qui assistent aux services divins. Le Père Vilepote est satisfait des résultats de la mission car, s'il n'y a pas eu de conversions éclatantes, du moins, bon nombre de ses auditeurs aura emporté dans son cœur le souvenir de sa parole ardente qui restera gravé dans toutes les âmes et portera plus tard des fruits de salut.

17 mai. Nous nous installons à la campagne assez tard cette année à cause du ménage Xavier Fine que nous avons la joie de posséder en ville du 15 avril jusqu'au 15 mai.

Juin 1906

1^{er} juin. Les Fine montent à la campagne en laissant Alfred pensionnaire à Saint Ignace.

3 juin. Jean Estrangin arrive des colonies, c'est une grande joie pour toute la famille et pour sa femme qui est séparée de lui depuis un an.

5 juin. Première Communion des enfants à la Viste, nous les gardons pendant les trois jours de retraite, jamais ils n'ont été si sages, nous les faisons jouer à toutes sortes de jeux, surtout à la grenouille, ce qui les amuse beaucoup ; Monsieur le Curé leur faisant des sermons parfaits, nous ne leur en faisons qu'un seul par jour ; nous aurions beaucoup de peine pour les garder, car Maman, Loulou et Claire sont allées passer 5 jours à Lourdes, si Paulette et Mithé, qui sont très dévouées, ne venaient tous les jours de la Sumiane et de la Bonnette pour nous aider à surveiller toute cette jeunesse ; nous avons 3 garçons Roche, Roubier et le fils du garde champêtre Lavile, nous avons aussi 2 enfants de l'école laïque de filles : Andrea Mayan et Félicie Maïsta, puis une renouvelante Julienne Noyer.

A la sortie de la messe de communion, les parents des enfants nous remercient de nous être occupés d'eux pendant ces trois jours.

6 juin. Paul et Marthe Durrand envoient chercher les pensionnaires en automobile car elles ont un jour de congé ; elles arrivent d'Avignon ravies de leur voyage ; nous les voyons avec grand plaisir, surtout Jeanne Durrand qui vient de faire sa première communion au Sacré-Cœur ainsi que nos petites cousines d'Azambuja ; malheureusement, aucun habitant de l'Hospitalière n'a pu assister à cette touchante cérémonie.

19 juin. Les catholiques marseillais offrent un beau Christ en bronze à Monsieur Vialis en souvenir de sa condamnation ; à 3 heures, tous les paroissiens et toutes les personnes venues de la ville se réunissent dans le jardin de Monsieur le Curé, là, Monsieur Carnavan lui adresse quelques mots au nom des catholiques de Marseille. Monsieur de Foresta parle au nom des paroissiens, puis on offre le Christ à Monsieur Vialis qui remercie ses donateurs avec une grâce et une simplicité charmantes : « Je ne sais vraiment pourquoi, dit-il, vos regards se sont arrêtés sur moi alors que tant d'autres curés ont aussi été condamnés à la prison ou à l'amende, je pense que c'est la situation topographique de la Viste qui me vaut cet honneur. » A diverses reprises, des applaudissements couvrirent la voix de notre Curé, puis tout le monde alla dans l'Eglise pour recevoir la bénédiction du Saint Sacrement, les chants furent très beaux.

29 juin. Fête de Saint Pierre et de Saint Paul. Pour la première fois, nous chantons avec le chœur des jeunes filles. Monsieur le Curé désirant que nous en fassions partie, la grand-messe est superbe. On joue

même du hautbois et une célèbre chanteuse, Marie Jeanne Pronan, vient nous prêter le concours de sa voix. Les enfants renouvellent ce jour-là leur première communion.

Juillet 1906

5 juillet. Il pleut de minuit à sept heures du soir sans interruption. De mémoire d'hommes, on ne se souvenait pas en plein mois de juillet d'avoir vu une si longue pluie. Il tonne fort peu alors qu'en ville, l'orage est très violent.

6 juillet. Une épidémie de rougeole s'étant déclarée au Sacré-Cœur d'Avignon, les vacances ont été devancées et la distribution des prix a lieu le 6 juillet. Chacun de nos cousins revient avec quelques lauriers.

9 juillet. Mimi et Bébé étant toutes deux enfants de Marie sont restées deux jours de plus au Sacré-Cœur pour faire un Te Deum qui a été un peu écourté mais elles ont été très contentes. Mimi est ruban bleu pour ne pas manquer aux traditions de la famille. Quant à Bébé, elle a eu le prix d'ordre, de plus, toutes deux ont eu des accessits en classe ; en somme, l'année scolaire a été bonne pour le travail et la sagesse.

Signature *Adèle Salles*

Suite rédigée par Isabelle Fine

17 juillet. Ce soir, la famille Salles doit partir pour la Suisse. Son intention avait été d'abord d'aller seulement à Joinville passer quelques jours avec Gabrielle et Xavier, celui-ci étant pour trois mois à l'école de gymnastique, mais mon oncle étant sujet ces temps-ci à de fréquentes insomnies et ayant parfois une forte neurasthénie, suit ou du moins veut suivre le conseil d'aller à une altitude. En vain, échange-t-on depuis quelques jours avec divers hôteliers suisses. On ne leur promet nulle part des places et ce soir, ils doivent partir pour Genève, comptant, de là, rayonner pour trouver une villégiature. Heureusement, rien n'est arrêté. Vers 5h1/2 du soir, ils reçoivent une dépêche de Xavier leur annonçant qu'il s'est cassé la jambe. Branlebas de combat, on change les plans du voyage illico, on dîne à la hâte et on court à Saint Antoine prendre un train correspondant au rapide de Paris. Bientôt, nous avons des nouvelles ; c'est en faisant un saut périlleux que Xavier s'est fracturé la jambe à deux endroits ; il est à l'hôpital de Saint Mandé, cloué pour longtemps dans son lit. Les Salles renoncent à leur villégiature pour tenir compagnie à Gaby. Ils ne s'absentent que trois jours et en partie seulement pour aller voir à Lens en Belgique tante Marie, la carmélite, sœur de tante Léonie. C'est là que l'oncle Benjamin reçoit une dépêche le rappelant pour quelques jours à Marseille, son employé principal le quittant. Nous sommes heureux d'entourer notre cher oncle pendant ce temps et d'adoucir par notre affection son veuvage momentanée.

Août 1906

8 août. Madeleine, Marie-Clotilde et Isabelle partent pour Saint Marcellin pour passer quelques jours chez les amis Dutrait mais on doit faire un arrêt de quelques heures au Sacré-Cœur d'Avignon. L'oncle Benjamin les accompagne jusque-là car il vient faire ses adieux à sa nièce Marie d'Azambuja qui va partir pour le Brésil.

11 août. Le reste de la famille Fine file le 11 pour rejoindre l'avant-garde. Elle doit passer le lendemain 12 avec les Dutrait et le 19 partir pour faire une villégiature à Arèches en Savoie. En allant faire une partie aux Goulets, elle est victime d'un accident qui aurait pu avoir des suites funestes. Le break dans lequel elle était avec les Dutrait glisse dans un ravin de quatre à cinq mètres de profondeur. Heureusement, on

en est quitte pour des bleus, des bosses, des trous, des contusions et de l'émotion. On peut partir le lendemain pour Arèches. Le séjour en est charmant.

Grande correspondance entre les Fine et les Salles. Notre vie est bien différente. Tandis que les Salles goûtent de la vie parisienne et mouvementée, nous jouissons du calme de la vie des champs ; tandis que les uns vivent au milieu de populations perverses, les autres se retrempe et se reposent au sein d'une population restée bien chrétienne.

30 août. Les joies de la famille ont parfois leur lendemain. Il est des moments bien tristes pour le milieu familial, ce sont ceux où ses membres se dispersent. Un grand vide va se faire à la Viste. Loulou (Louise) part pour le couvent des auxiliaires du Purgatoire à Jersey. Nathalie de Broux qui va voir sa sœur religieuse la rejoint à Paris et elles partent le 31 pour Jersey.

31 août. Le 30 au soir, elles dînent en gare de Paris avec les Salles et là a lieu la séparation. Heureusement ma tante Léonie n'a pas le temps de trop songer à ce triste départ au dernier moment ; Gabrielle qui attend un bébé pour soi-disant la fin de septembre se sent indisposée et grandes sont les anxiétés ; pourra-t-elle partir ou non ? On espère que ce n'est qu'une fausse alerte car, après un moment, elle déclare qu'elle est solide et on décide de partir. Tout va bien jusqu'à Dijon et, arrivée là, Gabrielle se félicite d'être partie. Il était deux heures du matin. A trois heures elle accouchait d'une belle fillette ; tout s'était passé aussi bien que possible ; un docteur corse s'était trouvé là à propos pour prodiguer ses bons soins et Maman et fillette étaient dans un état des plus satisfaisants. La petite évaporée, qui avait choisi un compartiment comme berceau, eut des mouchoirs de poche comme langes et le pardessus de son grand-papa comme couverture ; Gaby fut couchée sur la banquette et, à Marseille, transportée au terminus par quatre hommes d'équipe ; elle y resta cinq jours avec sa mère.

Septembre 1906

3 septembre. Le 3, on baptisait la fillette à Saint Vincent de Paul ; c'est une petite Marie-Thérèse, un petit-ange descendu du ciel pour remplir la place laissée vide et consoler du départ de Loulou.

5 septembre. Gaby est transportée à la Viste dans l'auto de Paul. Xavier, comme on le comprend, est bouleversé par la nouvelle de cette naissance peu ordinaire. Il est resté à l'hôpital de Saint Mandé pour achever sa guérison et se fait du souci pour sa femme et sa fille.

12 septembre. Nous revenons d'Arèches après un arrêt à Annecy, Aix les Bains et Chambéry. En gare, nous retrouvons les Salles. Nous voilà réunis après deux mois de séparation. C'est avec joie et tristesse à la fois que nous nous revoyons car, au bonheur de nous retrouver, se mêle un nuage. Loulou, si gaie, si entraîné, n'est plus là. Elle animait tant notre vie de famille. Elle n'était pas faite pour le monde ; c'était une âme trop délicate pour lui et personne n'a été étonné de sa détermination. Nous en recevons de bonnes nouvelles ; elle est bien dans sa voie et cela nous console un peu de ne plus l'avoir au milieu de nous ; elle va nous manquer beaucoup pour les œuvres de zèle à faire dans la paroisse car elle s'y adonnait avec grand succès, sa franchise et son amour du bien.

16 septembre. Marthe Durrand et sa fille Jeanne partent pour Paris afin de tenir compagnie à Xavier qui broie du noir à l'hôpital. Sa jambe se remet lentement, il a pris mal et a déclaré au major qu'il voulait absolument sortir de là. Effet excellent, il obtient son congé pour le 24 et il est de trois mois.

Signature *Isabelle Fine*

Suite rédigée par Claire Salles

26 septembre. C'est ce matin qu'arrivent notre chasseur alpin et Marthe Durrand qui a passé quelques jours près de lui à Paris ; le voyage qui s'est effectué de nuit n'a pas trop fatigué Xavier qui, depuis quelques jours, a un point pleurétique, sa jambe est plutôt mieux quoique toujours dans un appareil. Gaby est déjà sur pieds et l'heureux et jeune père retrouve sa famille augmentée d'une jolie petite fillette dont le premier exploit promet pour l'avenir. Le Docteur Adoul vient voir Xavier et, au bout de deux jours seulement, lui donne la permission de descendre sur la terrasse mais la prudence n'étant pas l'apanage de notre beau-frère, il ne profite pas longtemps du grand air car il prend froid la nuit suivante et se trouve de nouveau caserné dans sa chambre pour quelques jours encore.

30 septembre-1^{er} octobre. Cette année, en qualité de choristes, les deux jours d'Adoration nous absorbent encore davantage, aux grands-messes surtout nous prêtons notre concours et grâce à nos chants, ces deux jours de fête ont eu toute la solennité que désirait notre curé. Hier, une partie de nos jeunes filles est allée passer l'après-midi à orner l'église, vierges et fleurs étaient disposées avec goût, aussi rien de manquait à la pompe extérieure qui s'harmonisait bien avec la piété des fidèles.

Signature *Claire Salles*

Suite rédigée par Madeleine Fine

Octobre 1906

1^{er} octobre. On inaugure sur notre ligne de tram des voitures semi-directes s'arrêtant seulement à quelques stations entre les anciens Abattoirs et Saint-Louis. On inaugure aussi un service de trams partant de la place du Change au lieu de partir du Cours Belsunce mais pour le moment une seule voiture fait le trajet.

2 octobre. Ce matin, Genette Fine quitte l'Hospitalière pour aller continuer son éducation au Sacré-Cœur de San Remo. Elle se joint à cinq de ses cousines et à une cinquantaine de petites marseillaises connues pour la plupart au Sacré-Cœur de Saint-Joseph ou d'Avignon. Cette maison de San Remo située au bord de la mer est dans une position ravissante. Genette y retrouvera plusieurs religieuses, bonnes amies d'Isabelle, entre autres Jeanne du Seigneur et notre cousine Anna Drujon qui fera la classe à ses deux petites cousines.

Le Major vient visiter Xavier. Notre malade va mieux mais il se remet lentement et a besoin de beaucoup de soins. Son congé de trois mois sera renouvelable.

3 octobre. Les quatre mères gardiennes de Saint-Joseph nous avaient écrit de nous rendre aujourd'hui auprès d'elles pour les entourer pendant qu'on procéderait à l'enlèvement des biens inventoriés, lesquels doivent être demain vendus chez les commissaires-priseurs. Nous assistons à cette triste opération, la fureur dans l'âme, mais Madame Commandré nous interdit toute manifestation et il n'y a pas moyen de la faire changer d'avis. Heureusement, les voleurs ne feront pas fortune avec le mobilier de Saint-Joseph ; lits, tables, bancs, etc. n'étant pas beaux et les quelques bancs ou chaises qui restaient entiers ont servi d'instruments pour assouvir notre colère.

Signature *Madeleine Fine*

14 octobre. Au retour d'une promenade aux Pennes, Papa est roulé par une bicyclette, heureusement qu'il ne se fait pas mal et peut continuer sa route, gêné seulement par quelques contusions.

16 octobre. La famille Fine part pour la ville à notre grand regret car nous nous sommes peu vus cet été.

18 octobre. Maman et Béatrix vont passer quarante-huit heures à Chambéry pour prendre les vêtements d'hiver du ménage Xavier Fine.

19 octobre. Journée que nous n'oublierons pas : l'oncle Alfred et tante Clotilde viennent avec leurs filles aînées et Charles nous apprendre le mariage d'Isabelle avec Monsieur Edmond Olive, directeur de l'imprimerie marseillaise. C'est dans la chambre de Xavier que l'oncle Alfred avec beaucoup de solennité nous apprend cette nouvelle, elle nous comble de joie car Isabelle avec toutes ses brillantes qualités fera une épouse parfaite. Elle apportera dans l'intérieur de son ménage cet entrain, cet enthousiasme et surtout ce bon caractère qui la fait chérir de tous ceux qui la connaissent. Notre future cousin est rempli aussi de bonnes qualités, la douceur est le trait dominant de son caractère mais elle n'exclut nullement chez lui la fermeté, il rendra Isa parfaitement heureuse, aussi sommes-nous tous ravis de ce mariage. Après avoir félicité notre oncle Alfred, Isabelle et toute la famille, nous les accompagnons à la Sumiane et à la Bonnette où ils vont annoncer l'heureux événement.

Signature Adèle Salles

21 octobre. Nous recevons aujourd'hui la visite de notre futur cousin, Monsieur Edmond Olive, nous sommes ravis de faire sa connaissance et nous le trouvons très aimable. Il fait successivement le tour de chaque campagne et toute la famille notre opinion de voir à son égard. On nous raconte les deux premières entrevues ; la première eut lieu dans la petite église de la Viste, le 22 juillet, et la seconde, à Saint-Barnabé à la campagne de Madame Maurice Ferrari. C'est elle qui a fait le mariage.

28 octobre. Notre cousin Louis Coirard, avocat à Aix, a l'amabilité de venir donner une conférence à la Viste qui a lieu chez Mademoiselle Gavot. Plus de cent personnes assistent à cette conférence, nous admirons le discours plein de clarté et de précision de notre cousin.

Signature Béatrix Salles

30 octobre. C'est aujourd'hui un jour de fête pour toute la famille car Isabelle est fiancée à Monsieur Edmond Olive. C'est chez mon oncle Alfred, à la rue Grignan, qu'a lieu le dîner des fiançailles. Les convives ne sont qu'au nombre de dix-huit à cause du grand deuil du fiancé. La fête toute intime est pleine de cordialité et d'entrain. Le même jour un grand vide se fait dans la campagne : notre brave paysan, Joseph Giraud, meurt au bout de huit jours d'une grippe typhique. Le mal a fait des progrès effrayants les deux derniers jours et enlève tout espoir de guérison ; le curé des Aygalades, prévenu la veille, peut heureusement confesser le malade et lui donner l'extrême-onction ; d'ailleurs, celui-ci a sa connaissance jusqu'à la fin et il peut revoir avant de mourir son second fils Laurent qui sort de l'hôpital militaire à peine guéri d'une fièvre typhoïde. Joseph laisse un grand vide dans sa famille et partout où il a passé ; excellent mari et père de famille, c'était le type du vieux paysan : fidèle à ses maîtres, honnête, très travailleur, accomplissant simplement ses devoirs de chrétien sans honte et sans ostentation.

Novembre 1906

5 novembre. Cousin Léon d'Astros ayant permis à Xavier de partir dès qu'il fera beau temps, nous profitons d'une petite éclaircie pour le faire filer vers Marseille ; après deux ou trois contre-ordres, les Henri Fine nous envoient leur voiture caoutchoutée et notre beau-frère, à sa grande joie, peut enfin partir pour la ville. Gaby, Claire et Marie-Thérèse l'accompagnent, quant à nous deux, nous quitterons l'Hospitalière demain.

6 novembre. L'Hospitalière achève de se vider. Notre vie cet été a eu un caractère bien particulier, d'abord parce que nous avons été séparés pendant deux longs mois, puis et surtout à cause des nombreux événements qui ont modifié notre vie de famille ; l'accident survenu à Xavier, le départ de Loulou, la naissance de Marie-Thérèse, les fiançailles d'Isabelle et la mort de Joseph Giraud, enfin et pour finir, la rentrée de notre cousine Lisbeth Drujon chez les dames de l'Assomption. Tous ces événements ont apporté à notre vie leurs notes gaies ou tristes et l'ont plus ou moins modifiée.

Signature *Adèle Salles*

1907

Suite rédigée par Claire Salles

Le début de l'hiver 1906 a été marqué par un événement bien triste pour la famille.

Le 19 novembre, notre oncle Louis Decormis, atteint par une seconde attaque, a quitté subitement cette terre pour rejoindre une partie des siens déjà réunis là-haut. Ce cher oncle s'est éteint à sa campagne du Canet, où, depuis sa première attaque en 1905, il était installé hiver et été ; il avait toujours depuis cette première atteinte du mal, conservé un côté presque totalement pris, mais il était resté toujours aussi affectueux avec sa famille, s'intéressant à chacun, entremêlant la conversation de mots heureux et conservant jusqu'au bout la pleine jouissance de ses facultés intellectuelles ce qui même le faisait souffrir de son état jusqu'au dernier jour. Le vide laissé par ce bon oncle fut immense au Canet car tâcher d'adoucir à l'oncle Louis son état était pour tante Adèle et mes cousines une occupation constante.

Le 1^{er} décembre 1906, se célèbre dans l'intimité, à cause du deuil récent dans la famille, le mariage de ma cousine Isabelle Fine avec Monsieur Edmond Olive. Il a lieu dans l'église de Saint Charles ; le repas se fait à la rue Grignan, 48, chez mon oncle Alfred où la maison a un aspect de fête. Les nouveaux mariés partent le lendemain pour Paris et Nantes, charmant voyage mais un peu hors de saison car ils y gèlent tout au moins extérieurement...

Cet hiver, mon beau-frère Xavier qui était revenu de Paris avec une pleurésie nous a donné les plus grandes inquiétudes à ce sujet ; une pleurésie double se déclara au commencement de décembre et, en quelques jours, il fut très mal.

Le 8 décembre, jour même où ma sœur Louise prenait l'habit chez les auxiliaires de Jersey, Xavier recevait l'extrême-onction et le Saint Viatique entouré de toute sa famille, y compris sa femme et ses deux petites filles. Cette cérémonie fut vraiment touchante et c'est entre les mains de la Sainte Vierge que nous confions notre cher malade qui en ce même jour, trente ans auparavant, recevait la vie au sein de l'Eglise. La promesse d'aller tous à Lourdes fut faite si Xavier guérissait ; et, à partir de ce jour, on put constater un mieux qui n'alla depuis qu'en s'accroissant ; au bout de quelques jours, il était hors de danger.

Mai 1907

18 mai. Nous arrivons à la campagne plus tard que les autres années car Xavier et Gabrielle ont loué jusqu'à la fin du mois une villa dans la propriété de Monsieur de la Chesnaie à la Corniche et nous ne voulons pas trop les devancer.

30 mai. Arrivée de Gabrielle et de Xavier.

Juin 1907

2 juin. A lieu à la Viste la cérémonie de première communion ; nous avons fait faire aux enfants de l'école laïque, aux filles seulement, une retraite préparatoire.

Nous avons deux renouvelantes : Andrea Maillan et Félicie Maïssa qui sont restées bien gentilles et trois premières communiantes : Victoria Aloi, sœur d'un petit garçon que nous avons préparé il y a deux ans à sa première communion, Rose Charmont et Anne Spagnolle. Cette année, nous n'avons que des consolations, il faut dire que nous n'avons pas charge des garçons qui, pour la première fois, sont préparés par les Pères de l'œuvre.

11 juin. Les Alfred arrivent à l'Hospitalière. Mon oncle a retardé son arrivée à cause de sa plus jeune fille Juliette qui va en ville au cours Bastide seulement depuis cette année.

20 au 25 juin. Nous partons le 20 juin pour accomplir en famille le pèlerinage à Lourdes que nous avons promis de faire si Xavier guérissait. Il est complètement rétabli, aussi, partons-nous au nombre de douze pour Lourdes : Papa, Maman, Claire, Adèle, Béatrix Salles, Gabrielle avec sa dernière fillette qu'elle nourrit, Xavier, sa mère et sa plus jeune sœur, la nourrice de la petite, Philippine, et notre cuisinière Marie que nous avons depuis douze ans et à qui Papa offre le voyage.

Edmond et Isabelle viennent s'installer à la campagne pour y passer l'été. C'est la première fois qu'Isabelle y vient avec son mari ; le nid est cette fois au complet car si deux oiseaux ont maintenant essayé leurs ailes, ils se hâtent de revenir au printemps occuper leur place encore chaude et de joyeux et nouveaux gazouillements se font entendre dans l'heureux nid. Notre cousin Edmond semble déjà un vieil hôte de l'Hospitalière car il partage bien nos goûts pour la vie de famille. Ce nouveau cousin gagne à être connu, la douceur qui semblait être sa qualité dominante est accompagnée de qualités de choix : attentions délicates, gaité qui se traduit parfois par des pointes de malice, enfin, ce qu'on peut appeler, dans le vrai sens du mot, un heureux caractère qui a su lui attirer bien vite l'estime de tous.

C'est dans le courant de ce mois qu'arrive à l'Hospitalière un petit chien nommé Stop et donné par Monsieur Joseph Ancey à Xavier pour sa chasse ; Stop est un épagneul à poils blancs avec taches noires très régulières ; il n'a pas encore deux mois, aussi, lui donne-t-on encore le biberon, ce qui est une grande distraction parmi la jeunesse et même les parents qui se réunissent nombreux pour assister aux premiers repas du charmant petit chien.

Juillet 1907

Le 7 juillet, qui est un dimanche, a lieu le rendu de noces d'Isabelle. Dès le matin, toutes les jeunes filles ornent les salons de fleurs ; la maison devient un vrai parterre. Ce jour-là, le dîner a lieu au premier, dans la salle à manger des Salles où une table de dix-huit couverts est dressée ; dans la salle à côté est une petite table pour les six enfants. Outre la famille de mon oncle Alfred, Monsieur et Madame Garcin, sœur d'Edmond, avec quatre de leurs enfants et Monsieur Marcel Olive sont réunis pour cette fête de famille.

Le repas est simple mais bon. Le dessert peut contenter les gourmands ou pourrais-je dire plus justement les gourmandes ; des papillotes renferment des coiffures diverses dont s'empare la jeunesse. L'après-midi, on fait de la photographie et des jeux.

10 juillet. Gabrielle, Xavier et leurs deux fillettes partent pour aller passer trois mois à Silhac, près de Vernoux, dans l'Ardèche. Ce changement d'air a été fortement conseillé à Xavier qui compte en profiter pour chasser et a emmené dans ce but ses deux chiens.

11 juillet. La famille Salles se rend au baptême de leur petit cousin André de Gasquet. La cérémonie a lieu à Sainte Marguerite à l'issue de laquelle un lunch est servi dans la campagne des Michouliers appartenant aux de Gasquet ; nous revenons enchantés de notre après-midi.

Signature *Claire Salles*

Suite rédigée par Madeleine Fine

16 juillet. Sortie des pensionnaires du Sacré-Cœur de San Remo ; les prix ont été devancés pour permettre à ces dames de faire entreprendre immédiatement des travaux d'agrandissement. Le pensionnat est très nombreux et les enfants s'y plaisent beaucoup.

20 juillet. Charles Fine part pour Flumet (Savoie) ; il va passer les trois semaines de vacances que lui accorde Papa avec les Maurice Ferrari.

27-28 juillet. Fête de l'Adoration ; les jeunes filles qui composent à peu près à elles seules le chœur de chant de la paroisse exécutent des messes en musique et la procession le dimanche soir ; nous étions trente-deux personnes de la famille.

30 juillet. Départ des Salles pour Vernoux ; ils vont passer un mois avec le ménage Xavier Fine puis ils iront voir notre cousine Loulou (Louise) à Jersey et les trois bénédictines à Wight.

Août 1907

7 août. On met la première main sur la ferme de la vieille Bonnette qui va, en quelques jours, disparaître pour faire place ensuite à une nouvelle bâtisse qu'occupera dès l'an prochain la famille Fine. Hélas, tout a une fin dans ce monde, même la douce vie de famille que nous menions depuis si longtemps à l'Hospitalière. Depuis quelques années déjà, la nécessité d'une séparation prochaine commençait à apparaître ; on en rejetait la pensée et on évitait de parler de ces tristes projets qui mettaient tous nos cœurs en émoi. Les années 1905-1906 avaient marqué l'arrivée en ce monde de deux nouvelles petites habitantes de l'Hospitalière, Marthe et Marie-Thérèse, les deux fillettes de Gaby. Cette année, un nouveau ménage s'était formé durant l'hiver et on a entrevu la nécessité d'une séparation et on s'y est assez brusquement décidé. Après maintes hésitations, nos parents se sont arrêtés sur la décision qui pourrait nous être à tous la plus agréable ; diviser la campagne et y faire construire un nouveau logement. Papa, qui a toujours vécu à l'Hospitalière, est heureux de pouvoir encore y continuer son existence et nous autres, dont les plus joyeuses heures de notre vie se sont écoulées dans notre douce vie d'intimité avec les Salles, nous aurions eu trop de peine à rompre tout à coup avec un passé qui nous restera toujours cher.

C'est donc aujourd'hui qu'on commence les nouveaux travaux : la vieille Bonnette vit ses derniers jours et dans moins d'un mois, elle aura absolument disparu, laissant champ libre à la nouvelle bâtisse. Elle

n'était plus du reste d'une grande utilité, la vieille maison en ruine, depuis si longtemps inhabitée, si ce n'est peut-être d'offrir parfois logis à quelques malheureux vagabonds.

C'était l'époque des élections, il y a deux ans ; les enfants étaient persuadés qu'un bonhomme y passait ses nuits et, pour faire de la propagande électorale, ils écrivaient sur les murs « Votez pour Chanut ». On jugeait que le malheureux avait aussi peu de notions sur les vérités éternelles et on les lui rappelait par des sentences « Pensez à votre âme » « Eternité » etc. Tracées par l'habitué de la vieille Bonnette ou par une main inconnue, des réponses, d'un goût plus ou moins douteux, soulignaient les sentences et les enfants n'en étaient pas moins ravis.

C'est Marius Cas qui a fait le plan et qui fera construire la nouvelle maison ; son brave frère, Jules, surveillera les travaux. Papa pourra donc être en sécurité et rendra Jules l'homme le plus heureux du monde.

11 août. Aujourd'hui, rendu des noces d'Isabelle chez les Henri et, à la fin du repas, grande surprise, l'oncle Henri se lève et, tout ému, annonce à Papa qu'il est chargé de lui remettre de la part du Saint Père la Croix de l'Ordre de Saint Grégoire. Papa, qui ne s'attendait pas du tout à cet honneur, est très ému, comme nous autres aussi bien que nous trouvions très méritée la faveur dont Papa est l'objet. Charles, seul au courant du petit complot, est revenu de Flumet le matin même, adresse quelques mots à Papa, il traduit en un langage bien senti les sentiments que nous éprouvons tous :

« Quelle belle fête vous nous avez ménagée mon cher oncle, et comme on quitte volontiers une villégiature pour prendre part à une si touchante cérémonie.

Quelle belle fête et quelle surprise agréable pour vous, mon cher Papa, car je gage bien que, dans votre modestie, vous étiez le seul à ne pas vous juger digne de la Croix de l'Ordre de Saint Grégoire. Seuls les bons soldats ignorent leur valeur et sont étourdis de se voir récompenser.

Bon soldat, vous l'êtes, et nous savons sous les ordres de quel chef.

Quand la bataille s'est engagée, vous vous êtes souvenu de cette parole qu'on vous avait donnée comme devise lors de votre entrée dans la vie du monde : « Labora sicut bonus miles Christi » (Combat en bon soldat du Christ).

C'est un Chevalier de l'Ordre de Saint Grégoire qui vous l'a commentée cette devise qu'il avait fait sienne et, à votre tour, vous l'avez adoptée.

Oh ! Qu'il doit être fier de là-haut votre vénéré grand-père de voir pour la seconde fois briller la Croix de Saint Grégoire sur la poitrine d'un de ses fils.

Et nous, nous ne pouvons qu'admirer ceux qui ont si bien suivi le noble exemple de leur père, nous, nous n'avons qu'à imiter à notre tour.

Comme vous, plus que vous peut-être, nous nous trouverons dans la mêlée, la bataille s'annonce terrible. Comme vous, à la voix de l'Eglise attaquée qui réclame ses fils, nous répondrons « Présent ». On nous traitera de ce qu'on voudra, un ministre de la justice quelconque pourra bien envoyer son blâme, qu'importe. L'Eglise a besoin de ses fils, nous tiendrons à cœur d'être les plus fidèles. Ce sera dur, je veux bien le croire mais nous ne reculerons pas devant la tâche que vous avez entreprise. Nous y collaborerons avec vous, nous la poursuivrons avec vous, fiers d'être les fils de nos pères. Peut-il être tâche plus noble que la défense de l'opprimé, surtout lorsque cet opprimé est l'Eglise et la conscience ne trouve-t-elle pas dans cette lutte une grande satisfaction ?

Je m'en tiens là et en terminant ces quelques paroles, je porte à la santé du nouveau Chevalier de la véritable Légion d'Honneur un triomphe de la noble cause pour laquelle il a combattu. »

Charles fait allusion à un blâme que Papa avait encouru après l'inventaire de la Viste pour avoir conseillé Monsieur le Curé et s'être tenu au Presbytère tandis qu'on essayait de forcer les portes de l'église. Il avait dû envoyer au Ministre l'explication de sa conduite et, en réponse, avait reçu un blâme dont il était très fier.

Charles rappelle que notre grand-père était lui-aussi Chevalier de l'Ordre de Saint Grégoire. Notre oncle Henri, depuis plusieurs années, avait hérité de cette marque d'honneur et, aujourd'hui, nous sommes heureux de voir notre bon père récompensé de son dévouement au Saint Siège ; nul ne la méritait mieux que lui. Nous, ses enfants, nous pourrions redire mille traits de sa vie où sa charité, son désintéressement ont fait notre admiration ; tout cela, joint à un ardent amour pour l'Eglise et à une telle filiale obéissance envers celui qui est le représentant de Dieu sur la terre qu'il n'a pas hésité à sacrifier il y a quelques années ses plus chères opinions politiques pour obéir à Léon XIII.

18 août. Monsieur le Curé vient présider la fête de famille que nous avons aujourd'hui à l'Hospitallière en l'honneur de la décoration de papa. La Sumiane, la Bonnette et Val-Brise ont été invités à la collation ; celle-ci se fait si longtemps attendre à cause d'un accident survenu en route à la voiture chargée de l'apporter que nos invités sont sur le point de regagner leurs pénates. Finalement, tout se passe pour le mieux et nous passons une soirée très agréable, les morceaux de chant, de piano et de violon se succèdent ; la partition chantée de Marie-Madeleine a surtout grand succès.

Au commencement d'août, les 6, 7 et 8, nous avons eu le plaisir de recevoir le docteur Dutrait et sa nièce Jeanne Dutrait. Malgré une chaleur accablante, nos journées se passent à faire connaître la ville à la jeune fille qui vient pour la première fois à Marseille. Par une chaleur tropicale, nous montons à la Vierge de la Garde, elle en est enchantée, ainsi que de la route de la Corniche ; la mer la ravit, l'animation de la ville la surprend beaucoup. En somme, notre invitée emporte de Marseille une excellente impression, si seulement le thermomètre avait marqué quelques degrés de moins, ces trois jours eurent été parfaits.

Septembre 1907

7 septembre. Les travaux de démolition à la Bonnette étant achevés, on commence aujourd'hui la nouvelle construction et l'on pose la première pierre des fondations.

19 septembre. Les Salles reviennent après une très longue absence après avoir passé un mois à Silhac (Ardèche) auprès du ménage Xavier Fine ; ils sont allés à Jersey voir Louise entrée l'été dernier chez les Auxiliatrices. Ils l'ont trouvée très bien et très heureuse ; au physique, engraisée, au moral, un peu novice comme nous écrivait sa sœur Adèle mais gaie et contente.

Les Salles, après avoir passé une semaine auprès de Loulou, vont à Wight où les trois bénédictines les attendaient avec impatience. Elles sont charmantes nos trois cousines religieuses et font la conquête des cinq visiteurs, Marie est toujours un peu souffrante, Jeanne délicieuse comme autrefois et Lily beaucoup plus gaie et ouverte qu'auparavant.

Les Salles profitent de leur passage en Bretagne pour faire un peu connaissance avec ce charmant pays, Dinan, Dinard, Saint Malo, Saint Servan, le Mont Saint Michel sont dans le programme mais la petite équipée est vite terminée et nous avons enfin le plaisir de nous retrouver tous réunis pour un bon mois.

27 septembre. C'est aujourd'hui qu'on met en réalisation un projet conçu depuis le commencement de l'été et dont la perspective nous enchantait tous : une partie à la Sainte Baume. Le départ avait été arrêté

pour le 25 septembre mais, ce jour-là, le temps était si mauvais que, au désespoir général, on avait dû y renoncer. Temps bien incertain encore le 27 mais c'est le dernier jour libre des vacances et on décide de partir quand même. La bande des touristes s'élève à dix-huit personnes, y compris les enfants qui en composent la partie dominante : tous les Lavielle, Paulette Fine, Jeanne et Marcelle Durrand, tante Léonie et ses trois filles, Maman, Mimi, Genette, Alfred, Juliette et moi.

Départ très gai par le tram de Saint Antoine ; le tram est plein mais nous y montons tous dans des accoutrements plus ou moins extraordinaires. Pendant que nous sommes dans le tram d'Aubagne, il pleut légèrement et le temps se prend de plus en plus. A Aubagne, un grand car nous attend et nous y montons allègrement sans nous douter des surprises que nous réserve la route. Tout va bien jusqu'à Gemnos, la route nouvelle est fort jolie, le temps assez rassurant, les enfants montent et descendent continuellement de voiture, les jeunes filles ont formé un coin de jeunesse et jasant ou chantent en admirant les beaux paysages qui se déroulent à leurs yeux. Mais, tout à coup, un vent impétueux s'élève, renforce d'instant en instant, menaçant de précipiter la voiture au fond d'un ravin. On se blottit dans les manteaux. Plus nous montons, plus nous sommes secoués. Au sommet de la montée, la tempête est effrayante et des nuages d'un noir d'encre commencent à nous envelopper. La pluie commence et se change vite en déluge ; impossible de se garantir. Le vent chasse la pluie sur les rideaux du car qui eux sont arrachés de leurs points d'attache. Quelques-uns de nous se dévouent à les tenir et se trempent complètement. Il fait froid, les enfants gèlent, mais la jeunesse est en gaité et ne partage pas les inquiétudes des mamans.

A l'hôtellerie, nous réclamons un immense feu pour nous réchauffer et nous sécher. Les uns battent la semelle pendant que les plus éprouvés sèchent leurs membres et leurs vêtements. En somme, personne n'est fatigué et les plus petits comme les plus grands font honneur au bon souper qui nous attend à 9 heures. On monte dans les chambres, dans les cellules plutôt, le primitif de ces installations est remarquable. On se fait des visites réciproques pour se conter l'histoire de ses malheurs : celui-ci n'a qu'un pot à eau sans eau, celui-là de l'eau sans cuvette, un autre est sans bougie. C'est vraiment drôle mais moins drôle par exemple le patron de l'auberge qui, avec une voix de stentor, réclame le silence. Nous rentrons précipitamment dans nos chambres mais Salvat ne l'entend pas de cette oreille et riposte à son tour. Au milieu de la nuit, tempête de pluie et de vent ; le vacarme est affreux et réveille les privilégiés du sort qui avaient pu s'endormir. Les jeunes filles en petit costume parcourent les corridors et se réfugient dans une même chambre ; Genette, la peureuse, sèche de frayeur. Elles reçoivent la visite de Salvat qui, pour les calmer, achève de provoquer leur hilarité. La perspective d'être bloqué dans l'hôtellerie n'est pas enchantresse mais enfin ce ne serait pas banal et puis le temps peut changer avant le lendemain. On se recouche, on bavarde, on tâche de dormir à cinq heures, heure à laquelle nous devrions nous lever. L'orage n'a pas diminué.

A sept heures, la pluie cesse et comme par enchantement, les nuages se dissipent. Nous sommes ravis et nous nous acheminons vers la grotte à travers le bois plus ravissant que jamais. La messe a déjà été dite, on nous a attendus une heure mais on désespérait de nous voir arriver. Nous n'avons pas le temps de monter au Saint Pilon car c'est déjà dix heures mais nous faisons dans le bois une très jolie promenade. A midi, le temps se charge de nouveau ; nous nous dépêchons de dîner et nous repartons au plus tôt en portant un excellent souvenir de notre petite fugue à la Sainte Baume.

Octobre 1907

10 octobre. La famille Xavier Fine revient de Silhac où elle a passé trois mois fort agréables dans une solitude presque complète et que venaient seulement agréablement rompre les visites des châtelaines de Collans.

13 octobre. Ce jour-là restera à jamais célèbre à la Viste car dix d'entre nous vont jouer une comédie chez Mlle Gavot qui avait gracieusement mis ses salons à notre disposition. Monsieur le Curé du Canet dit d'abord quelques mots aux femmes de la ligue patriotique puis les actrices entrent en scène, voici leur nom : M. Clotilde, Geneviève et Juliette Fine, Jeanne et Marcelle Durrand, Marie-Thérèse, Marguerite et Lucie Lavielle, Béatrix et moi ; nous obtenons un assez grand succès, surtout Guiguite Lavielle qui est vraiment comique avec sa mimique.

La pièce que nous jouons est intitulée « la villa du doux repos » (nous l'avions trouvée dans notre Noël) et comme elle ne porte pas son nom, Paule Fine est chargée de faire du tapage dans les coulisses ; elle s'acquitte fort bien de son rôle, imitant les bruits d'un pneu qui crève, d'une glace qui se casse et mille autres différents.

Quand la pièce est terminée, Claire et Madeleine, qui nous avaient exercées depuis un mois avec beaucoup de patience, nous prennent en photographie sur la terrasse de Mlle Gavot. Nous sommes vraiment drôles avec nos costumes plus ou moins burlesques et revenons ravies de notre après-midi.

Les braves vistoises sont encore plus contentes que nous et quelques jours après elles nous disaient en riant « C'était vous, mademoiselle, qui étiez madame Beausourire, vous vous étiez la Colonelle, et la bonne était-elle drôle !! ».

15 octobre. Ce jour-là, une trombe d'eau nous annonce que l'automne sera mauvais ; les pensionnaires partent pour San Remo au nombre de cinq : Geneviève Fine, Marguerite Lavielle, Rita Correnson, Jeanne et Marcelle Durrand. Cette dernière rentre pour la première fois, aussi est-elle un peu émue d'aller si loin de ses parents. Les pensionnaires doivent retrouver à San Remo quatre autres cousines : Marie et Germaine Drujon, Marthe Ferrari et Marthe Ancy. La rentrée a été retardée cette année à cause de la nouvelle construction ajoutée au Sacré-Cœur pour remplacer une partie de l'ancienne détruite pour utilité publique.

16 octobre. Les Fine et les Olive quittent la campagne pour rentrer en ville.

20 et 27 octobre. Nous faisons ces deux dimanches deux promenades délicieuses avec les Alfred Fine et les Coirard. Nous nous donnons rendez-vous à mi-chemin d'Aix et, de là, nous rayonnons soit du côté de la Malle, soit du côté de Gardanne.

26 octobre. Nous avons les Albert à dîner, ce qui est un grand plaisir pour nous.

Novembre 1907

4 novembre. Nous descendons en ville à notre tour avec le ménage Xavier et nous regrettons plus que jamais notre vie à la campagne cet été ; les parties de cachette, la bicyclette et le diablo ont été nos trois grandes distractions. Raymond a été notre professeur de bicyclette, les allées de la Sumiane ont été témoins de nos premiers succès comme aussi de nos premières chutes en apprenant ce sport. Au bout

d'un mois, nous étions vingt à savoir monter à la perfection, aussi, accompagnés de Raymond, nous avons fait plusieurs promenades fort agréables.

8 novembre. Quatre jours après notre départ de la campagne, une pluie torrentielle qui couronne une série de grandes pluies fait d'épouvantables dégâts ; le ruisseau des Aygalades augmente d'une manière inquiétante et, finalement, la force de ses eaux enfonce le tertre situé à la Sumiane contre son cours. La campagne des Albert Fine n'est bientôt plus qu'un torrent ; l'eau arrive de tous les côtés, les vignes sont submergées, c'est vraiment navrant !! Le pont qui reliait nos deux campagnes a naturellement été emporté, la moitié d'une prairie située au-dessous de la Bonnette a eu le même sort ; il y avait bien longtemps qu'on avait vu une pareille inondation. Toutes les campagnes situées près du ruisseau ont été endommagées mais celle des Albert plus que toutes autres.

Hélas, cette année 1907 finit bien tristement. Notre cousin germain Charles Fine meurt subitement dans la nuit du 29 au 30 novembre !! Il s'était couché parfaitement bien le soir du 29 après avoir joué au boston toute la soirée. Le lendemain matin, inquiètes de ne pas le voir sortir de sa chambre, ma tante et mes cousines, qui revenaient d'une retraite, montent au quatrième étage et frappent à la porte de sa chambre ; elle était fermée, on passe sur le balcon, grâce à un employé de mon oncle, on peut faire sauter l'espagnolette et on trouve Charles inanimé dans son lit. Les docteurs appelés en toute hâte ne peuvent que constater le décès ; ils ne s'expliquent pas bien cette mort si rapide mais tous disent qu'il a dû mourir sans souffrance. La nouvelle de cette mort, répandue comme une traînée de poudre, jette dans toute la famille la terreur et la désolation. Mon pauvre oncle, sorti pour ses affaires, est rappelé en toute hâte à la rue Grignan. Charles laisse un grand vide dans toute la famille. Il était avocat et aidait son père dans les travaux journaliers de l'étude. Combien nous aimions à lui faire raconter ses premiers plaidoyers en faveur d'hommes plus ou moins recommandables. Fils parfait, il était aussi le plus délicat des neveux et nul n'oubliera les mille soins qu'il avait pour Papa (qui y voyait peu) surtout durant les promenades.

Pour nous, qui durant vingt ans, avons vécu chaque été près de lui, nous n'oublierons jamais le joyeux compagnon de nos jeux d'enfance puis le jeune homme si parfait faisant la joie de la famille par ses réflexions originales, ses jeux d'esprit, ses mots heureux. Il excellait dans l'art de contrefaire les gens, de relever un travers, de vous taquiner gentiment et il faisait cela si aimablement que tout le monde riait de bon cœur. Et tous ses talents de société qui égailaient la famille. Charles joignait toutes les qualités si rares aujourd'hui surtout chez un jeune homme de vingt-quatre ans. Très pieux, il était plus sérieux que nous toutes, ne voulant jamais prendre aucune distraction hors de sa famille. Il avait un culte pour cette dernière qui le lui rendait bien car tout le monde l'aimait profondément et sa mort est de celle qui nous cause le plus de souffrance et qui nous laisserait le plus de regret si l'on pouvait regretter l'entrée d'un saint au Ciel.

1908

Deux événements joyeux marquent le commencement de cette année.

Le 28 février ma sœur aînée Gabrielle Fine met au monde une jolie petite fille baptisée trois jours plus tard dans l'église de Saint Vincent de Paul ; on l'appelle Yvonne, son parrain est son oncle Salvat Lavielle et sa marraine sa tante Claire Salles.

Le lendemain de cette naissance, notre cousin Joseph Decormis épousait Marthe de la Pommeraye, une jeune fille pleine de qualités et de charmes et qui va agréablement augmenter le nombre déjà joli de notre famille.

Des voleurs sont encore venus visiter l'Hospitalière durant cet hiver. Ils n'ont rien pu voler puisque nous ne laissons plus rien dans notre habitation d'été mais ils font pour entrer des dégâts assez considérables.

Mai 1908

12 mai. Nous montons à la campagne avec le ménage Xavier Fine.

22 mai. A peine installés à l'Hospitalière, nous partons pour Rome au nombre de dix : Salvat et Noélie Lavielle avec leur fille aînée, Marie-Thérèse Fine, Madeleine Fine, Paule Fine, Maman, Claire, Béatrix et moi. Ce voyage fait en famille nous enchante. Nous assistons à Rome à la béatification de la Mère Barat. Nous voyons le Pape trois fois grâce à notre bon oncle Edouard et au pèlerinage français présent actuellement dans la ville éternelle.

A la fin de notre séjour à Rome, Madeleine Fine nous quitte pour rentrer à Rivoli au noviciat des dames du Sacré-Cœur. Cette entrée que nous savions déjà a jeté une ombre sur tout notre voyage. C'est avec tristesse que nous nous séparons de cette cousine que nous considérons plutôt comme une sœur. Douée supérieurement, Madeleine est pour ainsi dire le centre de toute la jeunesse qui accepte avec joie son ascendant plein de charme. Pleine d'initiatives, elle cache sous des apparences un peu froides un cœur très chaud et une âme très ardente. Son départ laissera un grand vide à la campagne vite hélas accompagné de bien d'autres. Madame Lesage l'accompagne à Rivoli.

Le soir nous partons toutes pour Pise ; là, Maman, Claire, Bébé et moi nous arrêtons pour filer sur Florence. Maman, Claire, Béatrix et moi revenons enchantées de notre voyage et de notre arrêt à Florence et à Monte Carlo.

Juin 1908

21 juin. Ce jour-là, les enfants de la Viste font leur première communion. Elles ne sont que six premières communiantes dont trois de l'école laïque, Julia Rovehe, Juliette Bonnet et Rose Mayan. Nous les gardons pendant la retraite, elles ne nous donnent pas beaucoup de peine car elles sont vraiment gentilles cette année.

Juillet 1908

22 juillet. Papa et Maman partent pour Lyon afin d'assister au mariage de notre cousin Edouard Fine avec Mademoiselle Jeanne Burdin, jeune fille lyonnaise qui plaît à tout le monde par sa simplicité et son amabilité. Papa et Maman reviennent le lendemain du mariage enchantés de la manière dont on a accueilli tous les invités.

25 juillet. Monsieur Goudolphe, que nous avons connu l'année dernière à Silhac durant notre villégiature, vient passer la journée à l'Hospitalière. Il nous amuse par sa conversation pleine d'esprit.

Août 1908

6 août. Nous partons, Papa, Maman, mes sœurs, mes nièces et moi, pour les Chambons de Tence, dans la Haute Loire. De plus, comme nous devons habiter un chalet, nous emmenons quatre de nos domestiques, Xavier seul reste encore quelques jours à cause de ses affaires. Nous partons cette année parce que nous ne pouvions plus trouver de logement. La raison de notre départ est la santé de nos petites

nièces assez fatiguées cet été par la coqueluche que leur a donnée Lucie Lavielle durant le séjour qu'elle a fait à l'Hospitalière pendant notre voyage à Rome.

Septembre 1908

12 septembre. Le ménage Xavier Fine revient des Chambons de Tence où il a passé un mois très agréable.

14 septembre. Papa, Maman, mes sœurs et moi, arrivons à notre tour à l'Hospitalière après avoir passé trois semaines aux Chambons, nous sommes allés à Jersey voir notre sœur Louise qui est novice chez les auxiliatrices. Nous l'avons trouvée très bien et, dans trois mois, elle prendra la croix puis ira à Paris. Avant d'aller à Jersey, nous avons fait un voyage en Normandie, Rouen et Caen nous ont enchantés avec leur cachet ancien et leurs vieilles maisons. Rouen possède un palais de justice et des églises splendides, nous avons aussi vu à notre retour de Jersey la chapelle des d'Orléans à Dreux, elle est très riche et possède de fort beaux vitraux. Nous n'avons passé que quarante-huit heures à Paris mais nous avons pu visiter la forêt et le château de Fontainebleau ainsi que ceux de Saint Germain. Tout cela nous a enchantés.

19 septembre. Ce jour-là, j'ai vingt-et-un ans et Papa m'annonce que je pourrai aller à Rivoli assister à la prise d'habit de ma cousine Madeleine Fine postulante chez les dames du Sacré-Cœur. Cette nouvelle me comble de joie.

28 septembre. Notre cousine Guiguite d'Azambuja vient passer la journée avec nous. Elle couche à l'Hospitalière. Nous sommes très heureuses de recevoir cette gentille cousine.

Octobre 1908

9 octobre. Je pars pour Rivoli avec ma tante Clotilde ; nous resterons absentes neuf jours.

18 octobre. Nous revenons ravies de notre voyage ; nous avons trouvé Madeleine très bien. Elle est maintenant tout à fait habituée et prend l'habit le 15. Cette cérémonie est très émotionnante. Madeleine rentrant dans la chapelle en mariée puis revenant en religieuse avec un voile sur la tête et nous quittons Rivoli le 17 au soir. A Vintimille, tante Clotilde manque son train et nous revenons à Marseille, Paule Fine et moi, toutes les deux seules. Ma cousine était allée à Turin avec ses neveux et mon cousin Alfred Fine qui partait avec quarante élèves français pour le collège de Bollengo. Nous avons fait pendant notre voyage une fugue au collège ; il est unique par sa position au milieu des montagnes et par la vie qu'y mènent les enfants. Leur supérieur, le charmant Père Perroys, nous raconte que, pendant le premier trimestre, les enfants font de grandes promenades avec les Pères, pendant le second, ils patinent, et pendant le troisième, ils pêchent dans les lacs. Nos cousins sont ravis de leur vie à Bollengo ; tous les soirs ils lisent dans une salle de lecture ou s'amuse dans la salle des jeux. Nous emmenons Alfred Fine à Turin pour qu'il assiste à la prise d'habit de sa sœur.

28-29-30-31 octobre. Nous descendons en ville pendant 4 jours pour suivre la retraite fermée que le Père Bouillon donne au Boulevard Notre Dame chez les dames de la Retraite ; nous prenons nos repas chez les dames du Cénacle et ne retournons à la campagne que le soir assez tard. Nous sommes 17 jeunes filles qui suivons la retraite dont 7 de la famille : Paule Fine, Marie-Thérèse Lavielle, Marie-Clotilde et Geneviève Fine, mes 2 sœurs Claire, Béatrix et moi (*Adèle Salles*). Nous sommes enchantées de notre retraite. Le Père nous plaît beaucoup ; il nous fait 4 instructions par jour, pendant les temps libres, nous allons lire ou travailler à la rue Nicolas dans une annexe des dames de la retraite ; de plus, après dîner,

nous allons nous promener sur la colline. Nous finissons notre retraite le 31 au soir, bien contentes de notre petit séjour au Boulevard Notre Dame. Pendant ces quelques jours notre ancienne cuisinière, Marie, est assez souffrante d'une maladie du cœur, elle est obligée de nous quitter après 12 ans de services ; nous la regrettons beaucoup, elle nous était très attachée.

Novembre 1908

8 novembre. Il pleut aujourd'hui et notre promenade avec les Coirard est à l'eau ; pour nous consoler, nous invitons les derniers habitants de la campagne : Sumianais et Lavielle, à venir goûter avec nous ; nous faisons des pommes de terre frites sous la haute direction de Xavier qui est un cuisinier hors ligne ; les pommes de terre ont un succès énorme et ne le cèdent en rien au chocolat à la chantilly que nous mangeons après.

10 novembre. Nous partons de la campagne avec regret tous ensemble et l'Hospitalière se vide pour quelques mois. Durant cet été, nous avons fait de grandes parties de cachette qui nous ont beaucoup amusés, nous gardons les mêmes camps que l'année précédente de sorte que nous jouons encore avec plus d'ardeur que jamais. Au commencement de l'été, les jeunes filles avaient obtenu la permission d'aller seules au bois des Tours pour y passer l'après-midi ; nous y avons passé des heures délicieuses avec nos livres et nos ouvrages, parfois même avec un bon goûter venu de Saint Antoine ; nous y avons aussi fait nos fameuses compositions d'histoire qui nous ont occupées tout l'été.

La naissance du fils aîné de Joseph Decormis : Lazare, est une grande joie pour la famille ; ce beau bébé, né le 9 décembre, est baptisé quelques jours après à Saint Adrien.

1909

Cette nouvelle année s'ouvre tristement ; nous apprenons par dépêche la mort de tante Louise, religieuse du Sacré-Cœur d'Alger ; nous ignorions sa maladie, ce n'est que le surlendemain de sa mort, par une lettre de la supérieure de Mustapha : Mère Joussin, que nous avons eu quelques détails sur cette mort rapide ; tante Louise a eu une grippe d'abord peu grave et ce n'est que les derniers jours que son cas est devenu désespéré, elle est morte doucement, sans s'en douter, le 1^{er} janvier à l'âge de 74 ans. Cette mort est un deuil pour toute la famille, mais nous sommes sûrs que notre tante qui était une sainte est maintenant notre protectrice au ciel.

Deux jours après la mort de tante Louise, a lieu un événement bien heureux pour nous tous ; Mr Jules Perrin vient demander la main de Claire, ma troisième sœur ; les fiançailles ont lieu quelques jours après et, le 13 février, le mariage est célébré dans l'église de Saint Vincent de Paul, Mr Cayol bénit l'union des époux ; la noce a lieu chez Boubillon, nous sommes 96 convives ; après le repas, jeunes gens et jeunes filles dansent jusqu'au soir, Claire et Jules partent 2 heures après pour aller à Venise et sur les lacs d'Italie. Cette union de Claire avec Jules nous comble de joie, ce jeune homme est très sérieux, pieux, plein de zèle pour les œuvres, Claire ne peut être qu'heureuse avec un mari si bon et si parfait ; Jules est avocat, et aspirant au notariat.

Le 14 avril, Maman, Béatrix et moi, partons à Rome assister aux fêtes de la béatification de Jeanne d'Arc, la foule de pèlerins nous force à loger chez les dames du Sacré-Cœur à la Trinité des Monts ; nous assistons à des fêtes splendides, l'audience du pape, qui reçoit 60 000 français dans Saint Pierre, est

unique ; le duc d'Alençon, le Général de Charrette et beaucoup d'autres célébrités assistent à cette audience ; le pape en sortant daigne baiser notre drapeau !! Après avoir passé 9 jours à Rome, nous revenons par Venise et les lacs, tout cela nous enchante, nous voyons aussi Milan, Turin, Rivoli où nous allons faire une visite à Madeleine Fine, novice au Sacré-Cœur et que nous trouvons fort bien. Le 5 mai, nous arrivons à Marseille, enchantées de notre voyage.

Mai 1909

12 mai. Nous partons pour la campagne, notre déménagement, composé de 2 voitures, n'arrive qu'à une heure de l'après-midi.

19 mai. Ce matin à 3 heures, nous sommes réveillées, Béatrix et moi, par ces cris ; c'est notre vieille domestique, Marie, qui se trouve mal ; Gabrielle et la nourrice sont déjà avec elle, bientôt toute la maison est sur pied, en une demi-heure d'ailleurs, la maladie fait son œuvre et Marie succombe ; elle avait une maladie de cœur qui l'avait obligée à nous quitter cet hiver après 13 ans de service ; ma sœur aînée l'avait reprise au printemps pour garder ses enfants, nous regrettons tous beaucoup Marie, si bonne et si dévouée, ses obsèques ont lieu le lendemain, on porte son corps à Saint Pierre.

23 mai. Nous allons passer l'après-midi en ville, c'est le dernier jour du triduum célébré en l'honneur de Jeanne d'Arc, il y a des fêtes religieuses à la Cathédrale, la ville est pavoisée et illuminée ; la mort de Marie nous a empêchés d'arranger notre maison comme nous l'aurions voulu ; de plus, Mr A Lieutier, oncle de Claire, nous invite à dîner ce soir-là chez lui ; nous n'y allons qu'à contrecœur et partons de chez lui à 11 heures en voiture pour parcourir la ville, les illuminations sont assez réussies, surtout le quartier Longchamps. Nous revenons à la campagne par le train de minuit quarante.

Signature *Adèle Salles*

La suite est rédigée par Béatrix Salles jusqu'à son entrée au couvent en novembre 1913

30 mai. Claire et Jules montent à la Viste, ils viennent s'installer pour deux mois à la campagne ; c'est une vraie joie pour nous de nous trouver tous réunis, Jules a acheté une automobile, ce qui lui facilite beaucoup ses allées et venues entre la campagne et la ville.

Juin 1909

6 juin. Papa, Maman, Adèle et moi partons pour Paris pour aller voir notre sœur religieuse ; nous passons environ dix jours dans la capitale et trouvons Loulou très gaie et très heureuse ; nous nous rencontrons à Paris avec Noélie, Salvat et leur fille aînée Marie-Thérèse qui allaient voir les bénédictines à Wight, tandis que Papa regagne Marseille, Maman, Adèle et moi allons visiter Bruxelles et voir tante Marie la carmélite à Lens, petite ville près de Bruxelles ; Maman trouve sa sœur bien vieillie mais toujours aussi bonne et affectueuse. En rentrant à Paris, nous trouvons notre tante Emilie Salles qui était venue de Marseille avec nous, installée dans une maison de santé où on vient de l'opérer de la cataracte ; nous la laissons aux bons soins de Madame Taulet sans savoir encore le résultat de l'opération.

En notre absence, il y a eu un tremblement de terre dans le sud de la France, les endroits les plus éprouvés ont été Lambesc, Saint-Cannat, Rognes, villages aux environs de Salon, plusieurs maisons ont été complètement détruites, il y a eu des morts et des blessés ; à Marseille, les secousses ont été assez violentes mais sans accident.

19 juin. Maman, Adèle et moi revenons de Paris enchantés de notre voyage ; nous avons passé à Paris la fête du Sacré-Cœur ; le matin à Montmartre, la foule était édifiante par sa piété et sa foi.

23 juin. Il y a quelques jours, Xavier était allé à la Blaquièrre en moto voir nos cousines Coirard. Celles-ci avaient exprimé le désir de recevoir, avant leur départ pour Aix, une députation de la Viste. Les jeunes filles très désireuses de revoir les cousines aixoises décidèrent la partie pour le surlendemain ; à la hâte, une dépêche fut rédigée indiquant notre nombre indiscret car nous étions 6 à faire invasion chez nos aimables cousines. On parle pendant toute la journée de cette intéressante partie, Claire, vieille mariée de 4 mois, conduit les jeunes filles ; on se promet de rire et de bien s'amuser, mais, cruelle déception, le soir nous apprenons par un billet de la dépêche nous est revenue ; le destinataire étant inconnu. La jeunesse toujours ardente et emportée, décide de partir tout de même. Si les Coirard sont partis, on dînera dans les bois de la Blaquièrre ; les papas et les mamans donnent l'autorisation si le temps est beau mais bien persuadés que nous ne trouverons personne.

Le lendemain, réveil matinal, temps superbe, ciel d'azur, fraîcheur délicieuse, nous nous retrouvons toutes à la gare de Saint Antoine ravies de partir à Trets une heure après nous sommes dans une voiture et achetons nos provisions pour le dîner ; jambon, pains, tartes, etc. etc. on nous dit qu'il y a plusieurs campagnes portant le nom de Blaquièrre, cela nous explique tout, notre dépêche a dû être portée à un autre endroit ; trajet en voiture très gai, nous décidons de cacher nos provisions et de faire comme si nous croyons que la dépêche a été reçue ; le tour est joué mais ne voulant pas laisser à nos cousines le temps de se faire trop de souci, nous les rassurons bientôt en tirant nos provisions dissimulées sous nos manteaux.

Avant le déjeuner, on nous fait promener dans les bois de la Blaquièrre dont nous sommes toutes amoureuses ; c'est la grande campagne avec tous ses charmes, sa tranquillité, son repos ; la conversation avec nos cousines est pleine de vie, on nous lit après le dîner des épîtres en vers de l'oncle Adrien, charmantes par leur simplicité et leur naturel. L'après-midi est un peu écourtée car nous devons prendre le train à 4 heures ; c'est à regret que nous disons au revoir à la Blaquièrre et à ses charmants habitants qui nous accueillent toujours si aimablement et si chaleureusement ; heureusement que nous avons l'agréable perspective de les revoir bientôt lors de leur séjour à Aix pendant le mois de juillet.

Il y a quelques jours, nous recevions la visite des Coirard qui sont venus passer la journée à l'Hospitalière. Le lendemain de leur visite à la campagne, Jules reçoit un mot de Louis Coirard lui disant que, distrait comme de coutume, il avait oublié chez nous sa canne qui avait nom « Solange », de bien vouloir la mettre en sûreté et que, dans quelques jours, il irait la reprendre lui-même.

On décide entretemps d'habiller la canne avec du papier froissé et de la porter à Aix. Aussitôt dit, aussitôt fait, « Solange » se trouve bientôt parée merveilleusement, robe à queue, chapeau à la mode, elle est vraiment bien réussie ; on l'enveloppe bientôt dans un carton et Xavier se charge de porter le précieux fardeau en moto ; notre beau-frère avait fait à cette occasion un quatrain fort joli adressé à notre cousin Louis que nous plaisantons souvent à cause de sa teinte démocratique.

Tu nous portas Louis, simple et démocratique,
Ta compagne, soutien de tes pas hasardeux
Frémis, pauvre cousin et détourne les yeux
Solange te revient canne aristocratique.

Peu de jours après, nous recevions en vers, la réponse de Louis :

Solange m'a dès mon retour
Au salon, fait la bienvenue
Si belle en ses gracieux atours
Elle auparavant toute nue !
Qu'avant de l'avoir reconnue
J'en dus faire trois fois le tour !
Solange m'a dès mon retour
Au salon, fait la bienvenue.
Ah si d'une grâce inconnue
Se revêt ton corps un peu lourd
C'est qu'à la Viste, l'autre jour,
Mes cousines t'ont retenue ;
En toi leur charme s'insinue
Idéalisant les contours
Solange qui, dès mon retour,
Au salon, m'a fait bienvenue.

Juillet 1909

22 juillet. Aujourd'hui sont arrivées les petites pensionnaires de San Remo chargées de prix et de couronnes ; elles sont ravies des deux mois de vacances qu'elles vont passer au milieu de leurs familles, d'autant plus qu'aucune d'elles cette année n'est sortie définitivement ; elles ont donc encore toutes la douce perspective de retourner l'année prochaine au Sacré-Cœur de San Remo où l'on mène si douce vie.

25 juillet. On installe aujourd'hui à la Viste notre nouveau curé, Monsieur Gautier, ancien vicaire de Notre Dame du Mont. C'est au milieu de l'affluence la plus grande qu'a lieu la cérémonie, beaucoup de paroissiens de Notre Dame du Mont, une partie du cercle Saint Etienne dont s'occupait notre nouveau curé sont venus rehausser l'éclat de la cérémonie et entourer leur ancien pasteur ; notre nouveau curé nous enchante soit par sa sainteté soit par son zèle et son désir d'apostolat ; il aura, je crois, les qualités nécessaires pour ramener à Dieu les habitants de la Viste si indifférents.

Notre bon curé Monsieur Vialis que nous perdons est nommé curé à Saint Marcel, paroisse plus importante et meilleure que celle de la Viste. C'est là que notre ancien curé va exercer son zèle et son apostolat, j'espère qu'il trouvera plus de consolations qu'ici.

30 juillet. Jules ayant trois semaines de vacances décide d'aller les passer en villégiature à Méandre, petit village situé dans l'Isère. Il part donc avec Clairette en auto ; en route, ils font plusieurs haltes, entre autres ils s'arrêtent chez les d'Azambuja où ils reçoivent l'accueil le plus aimable et le plus gracieux, et arrivent à bon port deux jours après à Méandre.

Août 1909

8 août. Aujourd'hui a eu lieu à l'école des filles la distribution des prix précédée d'une conférence donnée par Mr de la Pommeraye sur les devoirs des enfants envers leurs parents ; c'est au milieu d'une assistance nombreuse que le conférencier a parlé, espérons que les enfants mettront bien vite en pratique les bons conseils qu'on leur a donnés ; les petites filles nous charment ensuite par leurs compliments, leurs

chansonnettes et leurs comédies ; elles reçoivent la récompense de leur travail et cette charmante après-midi se termine par un petit mot de Mr le Curé se faisant l'interprète des enfants pour remercier les demoiselles de l'école, si dévouées et si bonnes pour elles.

Le soir de ce même jour, Papa, Adèle et moi partons pour Méandre ; nous allons rejoindre Jules et Claire et passer une dizaine de jours en villégiature.

16 août. Dans la nuit du 15 au 16, Gabrielle met au monde sa quatrième fille à laquelle on a donné le nom de Madeleine ; c'est un vrai bonheur pour nous de voir s'augmenter la gentille famille de Xavier et de Gaby, leurs enfants sont la joie et la consolation de tous.

18 août. Papa, Adèle et moi revenons de notre villégiature où nous avons passé 10 jours très agréables. Méandre est un pays charmant qui offre beaucoup de promenades faciles et jolies. Au retour, nous nous sommes arrêtés à la Grande Chartreuse qui nous a ravis par son site enchanteur et unique, nous avons visité le couvent des pères chartreux. C'est un vrai monde mais il est bien triste de songer que la persécution a ôté aux saints religieux leurs biens et les a chassés de France.

19 août. C'est un beau jour pour la petite Madeleine que le 19 puisque ce jour-là elle fut baptisée dans la jolie église de la Viste ; les baptêmes à la campagne ont un cachet tout particulier. La petite fillette partit de l'Hospitallière dans l'automobile de son parrain Paul Durrand, ma sœur Adèle devait être sa marraine ; à son entrée dans l'église, Marie-Clotilde Fine exécuta fort gentiment un morceau superbe sur les orgues et ce fut au milieu des Sumianais, des Fine et des Lavielle que Madeleine fut baptisée ; nous étions d'autant plus ravis du nom qu'on lui donnait qu'il rappelait celui d'une personne affectionnée de tous, Madeleine Fine, entrée au Sacré-Cœur depuis un an.

Après la cérémonie religieuse, on regagna les ombrages de l'Hospitallière sous lesquelles on collationna, on tira ensuite plusieurs groupes photographiques du baptême et de la famille.

Le soir, alors que tout était terminé, Claire et Jules arrivèrent en auto sans se presser croyant que le baptême aurait lieu samedi ; ils n'avaient pas reçu les deux dépêches, lancées successivement à Orange et Avignon, les avertissant que le baptême serait jeudi après-midi. Nous fûmes contrariés de ce contretemps, néanmoins Claire et Jules étaient ravis de leur villégiature et avaient bien profité de leur séjour dans la montagne.

25 août. Depuis quelques années, les jeunes filles ont formé ce qu'elles appellent leur cercle d'étude. Toutes les semaines, on se réunit pour la réunion littéraire dans laquelle on traite des sujets historiques, philosophiques, littéraires, proposés, soit par elles, soit par notre aimable directrice, Louise Correnson, qui s'est mise fort gentiment à notre disposition pour corriger les compositions proposées, les sujets etc. Aussi, très reconnaissantes de tant de bontés, nous résolûmes cette année de préparer à notre chère directrice une petite fête. Nous prîmes comme sujet les qualités que la jeune fille chrétienne doit apporter dans les œuvres : la prière, l'étude, le dévouement, le sacrifice, l'enthousiasme. Le jour de la Saint Louis, on prie Louise de monter à l'Hospitallière et, au moment où elle rentre au salon, de joyeux accords se font entendre et, tandis qu'un peu étonnée elle prend place dans un fauteuil, Paule et Geneviève Fine s'avancent vers elle et lui offrent une corbeille de petits ouvrages confectionnés par les jeunes filles pour l'œuvre des baptêmes, œuvre toute nouvelle à Marseille, installée par le Père Bouillon, et dont notre cousine est un des plus zélés membres. Lorsque le morceau de piano est fini, la poète de la famille, Adèle Salles, se fait notre interprète auprès de Louise pour lui offrir nos meilleurs vœux et lui expliquer en quelques mots le sujet que nous allons traiter, puis chacune d'entre nous lit son morceau ; c'est parfois

bien intimidant car les mamans et les grandes personnes ne nous quittent pas des yeux. Pour terminer la fête nous jouons un superbe morceau à grand effet et grand tapage.

Louise, si délicate et si bonne, ne sait comment nous remercier ; nous sommes heureuses de son bonheur mais jamais rien ne sera assez beau pour prouver à notre chère cousine notre reconnaissance et la large place qu'elle a au fond de tous nos cœurs.

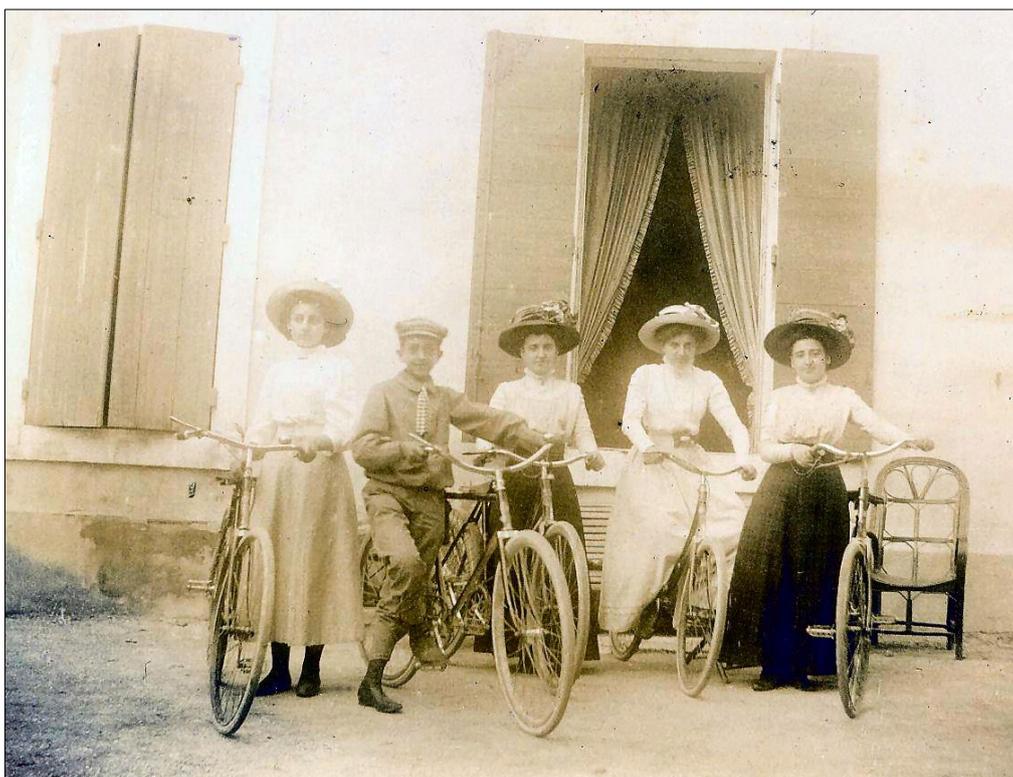
Septembre 1909

6 septembre. Une partie à la Sainte Baume est organisée par Jules, Louis Coirard et deux de ses sœurs, Madeleine et Lolotte, sont de la partie, Claire, Jules, son frère et sa sœur et 2 de leurs cousins Gros sont aussi des nôtres ; notre grand regret Alfred Fine, Adèle et moi sommes les seuls représentants de la famille, nos cousines n'ayant pu se joindre à nous.

Le temps nous favorise pleinement, nous prenons une voiture à Aubagne car nous atteindrons la Sainte Baume par la jolie route de Saint Pons, si pittoresque et si agréable ; désirant faire une partie de la route à pied nous quittons la voiture à l'endroit indiqué et prenons le raccourci de la Glacière. Là, pendant près d'une heure, nous nous élevons et jouissons bientôt d'une vue ravissante sur le fond de la vallée, les collines et la route de Saint Pons ; au loin, nous apercevons même la mer et la jolie rade de Marseille. Le coucher de soleil donne des effets de jour merveilleux le pic de Bretagne est tout rose. Après une courte halte à la source de la Glacière, nous reprenons notre ascension, il est 6 heures 1/2 quand nous rentrons en forêt ; dans deux heures nous serons à l'hôtellerie, cette promenade en sous-bois sous le ciel étoilé rend très pittoresque notre arrivée à la Sainte Baume. Nous rejoignent Jules, Claire et Madeleine Perrin, ils sont venus à notre rencontre. Ayant fait le voyage de Marseille à la Sainte Baume en automobile, ils nous ont devancés de 2 heures. Le souper est fort gai ; d'ailleurs nous ne sommes pas seuls, des patronages de garçons et de jeunes filles sont venus en pèlerinage à la grotte et couchent à l'hôtellerie. Nous regagnions bientôt nos chambres car le réveil doit être matinal. Lever à 5 h et quart pour la messe de 6h 1/2 à la grotte, messe très dévotieuse dans cette grotte si pleine de souvenirs évangéliques chers surtout aux habitants de la Provence. Petit déjeuner et départ pour le Saint Pilon, temps beau quoique un peu brumeux. Le dîner en pleine forêt est très gai, on y fait honneur, de 10h et quart à midi et quart on reste à table, c'est effrayant. Après ce repas copieux on juge à propos d'aller faire la sieste en sous-bois ; pour beaucoup, la sieste se change en conversations animées, malheureusement l'heure du départ nous rappelle à l'hôtellerie où la voiture est commandée à 2h 1/2. Nous retournons par la route d'Auriol toute nouvellement tracée, elle est jolie quoique moins pittoresque que la route de Saint Pons. Nous rentrons à Marseille enchantés de notre partie.

14 septembre. Marie-Louise Decormis vient passer quelques jours à la campagne pour se reposer de ses nombreuses occupations ; cette chère cousine a mis tout son zèle et son dévouement au service des enfants de son patronage et sa vie tout entière est une suite de bonnes œuvres ; aussi sommes-nous très heureuses des quelques jours qu'elle vient passer au milieu de nous et qui sont tant un repos pour elle qu'un charme pour nous.

15 septembre. Les jeunes filles décident de faire un peu de bicyclette durant ces vacances, aussi profitons-nous de la présence des garçons pour nous conduire. Alfred est notre mentor ; notre première visite est pour les Coirard qui sont à leur campagne au Canet ; nous y passons une partie de l'après-midi, Louis fera plusieurs photographies : le groupe des bicyclistes : Marie-Clotilde, Geneviève, Alfred Fine, Adèle et moi, puis un groupe de la famille, tous deux très jolis.



18 septembre. Aujourd'hui, les jeunes filles de la famille sont en partie à Saint Pons avec les choristes de la Viste à qui Monsieur de Curé a offert cette charmante partie pour les récompenser de leur exactitude à venir changer et les encourager à continuer ; la journée fut charmante, le dîner très pittoresque au milieu des feuillages de Saint Pons et au bord d'un clair ruisseau, l'après-dîner passe fort vite, on fit des jeux amusants puis à 3 heures on se rendit au beau parc de Saint Pons, ravissant avec sa mousse et ses sources : les choristes sont enchantés de leurs journées, elles n'auraient pas cru qu'aux environs de Marseille il y eut un endroit si ? et si vert que Saint Pons.

21 septembre. Marguerite d'Azambuja vient passer quelques jours à la campagne avant de rentrer à San Remo, nous sommes très heureuses de posséder cette petite cousine si affectueuse et si gentille ; malheureusement son séjour est bien court, espérons qu'elle renouvellera ce séjour à l'Hospitalière tous les étés.

22 septembre. Ce jour-là la famille Lavielle, une partie de la famille Fine, Jeanne Durrand, Paule Fine, Maman, Adèle et moi devions aller en partie de plaisir à Roquefavour, malgré le temps peu sûr dès le matin, on part emportant des provisions pour le dîner qui doit se faire sur l'herbe. Adèle Salles, M-T Lavielle, Jeanne Durrand et Alfred Fine font la partie en bicyclette ; pour nous, nous allons en tram jusqu'à Aix et là un train correspondant nous mène en 1/2 heure à Roquefavour ; les bicyclistes nous attendaient en gare, charmés de leur course presque toute en descente. Nous prenons le chemin du restaurant indiqué pour aller déposer nos provisions et nos paquets, mais à peine avant d'arriver, le ciel, couvert de gros nuages depuis le matin, s'assombrit et la pluie tombe avec une violence extrême ; 4 seulement d'entre nous avaient pris leur parapluie aussi quelques-unes d'entre nous se mouillent et sont obligées de faire sécher leurs chemisettes trempées par la pluie.

Enfin on nous propose de dîner sous une terrasse couverte, nous acceptons de grand cœur ; là pendant une heure nous dégustons un délicieux repas, jambon, omelettes et poulets, mais la pluie tombant toujours en abondance, nous faisons des jeux d'esprit, enfin, nous profitons d'une accalmie pour nous diriger vers la gare, car cette petite terrasse, quoique agréable, est plutôt petite pour notre nombre de 17. Malgré une légère pluie, nous prenons le chemin de la gare mais notre train hélas n'est que dans deux grandes heures ; enfin la pluie cesse et nous permet d'explorer les environs qui sont fort jolis. Paule Fine, Alfred Fine, M-T Lavielle et moi retournons en bicyclette tandis que les autres prennent le train jusqu'à Saint Antoine ; malgré le mauvais temps, cette partie en famille a été charmante et très agréable pour tous.

22 septembre. Les Coirard vont toutes les années passer 3 semaines au Peyrouret grande campagne près de Saint Maximin ; fort aimablement, ils nous ont invités à aller les voir, aussi est-ce avec un véritable plaisir que nous avons répondu à leur invitation. Maman, M-T Lavielle, Adèle et moi étions de la partie, départ matinal de Saint Antoine à Pourcieux tandis que Maman file sur Saint Maximin, Adèle, Mithé et moi descendons ; Louis Coirard et Maxence Drujon nous attendent pour nous conduire en bicyclette jusqu'au Peyrouret. La descente sur Saint Maximin est délicieuse, nous revoyons avec plaisir la basilique que nous visitons dans ses moindres détails ; il est dix heures lorsque nous arrivons au Peyrouret, où nous recevons l'accueil le plus aimable ; avant le dîner, nous escaladons un coteau avoisinant où Maman et une partie des Coirard nous ont devancés. La vue est vaste mais moins étendue qu'à la Blaquièrre ; le Peyrouret est une vraie solitude pleine de charmes et d'agréments, on se sent très loin de tout et il faut y vivre nombreux, alors c'est très agréable après le dîner on nous lit quelques passages du journal du Peyrouret, et Louis nous lit ensuite des choses fort drôles malheureusement notre après-midi est écourtée car notre train est à 4 heures. Maman repart en voiture pour Saint Maximin, cousine Berthe qui a quelques cours à faire dans cette localité l'accompagne, Maxence Drujon qui doit retourner à la Blaquièrre dans la soirée se charge de nous accompagner en bicyclette jusqu'à Saint Maximin ; nous nous attendons un peu au moment du départ et avons juste le temps de regagner la gare avant le passage du train ; mais hélas malgré nos efforts nous arrivons une seconde trop tard. Le train part sous notre nez c'est contrariant car la prochaine correspondance nous fait arriver à Saint Antoine à minuit seulement tout le monde a joui de nos airs plus ou moins penauds nous avons été un véritable objet de jouissance pour les voyageurs.

Pour nous consoler dans notre malheur, nous allons chez le pâtissier puis nous lançons une dépêche à la Viste avertissant de notre aventure et disant que nous arriverons à la campagne à minuit seulement ; entre

temps, nous décidons de lancer une dépêche au voiturier de Gardanne pour leur commander une voiture, ainsi nous gagnerons deux heures car nous devions attendre très longtemps à Gardanne un train correspondant. Cousine Berthe est encore au milieu de nous en apprenant notre aventure, elle a fort aimablement reculé l'heure de son départ pour le Peyrouret. Nous dînons à l'Hôtel de France et, de peur de manquer le train, nous partons 1/2 avant ; heureusement, car au milieu de cette nuit profonde, nous ne nous reconnaissons pas du tout et cherchons la gare un bon moment. Nous ne sommes tranquilles que lorsque nous entrons en gare ; à 9 heures nous étions en gare de Gardanne où la voiture commandée nous attendait ; par un magnifique clair de lune, nous faisons la route jusqu'à la campagne où nous arrivons à 10 h 1/2 du soir.

29 septembre. Paule Fine, Marie-Thérèse Lavielle, Adèle et moi allons faire une retraite fermée à Tallabot chez les dames du Cénacle à qui Monsieur de la Chesnaie a offert une villa pendant la saison d'été. Nous passons là quatre jours au milieu du silence et de la solitude la plus complète, la position unique de Tallabot, sa vue sur la mer nous élèvent vers Dieu, aussi, revenons-nous enchantées de la retraite et du prédicateur, le Père Bouillon, dont l'âme haute et surnaturelle nous élève d'une manière si noble et si droite vers le Beau et le Grand.

Octobre 1909

6 octobre. Aujourd'hui a lieu la rentrée au Sacré-Cœur de San Remo, c'est toujours avec regrets que nous nous séparons de la joyeuse colonie des pensionnaires si gentille et si gaie, mais c'est bien consolant de songer que ce petit monde reçoit une forte éducation des dames du Sacré-Cœur, cette année, la rentrée était un peu attristée, pour les grandes surtout, par le départ de la maîtresse générale Madame d'Esplas pour Avigliana. C'est Madame de Castejou qui la remplace.

11 octobre. Alfred Fine, Henri et Maurice Durrand partent pour Bollengo ; la rentrée a été un peu retardée cette année à cause de l'agrandissement du collège.

27 octobre. Cousine Amélie Drujon et quatre de ses enfants, Marie, Germaine, Jacques et Jean, viennent passer une journée à la campagne ; malheureusement, le temps ne les favorise pas, surtout pendant la matinée. L'après-midi, le soleil ayant paru, nous allons ensemble voir les habitants de la Sumiane et faire un tour au bois. Notre petite nièce, Marthe Fine, est ravie de posséder pendant quelques heures des petits cousins aussi gentils que Jacques et Jean ; aussi prodigue-t-elle ses grâces et fait-elle les honneurs de la maison comme une grande personne. Peu de jour après, nous recevons une lettre de cousine Amélie qui, en faisant allusion à Marthe, disait la future petite châtelaine de 4 ans qui a toutes les amabilités et les grâces d'une marquise de l'ancien temps unies à un sérieux digne de ses aïeules.

Pendant les huit derniers jours de notre séjour à la campagne, Jules et Claire viennent charmer notre vie en famille, mais la campagne se vide bientôt, nous restons seules, et rentrons en ville les derniers, le 9 novembre. C'est avec un vif regret que nous disons adieu à notre bonne vie de campagne ; mais la rentrée en ville nous permet de reprendre les occupations sérieuses, œuvres, catéchisme, ce dont personne ne se plaint. Cet été, si les cachettes et le tennis n'ont pas été en honneur, nous avons fait par contre beaucoup de parties de plaisir, soit à pieds, soit en bicyclette, dans les environs de Marseille qui sont fort jolis. Pendant les plus fortes chaleurs, nous nous sommes amusées entre jeunes filles à faire des photos déguisées qui ont assez bien réussi. Nous avons aussi beaucoup voisiné avec Henriette de Foresta que

nous avions connue au Sacré-Cœur de Saint Joseph. Ce voisinage est d'autant plus charmant qu'Henriette est une jeune fille qui a absolument nos goûts et nos idées et avec laquelle nous sympathisons doublement.

C'est le 16 décembre 1909 que mourut Amélie Fine, la fille de tante Marie d'Albert, à l'île de Wight au couvent des bénédictines. C'est une bien belle mort que celle de notre chère cousine qui est partie pour le Ciel après une vie d'austérité et d'abnégations, et trois ans de maladie et de souffrances. Le coup de cette mort a été d'autant plus foudroyant que l'on a appris dix jours avant l'état bien grave dans lequel se trouvait Amélie. Mais si la mort d'une religieuse est une chose triste et consolante à la fois, le coup n'en est pas moins terrible pour les siens que nous aimons tant et auxquels nous nous sentons plus unis qu'auparavant si c'est possible.

1910

Le début de l'année 1910 fut marquée par un événement joyeux, ma sœur Claire met au monde le 19 février une petite fille à laquelle on donne le nom de Geneviève. Quoiqu'un petit garçon fut attendu (chose à laquelle on ne devrait plus s'attendre dans la famille) on fit un chaleureux accueil à la charmante fillette comme vous le pensez bien.

Le baptême eut lieu le lendemain car étant en Crème il était plus à propos de se réjouir un dimanche. Geneviève fut baptisée à l'église de la Trinité par Mr l'Abbé Laurin, un ami de la famille Perrin, la collation qui suivit la cérémonie religieuse fut charmante de gaieté et d'animation. Claire et Jules firent des prodiges pour faire entrer dans leur étage tant de monde ; la fête fut très jolie et chacun emporta de cette réunion de famille le meilleur souvenir.

Malheureusement dans les familles nombreuses, les deuils et les joies se succèdent avec rapidité. Le 30 mars, Albert et Coraly Fine perdaient leur 3^{ème} enfant, Françoise, emportée par une bronchite capillaire après bien des jours de souffrances. C'est de tout cœur que nous partageons les peines d'Albert et de Coraly ; du moins, au milieu de leur chagrin, ils ont la grande consolation de songer qu'ils ont donné au bon Dieu un petit ange qui attirera sur eux les bénédictions du Ciel.

Mai 1910

19 mai. Papa, Maman, Adèle et moi partons pour voyager le 19 mai ; nous n'avons pu le faire plus tôt à cause de la mort de notre tante Emilie, la sœur aînée de Papa, qui s'est éteinte après une longue maladie le 19 avril. Cette mort est un grand chagrin pour nous tous car notre bonne tante Emilie était une bonne maman pour ses neveux et nièces ; avec quelle joie on aimait à se grouper autour d'elle pour écouter des histoires de l'ancien temps ; douée d'une mémoire extraordinaire, les conversations de notre bonne tante nous charmaient ; elle était la joie de nos réunions de la rue du Baignoir ; quel vide elle fait dans cette immense maison où la pauvre tante Coralie se trouve toute seule ; mais la bonne tante Emilie doit jouir à présent de la possession de Dieu, elle a acquis tant de mérites durant sa vie entière, sa patience pendant sa maladie a été admirable, tout cela lui aura mérité une belle place dans le Ciel. C'est le grand adoucissement ici des peines d'ici-bas que de songer au bonheur des élus.

C'est une véritable tournée religieuse que nous allons entreprendre tous les quatre. Après un arrêt à San Remo où nous allons voir bon nombre de dames et la colonie des cousines, nous trouvons ces dernières très gaies et très gentilles ; avec quelle joie aussi nous revoyons nos cousines religieuses Germaine Decormis et Marie-Thérèse Coirard ; à Turin où nous nous arrêtons 4 jours nous revoyons aussi deux de nos cousines religieuses, Madeleine Fine et Anne Drujon, toutes deux charmantes et idéales. Adèle, ma

sœur, jouit bien de Madeleine ce qui est très heureux car ce sont des adieux, Adèle devant entrer au noviciat de Montluçon à la fin de notre voyage ; nous poursuivons notre voyage jusqu'à Rome ; avec quelle joie nous revoyons la ville éternelle et tout ce qu'elle renferme de précieux pour nous autres catholiques, puis nous avons le bonheur de revoir Pie X toujours si paternel et si bon ; le frère de Maman, notre oncle Edouard, jésuite, nous donne aussi pas mal de son temps ; nous jouissons bien de lui dans ces visites quotidiennes si agréables ; aussi revenons-nous enchantés de notre séjour à Rome. Nous prenons la route de Florence où nous allons voir Loulou, notre sœur auxiliairice, nous logeons chez les sœurs de Nevers qui sont charmantes ; leur maison est très agréable avec un jardin dont nous jouissons bien, nous nous rencontrons là avec une famille bretonne qui vient voir aussi une auxiliairice, elle est charmante et partage toutes nos idées. Notre sœur Loulou est très bien, nous la trouvons gaie, heureuse au plus haut degré, décidément toutes nos religieuses respirent la joie la plus grande, cette tournée a été une vraie consolation pour nous ; après un séjour trop court dans cette ville de Florence, nous poursuivons notre voyage, passons le Saint Gothard qui nous enchante, c'est avec plaisir que nous revoyons Lucerne si pittoresque par sa position sur le lac des 4 Cantons, nous rentrons en France par Bâle.

29 mai. C'est le jour de la 1^{ère} communion à la Viste ; ce sont mes cousines qui ont gardé les petits garçons pendant la retraite de 1^{ère} communion. Ces enfants ont été très gentils et très sages et se sont vraiment bien préparés au plus beau jour de leur vie ; ce qu'il faut demander pour eux à Dieu, c'est la persévérance, qu'ils restent tous de bons et fervents catholiques ne se laissant jamais aller au respect humain qui est le grand défaut de notre siècle, mais que l'on trouve toujours en eux l'étoffe de bons catholiques prêts à défendre leur foi s'il le faut.

30 mai. Xavier et Gabrielle Fine montent s'installer à la campagne ; leur séjour en ville a été un peu prolongé à cause des fêtes de Jeanne d'Arc qui ont été célébrées à Marseille le 22 mai ; des illuminations et le pavoisement en l'honneur de notre héroïne ont été aussi bien que l'année dernière, cette fête de devrait-elle pas devenir la fête nationale de la France entière ?

Juin 1910

17 juin. C'est le 17 juin que ma sœur Adèle nous quitte pour entrer au noviciat des Oblates du Sacré-Cœur à Montluçon ; cette congrégation fondée il y a 50 ans par Mlle de Montagnac est tout ce qu'il faut pour ce temps de persécution, elle s'adapte à toutes les œuvres actuelles de patronage et de catéchisme etc. et pour pouvoir pénétrer partout. Elle n'a pas de costume religieux, Adèle trouve là un vaste champ pour déployer son zèle et son activité et trouver là le bonheur que goûte déjà tant de jeunes et belles âmes.

18 juin. Papa, Maman et moi quittons Paris le jour même du départ d'Adèle pour Montluçon et arrivons à Marseille le lendemain matin ; avec quelle joie nous nous retrouvons en famille au milieu de tous les nôtres dont la vive sympathie nous touche.

22 juin. C'est le 22 juin que Thérèse Estrangin arrive des colonies après 3 ans et demi d'absence. Elle arrive de Colombo où elle a laissé son mari qui ne pourra prendre son congé que dans quelques mois ; c'est une vraie joie pour nous que de posséder cette cousine pendant quelques séjours toujours trop courts. Le plus grand désir de tous est que Jean trouve une place dans les messageries à Marseille, cela permettrait à tous deux de jouir un peu de cette vie familiale dont ils ont été si longtemps privés.

Juillet 1910

10 juillet. Madame Jullien vient donner une conférence à la Viste sur les devoirs des parents vis-à-vis de leurs enfants, ce sujet si pratique est écouté avec beaucoup d'attention par les parents qui, je l'espère, mettront en pratique ces bons conseils. Malheureusement, la pluie avait fait peur à bien du monde et, au dernier moment, à cause du mauvais temps, nous avons dû transporter à la hâte les chaises qui se trouvaient dans le jardin de l'école catholique où devait se donner primitivement la conférence sous un hangar que Mme Verjus fort aimablement avait mis à notre disposition. Un prestidigitateur fit quelques tours d'adresse et termina très agréablement cette réunion familiale.

11-12 juillet. Monsieur le Curé offre très aimablement aux choristes de la paroisse une partie à la Sainte Baume en récompense de leur assiduité à venir chanter. Marie-Thérèse Lavielle, Henriette de Foresta et moi nous joignons à elles.

La partie est charmante, nous prîmes la jolie route de Saint Pons si pittoresque et si variée, en cinq heures nous étions à la Sainte Baume, le temps nous favorisait pleinement. Aussi, après une nuit plus ou moins agitée, nous montons à la grotte pour la messe, on chante des cantiques, on prie avec ardeur Sainte Madeleine que nous aimons particulièrement nous autres provençales. Le temps étant toujours beau, nous montons au Saint Pilon d'où l'on jouit d'une belle vue sur la forêt et la plaine, notre matinée se clôture par un dîner en forêt qui a bien son charme. Nous partons à 2 heures par la nouvelle route d'Auriol, en chemin, nous cueillons des genêts et de la lavande et rentrons à Marseille ravies de nos deux jours de liberté et de vacances.

16 juillet. Les garçons qui sont au collège des Jésuites à Bollengo sortent pour deux mois de vacances. Alfred Fine a bien des succès.

22 juillet. Peu de jours après, ce sont les filles qui sortent de San Remo pour venir passer deux mois dans la famille, elles ont toutes eu quelques succès. Une d'entre elles, Marie-Henriette Correnson, finit son éducation cette année, elle va donc devenir la petite compagne de sa mère qui était bien seule jusqu'à présent.

Vers la fin de juillet, on donne à Marseille une semaine d'aviation. C'est avec empressement que nous descendons en ville pour voir ces conquérants de l'air. C'est au parc Borély que le champ d'aviation se trouve, la foule est compacte, c'est vraiment émotionnant et intéressant de voir s'élever dans les airs ces biplans ou ces monoplans à des hauteurs parfois très grandes, les plus hardis s'élançant même sur la mer et vont jusqu'à Sausset. Nous mêlons nos acclamations et nos applaudissements à ceux de la foule enthousiaste et nous sommes fiers et heureux de saluer dans tous ces aviateurs des braveurs de la mort et des patriotes heureux de donner un peu de gloire à leur patrie.

25 juillet. Ce jour-là dans la campagne, on mit la main sur un petit maraudeur de 9 ans qui depuis quelque temps déjà prenait plaisir à venir voler tous les fruits ; on l'enferma dans le bûcher où, malgré ses cris, il y fut maintenu jusqu'à l'arrivée du commissaire de police de Saint Louis, qui, ayant pris son nom et l'adresse de ses parents, le relâcha ; puisse cette petite aventure lui servir de leçons et le ramener à de meilleurs sentiments.

30-31 juillet. Ce sont les deux jours d'adoration à la paroisse de la Viste ; tout le monde rivalise de zèle pour apporter fleurs et bougies ; grâce aux pieux concours des paroissiens et des braves gens du village,

l'autel fut très bien orné, la piété fut à l'unisson et, grâce à tout cela, les fêtes de l'adoration furent vraiment des fêtes consolantes.

Août 1910

2 août. C'est avec plaisir que toutes les années nous réunissons l'école catholique de la Viste pour les divertir et leur faire passer une après-midi récréative. Grâce au concours de mes cousines, ces enfants s'amusèrent beaucoup à un jeu du Sacré-Cœur, la manière d'aller au Ciel ; malheureusement, une ondée vint interrompre leur joyeux goûter et on fut obligé de trouver abri sous la terrasse ; heureusement, le ciel redevint bientôt serein et elles purent jusqu'au soir s'amuser dans la campagne ou faire de la gymnastique.

3 août. Louise Correnson et Rita partent pour faire une saison au Mont Dore bien nécessaire à la santé de Louise. A l'aller, elles s'arrêtent à Paray le Monial que Louise est bien aise de montrer à Rita et où cette chère cousine va demander au Sacré-Cœur un prompt guérison.

6 août. Ce jour-là, tante Marie d'Albert s'envolait pour le Ciel après trois jours de maladie dont on ne sut jamais bien définir le nom mais que le docteur d'Astros a cru être une congestion aux bronches avec une complication au cœur qui a rendu la fin si prompte.

Le matin où Louise partit pour le Mont Dore, cette chère tante ne s'était pas levée, ayant passé une mauvaise nuit, la fièvre, qui le premier jour ne fut pas très forte, fut si forte les jours suivants qu'elle nous remplit d'inquiétude ; cependant le docteur ne se prononça pas sur la maladie. Le matin de sa mort, la fièvre baissait un peu, mais l'oppression, faible la veille au soir, devenait si forte qu'on fut appelé le curé. La fin fut si prompte que ce dernier arriva trop tard. On n'avait eu que le temps de faire baiser à cette chère tante le crucifix et à faire près de son lit quelques invocations. Elle-même avait demandé le prêtre le matin de sa mort, disant que pour le 15 août elle ne pourrait peut-être plus parler, mais Dieu la prit avant qu'il eut le temps d'arriver, voulant lui épargner ainsi les terreurs de la mort. Cette fin si rapide ne permit pas à ses enfants de se trouver tous réunis auprès de leur mère à son dernier soupir. Quel brisement de cœur pour ces enfants que la disparition de ce dernier chef de famille, ce centre si aimé auprès duquel on aimait à se grouper et à se voir. Quelle douleur pour nous aussi que la mort de cette tante Marie que nous aimions tant et dont la disparition est un vide si grand pour tous. Nous nous sentons si unis à cette famille Albert que nous prenons une part bien vive à leur douleur et à leurs peines. Mais la foi seule console dans de pareils moments et, lorsqu'on songe au bonheur que possède l'être disparu et aimé, on est heureux de son bonheur et un rayon de joie illumine toute douleur si profonde soit-elle.

13 août. Edmond et Isabelle Olive partent pour l'Italie où ils vont voir Madeleine Fine, religieuse au Sacré-Cœur de Rivoli ; après cette petite fugue, ils iront passer une quinzaine de jours à Arêche, petit village de Savoie très pittoresque paraît-il et situé en montagne.

19 août. Coraly Fine met au monde une petite fille à laquelle on donne le nom de Françoise.

5 septembre. Je vais passer deux jours avec Noélie Lavielle à la Défraise, propriété de Louise Correnson dans le Gard. Depuis la mort de sa mère, Louise n'avait vu personne, ayant fait une saison au Mont Dore ; aussi était-elle bien aise de voir une personne de la famille. Nous passons là deux jours bien agréables auprès de cette chère cousine, bien heureuse d'avoir des détails sur les derniers moments de sa mère. Le pays étant propice pour la bicyclette, Rita et moi en faisons pas mal dans les environs qui sont très jolis.

24 septembre. Ce jour-là, Papa et Maman mènent Marie-Thérèse et Marthe à la colline de la grotte qui se trouve à peu près à une heure d'ici ; malgré leur jeune âge, 4 et 5 ans, ces deux petites marchent très bien et sont ravies de faire connaissance avec d'aussi jolies collines. Malheureusement, le but de notre promenade qui était la grotte n'a pu être atteint, une dame nous ayant prié de retourner, la grotte étant comprise dans sa propriété ; nous avons donc rebroussé chemin sans avoir vu la fameuse grotte. Tandis que nous retournions, Marthe nous dit : « cette dame est comme la fourmi, elle n'est pas prêteuse ». Cette réflexion, faite avec un à propos si grand, nous a bien amusés.

Octobre 1910

4 octobre. Alfred Fine, Maurice et Henri Durrand partent pour le collège de Bollengo.

5 octobre. Aujourd'hui, ce sont les filles qui nous quittent pour San Remo ; elles partent en bande nombreuse ce qui adoucit la séparation.

11 octobre. Papa, Maman et moi partons pour Montluçon où nous allons voir Adèle, rentrée là depuis 4 mois ; en allant, nous nous arrêtons à Paray le Monial que je ne connais pas ; c'est un pèlerinage bien dévotieux et où l'on aime à prier ; mais, malheureusement aucun pèlerinage n'y était à ce moment-là. Restons 4 jours à Montluçon où nous trouvons la jeune novie très contente et très bien, elle est très heureuse et tout à fait habituée ; aussi, revenons-nous très contents et satisfaits de l'avoir trouvée si bien et d'avoir joui d'elle pendant 4 jours entiers.

Au retour, nous nous arrêtons à Lyon 4 jours et de là rayonnons ; nous allons voir l'église de Bron à Bourg, superbe, les tombeaux qu'elle renferme sont surtout magnifiques. Depuis la séparation, le gouvernement s'en est emparé, le vol ayant passé à l'état d'habitude ; avant elle servait au grand séminaire. De Bourg, nous allons en automobile à Ars, charmant petit village, si plein encore des souvenirs de son saint curé ; c'est avec grand intérêt que nous visitons la chambre et les appartements du Bienheureux, dans la partie ancienne de l'église, nous faisons un vrai pèlerinage à son confessionnal, la nouvelle église est un vrai bijou, nous sommes ravis de notre pèlerinage, Ars est vraiment à visiter.

Au commencement de novembre, nous quittons tous la campagne où nous avons passé un été si délicieux tous en famille ; la jeunesse comme les autres années a passé de joyeuses vacances, la bicyclette surtout a été en honneur.

1911

Le 31 décembre 1910, ma sœur Claire mit au monde un beau garçon auquel on a donné le nom d'Eugène. Ce petit fut accueilli avec d'autant plus de joie et d'enthousiasme que les garçons sont choses rares dans la famille.

Quelques jours avant, Albert et Coraly Fine perdaient leur quatrième fille Hélène ; en huit mois, ils virent mourir deux de leurs enfants.

Le 28 avril, ma sœur Gabrielle met au monde sa cinquième fille à laquelle on a donné le nom de Jeanne. Quelques jours après cet heureux événement, Papa, Maman et moi partions pour Montluçon pour voir ma sœur Adèle ; nous trouvons la jeune nonne toujours plus enchantée et plus ravie. Au retour, après un court arrêt à Bourges, ville intéressante par ses monuments historiques et sa cathédrale, nous séjournons quelques jours à Saint Médard, chez nos cousins Thiollière qui nous font l'accueil le plus aimable ; le

château est très beau, la propriété immense, nous y faisons des promenades charmantes et variées, c'est bien la grande campagne avec tous ses charmes.

Juin 1911

15 juin. Albert Fine, fils aîné de Coraly et d'Albert, fait aujourd'hui sa 1^{ère} communion dans l'église de Saint Giniez. Il n'a que 7 ans 1/2 mais jouit de la grande faveur de Pie X qui, par son encyclique, admet les enfants à la 1^{ère} communion dès l'âge de raison.

19 juin. Notre cousin Gabriel Fine épouse Mlle Jeanne Favre ; la cérémonie religieuse a lieu à Saint Vincent de Paul au milieu d'une affluence nombreuse, les jeunes époux ont obtenu une bénédiction papale. C'est notre oncle Edouard Fine, en résidence à Rome, qui leur a obtenu cette grande faveur ; le dîner a lieu chez Roulion, hôtel magnifique dans une situation unique sur la route de la Corniche. Le temps est splendide et la mer ravissante. A la fin du dîner, cousin René Strafforello et Paul Fine portèrent des toasts charmants pleins d'esprit et de cœur.

Juillet 1911

2 juillet. Ce jour-là notre cousine Paule Fine nous quitte pour entrer au noviciat des bénédictines de Cowes en Angleterre ; sa sœur Marthe Durrand l'accompagne. Après un arrêt de deux jours à Paris, Marthe et Paule prennent la route de l'Angleterre, elles vont voir à Ryde leurs 2 sœurs bénédictines auxquelles Paule fait ses adieux car la règle défend qu'elle entre dans le même monastère ; cette petite cousine fait un grand vide parmi nous, elle avait un caractère enjoué et gai qui faisait la joie de tous ; mais, d'autre part, Paulette était faite pour la vie monastique, elle fera au service du bon Dieu une fervente moniale.

9 juillet. Nous allons voir jouer à Salon le Cid ; le théâtre est situé en plein air, ce qui ajoute un charme de plus à cette représentation. Le château de la reine Jeanne de Provence avec ses tours et sa voûte sert de décor ce qui augmente encore le pittoresque et la beauté de la pièce ; d'ailleurs, les acteurs sont très bons, le Cid surtout joue avec une âme et un feu qui vous font revivre un peu les sentiments élevés de notre grand Corneille.

17 juillet. Papa, Maman, Claire, les deux filles aînées de ma sœur Gabrielle et moi partons pour San Remo où ma sœur auxiliairice vient d'être envoyée pour quelques jours. C'est une bien grande joie pour tous que se revoir, Loulou est ravie de faire la connaissance de Marie-Thérèse sa nièce et de revoir Marthe ; nous passons huit jours à San Remo, voyant Loulou comme jamais. Nos journées se passaient chez les Auxiliairices où nous restions de 9 heures du matin à 6 heures du soir. A cause de la chaleur, Papa, Claire et les deux petites étaient repartis après un séjour de deux jours ; en effet, le thermomètre monte jusqu'à 39, aussi, le soir, ne fallait-il pas songer à faire des courses à pieds ; avec Maman, nous prenions une voiture qui nous faisait faire quelques jolies promenades dans les environs qui sont vraiment pittoresques et intéressants.

29 juillet. Claire et Jules partent en auto avec leurs deux enfants et Mlle Perrin pour la plaine en Champsaur où ils ont loué quelques chambres dans un hôtel pour y passer un mois. C'est un petit village à 30 kilomètres de Gap où l'on peut aller passer les mois de grosse chaleur. L'air est pur, le pays ombragé et très frais grâce à des sources abondantes qui coulent de toutes parts.

Août 1911

4 août. Nous partons avec Papa, Maman et toute la famille Xavier Fine pour Miribel Lanchâstres, petit village d'Isère situé à 700 m d'altitude à 30 kilomètres de Grenoble. Nous passons là 45 jours très agréables, respirant un air très pur et très bon. Les promenades sont jolies ; nous faisons même de grandes courses en auto dans les environs, la Grande Chartreuse, La Mûre, Vizille, Uriage, le lac du Bourget, Chambéry, etc. Toutes ces excursions nous ravissent mais ce qui rend notre séjour là-haut plus agréable encore c'est de recevoir quelques membres de la famille : d'abord Geneviève Fine qui, pendant trois semaines, fût le rayon de soleil de la maison, puis Thérèse Estrangin qui, à notre grand regret, ne passa avec nous que 3 ou 4 jours.

Pendant ce temps, Louise Correnson s'absente aussi avec sa fille Rita et sa nièce Jeanne Durrand ; toutes trois allaient suivre au Mont Dore un petit traitement ; à leur retour, elles s'arrêtèrent à Montluçon pour voir ma sœur Adèle, de plus en plus ravie de sa nouvelle vie et heureuse au-delà de tout ce qu'on peut dire.

Edmond et Isabelle Olive et Marie-Clotilde Fine firent dans le courant du mois d'août un petit voyage en Suisse ; ils revinrent tous trois enchantés de ce pays si pittoresque et si beau qui offre aux voyageurs tant de sites merveilleux et de paysages grandioses.

Les Lavielle aussi s'absentèrent un peu cet été ; ils allèrent passer 15 jours à Dax dans la famille de Salvat ; à l'allée et au retour, ils s'arrêtèrent à Lourdes où ils virent plusieurs miracles ; le pèlerinage breton surtout, les édifia par sa bonne tenue et sa foi ardente, en voyant se dérouler aux pieds de la Sainte Vierge tant de foules croyantes, on espère encore pour la France des jours meilleurs car on sent bien que la foi n'est pas morte dans l'âme de tous ces français.

Septembre 1911

20 septembre. Nous revenons tous de voyage, c'est avec joie que nous nous retrouvons au milieu de tous les nôtres. Louise Correnson seule manque à notre réunion de famille, elle est dans sa propriété du Gard et attend la fin des vendanges pour rentrer et finir son été à Castel Bonnette.

Octobre 1911

4 octobre. Ce jour-là les petites rentrent à San Remo ; elles sont une de moins que l'année dernière car Marguerite Lavielle a terminé son éducation et sort définitivement du Sacré-Cœur.

12 octobre. L'oncle Henri et tante Marie Fine célèbrent ce jour-là leur cinquantenaire. La fête est splendide et commence d'abord par une messe dite à Saint Vincent de Pau, cette église pleine de souvenirs pour tous, rappelle à mon oncle et à ma tante d'une manière plus intime encore leur mariage qui fut béni il y a cinquante ans dans cette même église. Après la cérémonie religieuse, nous nous rendons au Boulevard de la Madeleine dont les murs semblent s'élargir pour recevoir la famille et les nombreux amis invités à venir fêter la cinquantaine ; une partie du jardin était convertie en salle de réception. C'est là qu'eut lieu le dîner auquel nous étions à peu près 80 ; des toasts charmants viennent égayer la fin du repas et rappeler à tous des souvenirs de famille bien chers. L'après-midi fut pleine d'entrain et de cordialité, rien n'est plus agréable en effet que ces réunions de famille où tout le monde se connaît ; nous emportons le meilleur souvenir de cette fête de famille qui nous a permis de goûter une fois de plus la bonté et l'amabilité de la famille Henri Fine.

1912

Ma sœur Claire met au monde le 10 janvier un petit garçon, Jean.

Le 6 février, un nouveau deuil est venu frapper la famille en nous prenant notre chère tante Marie, la carmélite, cette sainte tante par sa simplicité, sa piété aimable, avait su se gagner tous les cœurs ; Dieu avait hâte sans doute de la récompenser de toutes ses austérités et de toutes ses privations, chacun de nous sent bien en elle une protectrice puissante, elle qui, sur la terre, prenait un si vif intérêt à tous les événements de famille ne peut nous oublier au Ciel. Le carmel de Lens où elle était depuis son départ d'Aix la regrette et la pleure, elle était là comme partout le centre de toutes les affections. Bientôt, elle allait célébrer son cinquantenaire d'entrée au Carmel.

Mai 1912

Le mois de mai nous ramène de nouveau à la campagne. Les Alfred Fine vont voir vers cette époque leur fille Madeleine, religieuse du Sacré-Cœur à Avigliana ; nous allons aussi vers le même moment à Montluçon rendre visite à ma sœur Adèle. La fin du mois de mai nous ménage encore un départ, c'est notre cousine Marie-Thérèse Lavielle qui va rejoindre ma sœur Adèle à Montluçon ; ce n'est pas sans émotion que l'on voit tant de jeunes et belles âmes renoncer à tout pour embrasser une vie de pénitences et de sacrifices. L'âme délicate et généreuse de Marie-Thérèse nous encourage par sa vaillance, néanmoins, nous sentons vivement combien cette séparation va être douloureuse connaissant toute l'affection de notre cœur à l'égard de celle que nous nommions si volontiers notre sœur.

Juillet 1912

2 juillet. Marguerite d'Azambuja vient passer quelques jours à la campagne mais, à la joie de la sentir avec nous, se même bien des regrets de la voir quitter si vite notre toit.

18 juillet. Papa, Maman, Marthe et Xavier partent en auto de grand matin pour le château des Fontaines où nous allons tous changer d'air ; après mille recherches, nous finissons donc par changer d'air dans la Loire ; ce château est situé à 17 kilomètres de Saint Etienne. Grâce à son altitude assez élevée, nous espérons y trouver un peu de fraîcheur et du bon air ; depuis le mois d'avril nous cherchions une villégiature. A Saint Pierre de Chartreuse même nous avons failli acheter (un château) une villa ; malgré tous les agréments qu'elle présentait nous avons dû y renoncer vu le prix d'achat beaucoup trop élevé. Nous étions allé voir aussi des villas à Beauvèze, Villars, Colmar ; à Clans au-dessus de Nice, mais rien n'avait réussi ; notre nombre (21) effrayait tout le monde.

Septembre 1912

4 septembre. Nous revenons de notre villégiature où nous avons passé un mois et demi charmant ; seul le temps a fait ombre au tableau ; mais malgré ce, tout le monde a profité de ce changement d'air et de ce temps de repos.

8 septembre. L'inséparable trio (Juliette Fine, Lucie Lavielle et Marcelle Durrand) nous joue à Castel Bonnette de charmantes comédies entrecoupées par des morceaux de piano, des monologues, le tout

exécuté avec une simplicité charmante ; c'est à l'initiative de ces trois petites cousines que nous devons une après-midi aussi jolie et aussi réussie.

11 septembre. Papa, Maman et moi partons pour Jersey où nous allons voir ma sœur, l'auxiliaire du Purgatoire ; nous voyage ne dure qu'une dizaine de jours.

29 septembre. Les jeunes filles jouent ce jour à Val Brise chez les Durrand une petite comédie « l'anglais tel qu'on le parle ». Nous n'étions que 5 pour faire 8 rôles ; heureusement que l'indulgence des spectateurs nous était bien connue, c'est ce qui nous a encouragé à jouer.

Octobre 1912

8 octobre. C'est la dispersion qui commence avec le départ des pensionnaires pour San Remo ; hier, c'était Edmond et Isabelle Olive, ces jours c'est la Sumiane et Val Brise qui vont se fermer avec le départ des Durrand et des Estrangin.

1913

Juin 1913

Cette année nous ne montons à la campagne qu'au commencement de juin ; le 20 mai nous partions pour San Remo où nous allions assister à la 1^{ère} communion de la fille aînée de ma sœur Gabrielle, Marthe, et de Simone Durrand. Elles étaient au Sacré-Cœur depuis Pâques seulement et, jouissant du nouveau décret de Pie X sur la 1^{ère} communion des tout petits, elles avaient le bonheur de s'approcher de la sainte table à 8 ans. La cérémonie fut touchante et imprégnée de cette paix et de ce recueillement qu'on ne trouve qu'au Sacré-Cœur.

Cet hiver, la famille s'était augmentée de 2 garçons ; le 6 janvier, ma sœur Gabrielle avait enfin donné le jour à un beau garçon, le petit Jacques, tant attendu et que se décida enfin à arriver en sixième ; et Coraly Fine eut le 1^{er} avril un garçon aussi, chose rare dans la famille où les filles abondent, mais il n'y a pas de joie sans tristesse, le 3 avril nous perdions l'oncle Henri Fine qui fit la mort d'un saint et qui s'éteignit doucement entouré de tous ses enfants. Ce bon oncle Henri était la personnification de la bonté et de l'affection ; quelle joie c'était pour nous de nous grouper autour de cet aîné de la famille que nous aimions à regarder un peu comme un bon-papa ; il laisse un vide immense parmi tous.

3 juin. Papa, Maman et moi partons pour Jersey où nous allons voir ma sœur Louise, religieuse auxiliaire ; nous poussons jusqu'à Wight pour revoir mes trois cousines Fine, bénédictines à Ryde et à Cowes, charmantes moniales auprès desquelles nous passons des jours délicieux ; nous y trouvons Jeanne Durrand. C'est la première fois que nous revoyons Paulette depuis son entrée, elle est parfaitement dans sa voie et nous réjouit par sa gaieté et son exubérance. Nous séjournons à Paris où ma sœur Adèle a été envoyée depuis 6 mois, notre séjour est écourté car nous sommes rappelés à Marseille par dépêche ; le petit Jacques est très souffrant d'une bronchite et de la coqueluche. En arrivant à l'Hospitallerie, nous trouvons une véritable épidémie de coqueluche ; l'état grave du petit Jacques ne donne plus d'inquiétude sérieuse, les 4 derniers de Gabrielle ont la coqueluche, Claire, pour éviter la contagion, va s'installer à Saint Barnabé chez sa belle-mère mais il est trop tard et ses trois enfants l'ont aussi, mais légère et sans complication.

Marguerite Strafforello se casse la jambe.

Juillet 1913

5 juillet. Cette date réunit à Avignon une partie de la famille qui assiste au mariage de Raymond Correnson avec Mademoiselle Marguerite Malosse de Saint Gervasy ; c'est une charmante jeune fille qui gagne tous nos cœurs par sa simplicité, son charme, nous sommes ravis de notre nouvelle cousine. Après la cérémonie religieuse en l'église de Saint Agricole, ce fut chez Madame Malosse qu'on se trouva réuni pour le repas de noces et les réceptions de l'après-midi. La fête fut splendide, pleine de gaieté, nous dansâmes jusqu'à 10 heures du soir mais rien n'égale comme souvenir la bienveillance avec laquelle on nous accueillit dans la famille Malosse qu'il nous semble avoir connue depuis longtemps tant nos liens d'union étaient étroits et charmants.

22 juillet. Grande liberté était donnée ce jour-là aux jeunes filles de la campagne ; nous étions autorisées à passer une journée au grand air dans la propriété de Paul Durrand située au milieu des Pins dans une position fort pittoresque au-dessus des Aygalades après des bois de la Mûre ; après la messe de 6h 1/2 dans la dévotieuse église des Aygalades nous nous approvisionnons pour la journée après avoir pris chez Louise Cas, notre ancienne paysanne, un premier réconfort. La journée fut idéale, nous avons porté des ouvrages et des lectures qui augmentèrent encore le charme d'être tous ensemble ; le soir nous étions ravies de notre escapade. Deux semaines après, nous regagnâmes ce lieu pittoresque avec les pensionnaires sorties depuis peu du Sacré-Cœur de San Remo. Avec elles et les garçons recommencèrent nos fameuses parties de cachette auxquelles nous apportons le plus vif intérêt, parfois même trop de cris et d'exclamations, il a fallu la dispersion de tous pour mettre fin à nos jeux bruyants et à nos bonnes parties.

Août 1913

13 août. Le 13 août en effet, c'était la dispersion complète. Les Alfred Fine et les Edmond Olive partaient en auto pour Avigliana près de Turin où ils allaient voir Madeleine Fine, religieuse du Sacré-Cœur. Pendant ce temps, pour mettre fin aux coqueluches des enfants de Gabrielle, nous décidâmes de changer d'air ; un grand castel situé à 700 mètres d'altitude surplombant l'Allier faisait notre affaire par ses proportions et son site. C'est là, au château de Baume dans la Haute-Loire, que nous passâmes 40 jours cet été

Claire vint nous y rejoindre avec ses enfants.

Octobre 1913

Le 12 octobre, la famille de ma sœur Claire s'augmente par l'arrivée d'un beau garçon qui reçut au baptême le nom de Jules, 4^{ème} enfant.

Novembre 1913

Les premiers jours de novembre amènent la dispersion de tous les habitants de la Viste. C'est le retour en ville et l'adieu pour six mis au calme de la campagne et à ses charmes si grands et si attrayants.

Fin de la partie rédigée par Béatrix. Léonie reprend le journal.

19 novembre. Béatrix nous quitte ce jour-là pour entrer au noviciat des Oblates du Sacré-Cœur à Montluçon. Après des hésitations qui nous avaient fait penser pendant deux ans qu'elle dirigerait sa barque d'un autre côté, elle se décida après une retraite faite à la fin octobre avec le Père Bouillon à entrer en religion. Ce fut Noélie Lavielle qui, allant voir Mithé au noviciat, nous l'emmena.

Décembre 1913

Fête et grand dîner de gala chez les Charles d'Azambuja pour leurs noces d'argent.

1914

20 février. Nous devons partir le lendemain matin en auto, Xavier, Charles, Marie d'Azambuja et moi pour voir le carnaval à Nice et, de là, visiter des villégiatures dans les Alpes Maritimes, quand Benjamin, ayant eu dans la nuit une atteinte d'artério-sclérose cérébrale. Nous abandonnâmes tout projet et, avec des soins constants et les lumières des docteurs d'Astros et Armand, Benjamin se remit, lentement mais complètement.

Mai 1914

2 mai. Installation à la campagne avec mes deux filles et leurs familles. Le vide laissé par le départ de Béatrix est grand et se fait vivement sentir. Mlle Laurrin occupe sa chambre du Musée.

Juin 1914

2 juin. Départ avec Benjamin pour Montluçon où nous trouvons Béatrix réellement dans sa voie, voyons sa petite chambre dans la nouvelle maison de la Protection, fort agréable. Mieux vaut vivre séparé de ses enfants et les voir heureux dans leur vocation. A Paris où est Adèle, on nous envoie Loulou souffrante, de Jersey. L'excellent chirurgien Michaud déclare nécessaire l'opération de l'appendicite à la clinique de la rue Bizet et chez les sœurs.

15 juin. Opération très bien réussie. Claire est venue voir ses sœurs avec ses deux aînés.

22 juin. Retour à la campagne, laissons Loulou levée, Adèle la verra. Ces deux sœurs qui se croyaient séparées pour toujours ont une joie immense de se revoir.

26 juin. Mort très prompte d'Emilie de Samatan ; elle met fin à une vie de souffrances continues.

Juillet 1914

1^{er} juillet. Mariage de Marie-Clotilde Fine avec Ludovic Rey. A cause de notre deuil récent, n'assistons qu'à la bénédiction nuptiale de la tribune de Saint Charles. A l'hôtel de Russie et d'Angleterre, la noce a réuni tous les membres de la famille ; on s'y est beaucoup amusé. Les nouveaux époux partent pour Challes.

6 juillet. Départ tous ensemble pour le château de Rochasson, à Meylan en Dauphiné. En auto, avec Xavier, Marthe, Minette et Rita, allons déjeuner chez Louise pour raccompagner Rita. En gare de Valence, Benjamin et Gabrielle nous remplacent en auto. Mois délicieux dans ce séjour enchanteur dont la guerre nous chasse brusquement ; retour en auto dès le 2, le matin, c'était Xavier et toute sa smalah puis le soir

Jules, Claire et leurs enfants. Nous partîmes avec Benjamin, Marthe et Minette et leurs enfants, le 4, couchâmes à Monestier de Clermont et, munis d'un laissez-passer, arrivâmes le 5 à la Viste.

Août 1914

3 août. Xavier part pour Uzès et Jules pour Orange. Il couche à la campagne avec son ami Edmond Magnan et son lieutenant, il est attaché aux équipages.

15-16 août. Claire va voir son mari les 15 et 16 août, il est attaché aux équipages à Orange.

18-19 août. Départ en auto de Gaby et Albert pour Uzès. Xavier est attaché au régiment des Joyeux, c'est-à-dire, des assassins et des voleurs. Il est pénible de le savoir si mal entouré.

22 août. Jules vient à Saint Barnabé embrasser Claire et sa mère.

Septembre 1914

7 septembre. Xavier, partant avec ses Joyeux pour la Tunisie, peut se détacher de sa compagnie parquée sur les quais de la Joliette pour coucher à la Viste. Arrivé vers 7h, Jacques est porté par son père qui ne le quitte plus. Si la joie du fils est grande, celle de son père est rayonnante. Entouré de sa femme et de ses enfants, ce sont quelques heures qu'on voudrait vivre toujours. Albert qui est venu en auto avec son frère, doit demain l'accompagner encore. Le dîner se prolonge, chacun veut jouir de la présence du lieutenant. Cependant, les fillettes ayant été se coucher, Xavier et Gaby peuvent profiter de la beauté de la soirée en se promenant dans l'allée.

8 septembre. A 5h du matin, j'entends Xavier se lever. Ayant été le rejoindre un moment après, j'apprends que c'est le docteur qu'il faut envoyer chercher, Gaby est à terme. Xavier retarde son départ jusqu'à 6h1/2, mais est obligé de laisser Gaby. Un quart d'heure après, naissance d'un 2^{ème} garçon. Mon neveu Alfred prévenu par téléphone va en auto porter la bonne nouvelle à Xavier. Par bonheur, le départ fixé à 8h du matin, a été retardé de quelques heures et Xavier peut revenir embrasser sa femme et son fils, Pierre.

10 septembre. Baptême de Pierre par Mr le curé Gautier. Le parrain a été Charles d'Azambuja et la marraine Noélie Lavielle. Bien que restreint à la famille intime, nous étions encore assez nombreux. Trois tables étaient dressées dehors pour une modeste collation comme le comportaient les événements ; Claire étant allé voir Jules à Lyon n'a pu être des nôtres.

11 septembre. Mes chères amies Lilette et Corinne Diamant, acceptant notre hospitalité, arrivent après un pénible voyage, cinquante heures, de Paris à Lyon. Les allemands étaient à Meaux, personne ne s'en doutait à Paris. Au lieu de passer par Dijon, elles prirent la ligne du Bourbonnais. La chambre des Saints, où avait été installé un second lit, leur fut affectée. Lilette, assez déprimée par les fatigues et les émotions de ce voyage, dut garder le lit plusieurs jours. Le salon jaune nous sécurisait dans la journée. Penchées sur les cartes multiples qui couvraient la table, nous suivions la marche rétrograde de nos armées pleines d'angoisse. L'Echo de Paris, avec ses articles de Maurice Barrès, d'Albert de Mun et du Général Cherfils, était de tous nos journaux le plus réconfortant.

25 septembre. Lilette et Corinne toujours vaillantes partirent pour Rome où elles vont voir leur sœur Marie, religieuse de Nazareth. Leur passage au milieu de nous a été un plaisir pour tous. Nos repas, malgré la tristesse des temps, étaient pleins de gaieté. La cordialité régnait au milieu de nous.

La traversée de Xavier s'est bien effectuée jusqu'à Gabès en cinq jours. De là, marche de quatre ou cinq jours pour rejoindre sa destination : Tatahouine, sur les confins de la Tripolitaine. Les Joyeux sont surveillés par les tirailleurs ; il a moins de peine qu'à Uzès.

Octobre 1914

8 octobre. A cause du service de Genette à la Croix Rouge, les Alfred retournent en ville. Isabelle recevra Marie-Clotilde chez elle. Edmond d'abord à Nice, est actuellement à Dijon ; Ludovic d'abord en Lorraine, suit les combats ; il a les chevaux de remonte dans l'artillerie. Chaque soir à 6h nous allons tous à la paroisse où se font des prières pour nos armées. Nous suivons avec un intérêt palpitant nos victoires, celle de la Marne, actuellement, le combat prodigieux par son étendue et son intensité qu'est celui de l'Aisne. On s'arrache les journaux et c'est toujours la même chose. Mort d'Albert de Mum ? Décidément, c'est en Dieu seul qu'il faut mettre notre confiance. Nous espérons son entrée au ministère.

9 octobre. Départ de Claire pour Lyon, c'est son deuxième voyage. Jules croit partir prochainement pour Dijon.

Vu le peu de moyens de communication depuis la guerre, grande difficulté pour aller voir les Decormis, les Coirard et les Henri.

Une fois Albert a eu l'amabilité de venir nous chercher en auto chez Mme Perrin et nous avons été à la Barasse et au Parc Borély voir les campements des Indous extrêmement intéressants. Leurs costumes, leurs armes, leurs tentes, leurs chevaux, leurs mules, leurs voitures, tout est curieux et singulier.

On a été très préoccupé de Jules Drujon fils, sur la ligne de combats ; il est porté disparu. Cette nouvelle, accréditée par Mgr Castellan, fut démentie peu après mais ce souci perpétuel use les mères, les femmes et les sœurs.

Notre femme de chambre, Félicie, qui avait été transportée à l'hôpital à cause d'une fièvre typhoïde revient nous voir en pleine convalescence de l'hôpital Salvator.

Le mois d'octobre s'écoule lentement, chacun est anxieux. On ne pense qu'à ses militaires, on ne parle que de la guerre. Chaque semaine, le lundi soir, Noélie et moi allons veiller les blessés à la rue Honnorat. C'est une grande consolation de rendre service à nos soldats. Je retrouve là Isabelle Coirard heureuse de trouver un aliment à son dévouement. Mithé Lavielle nous initie à nos devoirs. Ces braves blessés sont tous reconnaissants des moindres services rendus. On est de garde de 7h du soir à 6h1/2 du matin où les infirmières entendent généralement la messe. Un frugal déjeuner nous réunit puis je remonte à la campagne.

20 au 23 octobre. Petite fugue à Montélimar où je vais voir ma fille Adèle. Voyage de 12 heures vu l'encombrement de nos lignes ferrées pour le transport des troupes. A Avignon, je passe deux heures d'arrêt chez Eléonore tout heureuse de me recevoir ainsi qu'Eugénie. A mon arrivée à Montélimar, à 10h du soir, personne en gare pour m'attendre et point d'omnibus d'aucun hôtel, c'est un ordre formel depuis la guerre. L'hôtel de la Poste est relativement éloigné. Dans la nuit noire, un voyageur me propose de m'accompagner. Sans lui, je couchais à la belle étoile. Le veilleur s'était endormi à l'hôtel, nous avons

beau appeler, gratter aux portes, sonner, rien ne l'éveillait. Il fallut toute la vigueur de mon cicérone pour tirer de son sommeil le malheureux garçon.

Je passai deux jours complets avec Adèle. Le matin nous travaillions dans sa chambre, l'après-midi nous nous installions, ou dans le jardin public, ou à la Prison, le temps très doux favorisait nos promenades. Dans les divers achats faits ensemble disparaît mon portefeuille et tout son contenu, il me fallut recourir à l'obligeance de Mlle de Boissieu, supérieure d'Adèle, pour couvrir mes frais d'hôtel. Après ces deux journées délicieuses en tête à tête avec Adèle du matin jusqu'au soir, je voyageai la journée du 23 pour retourner à la Viste.

Novembre 1914

3 novembre. Retour en ville. C'est Arvieux et le jardinier qui remplacent Auguste dans cette matinée de fatigue. Avec Benjamin, partons à midi 1/2 en tramway, jamais arrangements n'avaient été plus lents.

1915

Tout l'hiver s'écoula triste et monotone. Tandis que Jules va toujours plus au nord à Dukerque, à Ypres, Xavier est envoyé dans le sud de la Tunisie, à Remada, il fait faire une piste à ses Joyeux jusqu'à Dehibat. Pendant les fêtes de la Noël et du jour de l'an, on redouble de prières pour nos chers absents. L'église de Saint Vincent de Paul est toujours comble. La ferveur y atteint un degré d'intensité tel qu'on vient des quatre coins de la ville à l'exercice de chaque soir. C'est notre vicaire, Mr l'abbé Agnès qui est l'âme de la paroisse, on l'a surnommé « notre 75 ».

La ville est pleine de soldats convalescents ou mutilés qui se promènent, soit à pied, soit en tramway. Des voitures leur sont réservées chaque jour. Les plus malheureux sont peut-être nos prisonniers ; après l'avoir cru mort, nous reçûmes à la fin de novembre une carte d'Auguste. Après avoir reçu deux blessures à la cuisse, nous pensons que c'est à Diepre ? il fut fait prisonnier et envoyé à Ingohtadt, sur le Danube. Jules Drujon est prisonnier également mais à Grafenohr, il sera mieux partagé qu'Auguste pour la nourriture ; d'abord, comme officier, puis on ne les y fait pas mourir de faim. Edmond Olive et Ludovic Rey sont dans les Vosges, Raymond Correnson dans les hussards, d'abord en tranchées, gagne le nord ; Henri et Gabriel Fine s'y rejoignent. Maurice de Gasquet est du côté de l'est.

Vers la fin de l'hiver, nos jeunes s'engagent. Alfred Fine le premier part pour l'Alsace dans les chasseurs alpins. Francis d'Azambuja va à Antibes, Henri Durrand à Orange dans l'artillerie.

Mai 1915

15 mai. Départ pour la campagne avec Gabrielle, Claire et nos onze petits-enfants. Il pleut presque tous les jours, aussi, la campagne est-elle très verte.

Les Alfred nous suivent de près. Ils ont eu une grande tristesse ; Marie-Clotile à terme à la fin d'avril, mit au monde le 26 avril une fillette qui ne vécut qu'un quart d'heure. Mimy vient se remettre à Castel-Bonnette.

Les nouvelles de nos gendres sont régulières. Xavier est envoyé à Dehibat sur la frontière de la Tripolitanie, où, après une vie sous la tente, il a le luxe de retrouver un lit, une table de toilette, une fenêtre, des vitres. En plus, les pièces sont voûtées et le thermomètre n'y atteint que 30 degrés au lieu de 45 sous la tente. Jules est dans les environs d'Arras où nous marchons lentement mais victorieusement.

Juin 1915

3 juin. Amélie Drujon vient déjeuner avec nous, avec Marthe, Germaine et Jean, les trois seuls enfants qu'elle ait auprès d'elle. Pour rendre la réunion plus agréable, je réunis les amis des enfants d'Amélie, c'est-à-dire, Marguerite d'Azambuja, Marguerite Lavielle, Juliette Fine, ainsi que nos deux petites-filles, Marthe et Marie-Thérèse. L'après-midi éclate un orage, la pluie diluvienne diminue d'intensité vers les 4 h pour nous rendre en gare où nous accompagnons la famille d'Amélie allant rejoindre Jules en wagon.

11 juin. Consécration solennelle de la famille au Sacré-Cœur. Toutes les personnes de la maison étaient présentes.

29-30 juin. Réunion de la famille à la cathédrale pour l'ordination de Léon Drujon, imposante cérémonie qui ne s'était plus renouvelée pour nous depuis celle d'Edouard en 1878. Benjamin, placé dans le chœur, avec la protection du chanoine Lajard, suit la cérémonie avec beaucoup d'intérêt, aux côtés de Mr Eugène Drujon. La famille de Jules est à une tribune, nous, très bien placées avec les Coirard aux premiers rangs dans la grande nef.

Deux prêtres seulement ont été ordonnés.

Le lendemain, tous réunis dans la chapelle du grand séminaire, l'ancienne des Clarisses, rue Wulfran Puget, nous entendons la 1^{ère} messe de notre angélique Léon ; rien de touchant comme cette communion distribuée à son père et à sa mère d'abord, puis à ses trois frères et à ses trois sœurs. Manquaient à l'appel Jules, prisonnier à Grafeurvohrs, Maxence, dans les forts de Toul, Anna, religieuse du Sacré-Cœur à Avigliana, Lysbeth à Nîmes, petite sœur de l'Assomption et Marie, au noviciat des Petites Sœurs des Pauvres, à Marino. Les soldats de l'hôpital, accompagnés par les dames de la Croix-Rouge, chantèrent pendant la messe avec d'autant plus de cœur que Léon les soigne comme infirmier depuis l'ouverture de l'hôpital au Grand Séminaire.

En sortant de la chapelle, nous nous rendons tous à l'ancienne campagne Roberty aujourd'hui annexe de la maison des dames de Sion, où Amélie et Jules nous offrent à déjeuner ; nous sommes une quarantaine, ces agapes fraternelles nous procurent l'immense plaisir de nous retrouver en famille.

Juillet 1915

11 juillet. Benjamin, Gabrielle, Claire et moi allons à Aix en auto complimenter Berthe et Paul une seconde fois grand-père et grand-mère. Tandis que nous étions avec eux arrive l'innombrable famille des Drujon partant pour la Louvese, Berthe leur a préparé un copieux goûter ; ils y sont tous sauf les deux militaires et les trois religieuses. Léon part avec eux, demain il ira dire sa messe à Tarascon et jusqu'à vendredi il la célébrera dans ce célèbre sanctuaire de Saint François Régis, berceau de sa vocation sacerdotale. Nos félicitations faites à Louis et Marthe Coirard sur la naissance de leur jolie Renée, nous prenons le chemin du retour.

14 juillet. Arrivée de Jules ; c'est une surprise. Après l'avoir attendu tout hier, nous n'y comptions plus. Il a quatre jours de permission, est mieux que jamais physiquement. Les nouvelles du front sont bonnes, l'esprit est parfait, l'assurance de vaincre ne faiblit pas. Foch est un général parfait, très sévère pour la discipline. Jules est sous ses ordres, son convoi d'automobiles est attaché à un corps de cavalerie. Le 15 et le 18, jour de son départ, Mme Perrin et Elise déjeunent avec nous.

Ce jour-là, Jules n'est pas vaillant et son camarade Edmond Magnan l'est encore moins que lui. Ils attribuent à l'eau dont ils avaient perdu la saveur leur indisposition. Jules est très pâle, Mr Magnan écarlate

avec en plus une forte fièvre. Etant seuls dans leur compartiment, ils s'allongeront et retrouveront un peu de bien être après un bon sommeil.

Lettre de Xavier nous apprenant sa nomination de capitaine. Il l'est depuis le 22 janvier et l'apprend six mois après. Ceci ne change rien à sa vie militaire puisqu'il en remplissait les fonctions.

Une lettre d'Amélie Drujon nous dit qu'après Tarascon, ils ont tous été à Lyon où Anna passait son examen de baccalauréat, elle a eu la mention assez-bien. Léon a célébré la messe dans la petite chapelle des dames du Sacré-Cœur au chemin Saint Irénée et Anna m'écrit son bonheur d'avoir communié de la main de son frère entre son père et sa mère.

Août 1915

1^{er} août. Visite aux Gabriel d'Azambuja à la Bourdonnière, retour par Mimet. La route est ravissante. Les aînées de Gaby sont avec nous. Dans les bois solitaires entre Mimet et Simiane, arrêt subit de l'auto. Malgré les avertissements réitérés de notre jeune chauffeur qui corne sans discontinuer, deux hommes étendus sur le chemin le barrent complètement. Les roues sont sur eux quand ils se relèvent flegmatiquement, un troisième individu sort d'un taillis, mais l'auto se remet vivement en marche et nous enlève aux dangers d'une agression si cette mise en scène la préparait.

6 août. Une nouvelle sensationnelle nous arrive. Edouard m'apprend qu'il a quitté Rome pour rejoindre le ? Général en Suisse. Après avoir passé le St Gothard, il a pris à Zurich la ligne de Coire et a retrouvé à Zizers, dans le Grisons, le ? Général, les cinq assistants ont repris leurs postes, ils sont quinze entièrement chez eux, locataires des frères de St Jean de Dieu qui tiennent à côté un hospice pour les prêtres. Voilà la maison de Rome reformée en Suisse.



19 août. Béatrix prononce ses vœux à Montluçon. Adèle est allée la rejoindre pour faire avec elle la retraite préparatoire prêchée par le Père Vulhier. Marie-Thérèse Lavielle qui a quitté son père et sa mère ces jours-ci après avoir passé un an à l'hôpital de la rue Honnorat, est retournée à Montluçon. Leur joie est

immense, se revoir est un bonheur mais rien n'approche de l'enthousiasme de Béatrix, la voilà bien dans sa voie.

29 août. Cette fois-ci, c'est Jules qui est nommé adjudant ; tout en l'apprenant à Claire, il lui cache soigneusement la localité où il est, telle est la consigne.

Les chaleurs diminuent, d'ailleurs elles n'ont pas été fortes cette année. Nous en profitons pour avoir quelques réunions de famille, les Coirard, les Decormis, on s'amuse à montrer à nos visiteurs nos onze petits-enfants alignés par rang d'âge



ou Eugène, Jean et même Jules sur le tricycle qu'ils font marcher avec leurs pieds, faisant tourner les roues, leurs petites jambes n'arrivant pas aux pédales ; on dirait de petits crapauds dans l'eau. Quant à nos petites-filles, elles ont un grand amour pour l'ouvrage manuel ; groupées autour de Mlle Laurin, elles confectionnent avec des boîtes en carton, des lits à de petites poupées alsaciennes que Gaby leur a achetées.

Après l'agitation et le mouvement de la journée, le soir, la terrasse rentre dans le calme ; assis sur le seuil de la porte, Benjamin savoure les douceurs et la fraîcheur de la nuit ; groupées devant un des canapés rouges, Gaby, Claire et moi lisons les journaux, devisons avec Benjamin sur les événements du jour, les chances de la guerre, nos filles nous lisent les lettres de leurs maris. Vers 10 heures, nos deux jeunes mères gagnent leurs appartements, chacune fait avec sollicitude la tournée de ses enfants. Avec Benjamin, nous prolongeons la veillée, la vieille a moins besoin de sommeil.

Une journée à Château Gombert chez Odon et Marie-Louise de Samatan avec nos deux filles, Marthe, Marie-Thérèse et Geneviève est un véritable plaisir ; nous visitons l'habitation de la cave au grenier, c'est le cas de le dire puisque les combles, par leur charpente, les caves, par leur étendue, leur ordre et leur propreté, font l'admiration de tous. Ce qui est le joyau de cette belle habitation, c'est la chambre de Marie-Louise et d'Odon, empire en marqueterie avec des sujets d'une finesse incroyable, les meubles sont de l'époque. Je n'ai jamais vu chambre plus jolie. Elisa et Coralie complètent la réunion de famille, nous allons voir la maison neuve du jardinier et revenons enchantés de l'amabilité de Marie-Louise et du bonheur d'Odon.

Le surlendemain, Claire nous quitte avec ses enfants pour s'installer à Saint Barnabé chez sa belle-mère qui lui gardera ses enfants avec son dévouement habituel pendant qu'elle viendra en Suisse avec nous voir Edouard.

Septembre 1915

1^{er} septembre. C'est le jour du départ ; en gare, nous trouvons Claire, déception complète, Eugène ayant une forte fièvre, elle ne part pas. Laisser Claire soucieuse et Gabrielle seule à la campagne avec ses enfants assombrit notre départ.

Jusqu'au 10 octobre, nous sommes absents. Séjour à Coire d'une semaine pour voir Edouard chaque matin à Zizers ; quelques jolies excursions à Arosa, à St Moritz, au col de Klausen, au Burgenstock, à St Beatenberg, nous rappellent le bon vieux temps où nous foulions en tous sens ce sol aimé de la Suisse. De longtemps, nous ne perdrons le souvenir de notre rentrée en France et de la douane française à Pontarlier où au milieu de la nuit il fallait défiler par ce fameux cabinet où chaque voyageur subissait son interrogatoire, tandis qu'on examinait son passeport.

A Jersey presque directement, petit arrêt à Paris. Loulou n'est pas bien, nous la confions à Natalie de Roux, son infirmière. Corinne, à Paris, nous garde un jour ou deux au retour, à Montluçon, Béatrix dans l'épanouissement complet de son bonheur, c'est une immense consolation pour nous, tandis que l'arrivée de Claire vient augmenter notre joie, nous sommes bien vivement impressionnés par une lettre de Gabrielle à Béatrix dans les plus grandes angoisses au sujet de Xavier dont elle ne sait rien depuis plus de quinze jours.

Enfin un télégramme vient lui rendre force et courage. Les Joyeux se sont battus surtout les 13, 14 et 15 septembre, Xavier a perdu ses deux lieutenants, lui n'a eu aucune blessure mais sa santé a été fortement atteinte, il a mérité les éloges pour son sang-froid, je le reconnais bien là. Nous terminons notre voyage par Montélimar où nous jouissons d'Adèle ; Claire nous précède de 48 heures pour le retour. Nous avons hâte de revoir Gabrielle, c'est le dimanche à 4 h 1/2 que nous la trouvons en gare avec nos cinq petites-filles. Nous la trouvons rassurée sur le sort de Xavier, nos petits-enfants sont bien, quelle différence de température avec la Suisse où nous avons si froid à Coire, à Simthal surtout, puis à Paris et surtout à Montluçon où nous fûmes obligés de faire du feu dans notre chambre.

Octobre 1915

17 octobre. Mme Perrin nous ayant invités à la Perrine, nous revoyons nos quatre petits-enfants qui avec les quatre aînées de Gaby font mille jeux avec cette entente qui faisait notre joie cet été.

24 octobre. Mes belles-sœurs et la famille de Claire que notre gentil petit chauffeur va chercher en auto passent avec nous une journée idéale, le temps est si doux que nous ne quittons pas la terrasse. L'automne est d'ailleurs merveilleux jusqu'à présent après les froids rigoureux de septembre où le thermomètre était descendu à cinq à la campagne.

Novembre 1915

4 novembre. Retour en ville, encore une saison écoulée, calme et paisible si nous ne considérons que notre petit coin de terre, mais combien angoissante pour l'esprit ; on vit penché sur les cartes, l'œil sur la frontière ou sur les colonies où sont ceux qui nous sont chers ; l'espérance est au fond des cœurs malgré

cette prolongation de guerre qui de longtemps n'aura pas de fin. Chaque dimanche du mois d'octobre, nous allions en auto voir nos parents encore à la campagne ou à Aix, le 31 octobre nous fûmes chez les Drujon, aux Bosquets près d'Aix ; ils viennent de faire généreusement un nouveau sacrifice. Leur fils Pierre, mon filleul, est entré au commencement du mois au noviciat des Pères Jésuites, à Lyon, il n'a que 17 ans. Nous trouvons là les Coirard et les d'Astros. Berthe nous narre l'aventure arrivée à Léon revenant la nuit en automobile de chez les Bon fort, dans les Basses Alpes, et de son chauffeur le laissant par mégarde au point de Mirabeau et lui obligé de faire 15 km à pied jusqu'à Mazargues où l'on se retrouve, tout cela en pleine nuit.

A peine rentrés en ville et installés, Xavier annonce son arrivée pour la fin du mois. Cette traversée pleine de périls par les sous-marins ennemis nous préoccupe.

27 novembre. Le bateau qui le transporta marcha si bien qu'il devança nos prévisions et fut dans le port avant nous. Je trouve notre capitaine très bien avec sa croix de guerre ; il a été cité à l'ordre du jour et c'est providentiel qu'il soit sorti sain et sauf de l'attaque de fin septembre. Les autres officiers ont tous été tués ou blessés. Les Joyeux se sont bien battus et avec dévouement pour leur chef.

27 décembre. Nous gardons Xavier un mois. Le 27 décembre, Léon Drujon fait faire à Madeleine sa 1^{ère} communion afin que son père pût assister à cette fête religieuse. C'est au Roucas Blanc, chez les dames du Cénacle, dans la propriété de Mr de Lachesnaie comme pour Yvonne que se passe la pieuse cérémonie. Le lendemain 28, départ de Xavier, il retourne en Tunisie. Le 31, arrivée de Jules, permission jusqu'au 7 janvier. En somme, la vie reprend en ville, les troupes y sont nombreuses et variées, la ville a un aspect cosmopolite : anglais, écossais, russes, australiens, sénégalais, serbes, arabes, annamites, se croisent dans nos rues. Les chevaux y arrivent en nombre.

1916

Du 17 février au 3 mars, avec Benjamin, nous allons voir nos trois filles, Loulou à Paris où elle est venue consulter, Béatrix à Montluçon, Adèle à Montélimar. Froid rigoureux, neige à Paris et très abondante à Montluçon.

Pendant ce temps, fiançailles de Genette avec Mr Paul Viton. Le lendemain de notre arrivée, les Alfred viennent nous les narrer en détail.

Le 5 mars, Alfred s'alite avec une fluxion de poitrine et meurt le 12 mars après avoir reçu les derniers sacrements ; il meurt avec un calme parfait, en grand chrétien. Son fils n'arrive d'Alsace que le 16 puis Edmond.

Le 25 avril, intronisation du Sacré-Cœur en ville dans notre maison. Le tableau du Sacré-Coeur est suspendu au-dessous du grand crucifix dans le fumoir. Léon Drujon vient faire la cérémonie ; après, des agapes fraternelles partagées avec Elisa et Coralie. Nous sommes 25 groupés aux pieds du Sacré-Coeur, nos cinq petits-fils sont debout entourant Léon Drujon portant l'étole sur son uniforme militaire, nos six petites-filles sont agenouillées derrière eux. Voilà notre maison consacrée au Sacré-Coeur. Claire étant souffrante renonce à une saison à Nérès avec ses enfants ; Jules vient la voir 48 h. Il retourne à Athis près de Reims et d'Épernay.

Mai 1916

Le 18, départ pour la campagne en auto avec nos deux filles, nos onze petits-enfants, la sœur Joseph, religieuse du Bon Secours qui soigne Claire et surveille les enfants. Nous sommes 25.

Juin 1916

12 juin. Trois mois de la mort d'Alfred : depuis notre arrivée, dans cette campagne qui l'a vu naître, nous comprenons par le vide qu'il fait ici celui plus grand encore qu'il fait à Castel-Bonnette où il avait tout créé. A l'Hospitalière se rattachent les souvenirs de son enfance où nous étions compagnons de jeux, puis ceux de son adolescence où les promenades journalières faites côte à côte après souper, soit dans l'allée, soit dans le bosquet, nous amenaient à des confidences bien intimes dont je ne perdrai jamais le souvenir. Plus tard, mariés l'un et l'autre, nous fûmes appelés à prendre la place de mon père et de ma mère. Nos deux ménages n'en formaient qu'un par l'entente parfaite, ce fut l'âge d'or pour nous et pour nos enfants. Alfred était l'organisateur de tout dans la famille, dans la maison, dans la propriété. Dans nos village, à l'église où il se rendit plus tard chaque matin, nos villageois aimaient à saluer le monsieur à grande barbe blanche : c'était un Mr Fine.

Ce matin, tandis que nos souvenirs se rattachent à la couche funèbre d'il y a trois mois, par une ironie du sort, nous saluons la naissance du 3^{ème} fils d'Albert, né ce matin à St Louis, tandis que son père est à Brive. Le bon Dieu veut ainsi combler les vides laissés par les chers disparus. Aux jeunes pères et mères à élever chrétiennement leurs enfants, qu'ils rappellent les grandes vertus de leurs aïeux.

27 juin. Départ pour notre villégiature du Fayet.



Benjamin et moi emmenons Marie-Thérèse, Madeleine, Sœur Jules, religieuse du Bon Secours qui doit les soigner, notre cuisinière Jeanne et Germaine, notre femme de chambre. Claire, qui attend Jules, ne nous rejoindra que plus tard avec ses enfants.

Notre villa de l'Echo du Berchat est très agréable, petite, mais très commode. Elle s'élève au-dessus du Fayet, en face de Sallanches. Jules, contre nos prévisions, est arrivé à la Viste 48 h après notre départ ; nous regrettons de ne l'avoir pas attendu. Claire vient nous rejoindre le 7 juillet avec ses enfants. Pendant

ces deux mois de séjour paisibles mais charmants, dans le voisinage du Mont Blanc qui s'élève derrière notre montagne, les nouvelles de Xavier et de Jules nous arrivent régulièrement, celles-ci directement, les autres par Gaby. A Castel-Bonnette au contraire, on ne sait plus rien de Paul Viton quand on apprend qu'il a été tué dans les tranchées de 1^{ère} ligne à la Fosse du Poivre, près de Verdun, en remplissant vaillamment son devoir ; c'est le 2 août qu'il est tombé. Le 11 arrive la triste nouvelle. Genette a un chagrin tel que Clotilde, Isa et Juliette partent avec elle ; Clotilde et Genette pour Tournon et Lachaux chez Mme Viton. Nous sommes bien peinés en songeant à cette nouvelle tristesse chez les Fine, cette petite Genette si gentille, si sympathique, méritait un bonheur parfait comme le lui promettait ce jeune homme.

C'est le dimanche 27 août que nous apprenons en montant en auto que Gabrielle a eu son 8^{ème} enfant, un petit Xavier. Noélie nous écrit que Gaby et son fils sont en parfaite santé. La sœur Louise était là depuis huit jours, le docteur Bories a reçu l'enfant à 6h du matin. Nous calculons qu'il nous est impossible de partir avant le 29 à midi, aussi, nous faisons notre dernière promenade en auto au col des Aravis.

Au retour, le 30 août, nous nous arrêtons chez Adèle à Montélimar quelques heures pour être à Marseille à 6h 1/2 du soir. Afin d'activer notre arrivée, Marie, la femme de chambre, nous précède, retire tous nos bagages du dépôt et prenant un omnibus, monte à la campagne, nous envoyant notre auto à l'heure voulue pour nous prendre. Effectivement, nous nous y installons lestement, heureux de pouvoir nous dire dans 20 minutes nous serons avec Gaby ! Mais l'homme propose et Dieu dispose. A peine franchissons-nous les limites de la gare, sortant de ce tohu-bohu, que des cris retentissent, nous venons d'écraser quelqu'un. Une foule énorme est réunie derrière l'auto, on emporte une femme à l'hôpital de la rue Honnorat. Un sergent de la ville est venu dresser sa contravention, nous sommes cernés par la foule. On crie à notre chauffeur « Embusqué » or c'est un blessé ne pouvant retourner au front, sa santé étant trop ébranlée. Nous suivons notre victime, elle est étendue sur une civière : Mlle Vian, Cécile Pourtal et d'autres dames de la Croix Rouge l'entourent, un major, couché sur elle, l'ausculte, le curé Lan attend pour offrir son secours spirituel. Je retourne donner ordre à notre chauffeur de ramener prudemment à la campagne Minette, Madeleine et nos deux domestiques et je retourne auprès de notre éclopée : beaucoup de contusions, avec côte enfoncée, rien de sérieux pour le moment. Une voiture de la Croix Rouge l'emmène à l'hôpital de Conception tandis qu'une voiture découverte nous conduit à la Permanence, toujours avec notre agent de ville sur le strapontin. Là, le commissaire est charmant et nous conseille, si nous sommes assurés, de nous en remettre entièrement à notre compagnie. De là, nous nous faisons mener chez Léon d'Astros, nous voulons lui recommander notre Marthe Bret à la Conception ; il était là avec Marie-Louise, accueille notre requête fort obligeamment ; nous leur apprenons la délivrance de Gabrielle. Tout de même la faim se faisant sentir, nous allons à l'hôtel de Bordeaux chercher à satisfaire notre appétit. Passé 10h le cuisinier n'y est plus. Montons le boulevard d'Athènes jusqu'à l'hôtel de Russie, là, avalons un léger dîner et redescendons rapidement le boulevard, les lanternes de notre auto brillent devant la maison. A 11h, nous rentrons chez nous ; Gaby ne dort pas, elle occupe la chambre de Claire, son petit est très beau ; elle était bien soucieuse de notre retard.

Le jour du baptême où Odon le parrain n'avait pu tenir son filleul sur les fonts baptismaux avec Marthe Durrand à cause de la maladie de sa femme.

Ce même chauffeur avait, en manœuvrant l'auto culbuté deux tables et écrasé de nombreux sièges de campagne.

Notre jeune fille se remet assez vite et le 20 septembre, elle avait déjà quitté l'hôpital.

Septembre 1916

7 septembre. Journée très agréable. Mme Lieutier nous ayant invités à Brue, Albert vint nous prendre dans notre auto, les cinq filles de Gaby et moi, en 1h1/4 nous sommes à St Maximin au couvent des dominicaines où nous voyons Mlle Laurin avec le plus grand plaisir ; elle est toujours postulante ; sa mère sous-prieure est là à ses côtés derrière les deux grilles. Mlle très affectueuse et démonstrative. A 10h reprenons la route de Brue, un quart d'heure après nous arrivions. Promenade avec Albert et Coraly sous les beaux chênes Robinson. Vendredi, après déjeuner, visite de la maison des Lieutier, la grande salle très curieuse, l'habitation des Garcin dans l'ancien château, très jolie et luxueuse, la visite des caves extrêmement intéressante, celle d'un vignoble m'a prodigieusement étonnée ; chaque vigne a une couronne de raisins, c'est superbe. Pendant que les enfants font des tableaux historiques dans le jardin, Albert en empereur romain, a devant lui Minette en Vercingétorix. Il faut songer au départ et dire adieu à cette famille hospitalière où l'on vous reçoit avec une aménité parfaite.

23 septembre. Gabrielle sort de couches l'après-midi, nous profitons de la présence de Claire et de ses quatre enfants pour mener à l'église de la Viste nos douze petits-enfants. Après les relevailles, ils s'approchent tous de la table de communion et Mr le curé Gautier les reçoit tous les douze, des scapulaires du Mont Carmel et de l'Immaculée Conception. Marguerite Lavielle a l'heureuse idée de prendre la photographie de ces douze enfants, Marthe portant Xavier.



Tout ce petit monde grandit, Mlle Berlandier apprend le tennis aux plus grandes, fait faire des parties de croquet sur la terrasse. Minette inonde la maison d'affiches ; sur l'une, il y a la manière de désigner les cinq Jeanne de la maison afin de ne les point confondre, une autre est très pratique sur une porte plus retirée. Mais la plus drôle en ce moment est Jeannette ; lui disant un jour à table de mettre sa fourchette à sa droite, je lui vois faire un grand signe de croix, puis prendre sa fourchette et la placer à l'endroit indiqué. Interrogée sur le motif de ce signe de croix : « mais, Bonne-Maman, c'est pour savoir où est ma droite. L'autre jour vous m'avez dit d'aller suspendre une clé au cadre des clés à gauche, eh bien, je me suis placée bien en face, j'ai fait le signe de la croix, puis j'ai vu où était ma gauche ».

Si les enfants sont pour nous une distraction de tous les instants, nous retrouvons dans nos voisins de la Bonnette et de Castel-Bonnette les charmes d'une vie de famille, bien attristés ces pauvres Alfred par le double deuil qui les atteint, Genette est admirable, la tristesse et la douleur ne lui enlèvent rien de sa sérénité. Marthe Durrand souvent retenue à l'hôpital, retourne en ville dès la rentrée de Marcelle et Simone à San Remo.

26 septembre. Nous partons avec Benjamin pour une dizaine de jours allant voir Béatrix à Montluçon ainsi que Mithé Lavielle et Adèle à Montélimar. Si le temps fut pluvieux et changeant au début, il devint magnifique à la fin. Nos deux Oblates sont rayonnantes de bonheur. A Lyon, Marthe Thiollière vient nous rejoindre, nous profitons de son agréable compagnie une demi-journée.

7 octobre. A peine étions-nous de retour que Claire vient avec ses trois aînés fêter notre arrivée. Les enfants, au moment où le tramway s'ébranlait au cours Belsunce pour les mener à la Viste, se sont écriés tous ensemble : « Papa ». Claire se demande si Jules serait en permission. Un quart d'heure après le tramway nous menait Jules : c'était bien lui. Il a une permission, c'est une récompense, de 48 heures. Il a été à Saint Barnabé, sa mère lui indique la piste à suivre pour rejoindre sa femme et ses enfants et le voilà au milieu de nous.

8 octobre. Ce matin, c'est Xavier qui arrive de Tunisie. Gabrielle et Albert vont en auto l'attendre à la Joliette à 6 h du matin. Il nous arrive assez souffrant ayant pris froid à bord et son entérite de cet été ayant reparu.

10 octobre. Des soins assidus le remettent vite d'aplomb, nous pouvons, dès le 10 octobre, aller à Saint Barnabé où Xavier et Jules qui ne s'étaient plus revus depuis le 1^{er} août 1914 se retrouvent. Jules a beaucoup grossi. Xavier a bonne mine et fait bon effet sous son uniforme kaki de capitaine et ses trois décorations : la croix de guerre, celle du Nicham et celle d'Italie, St Maurice et Lazare. Il est maintenant dans les affaires Indigènes, aussi, s'il ne s'amuse pas avec ses enfants, il est souvent penché sur sa grammaire arabe, il lui faut connaître à fond cette langue barbare. Son petit Xavier l'intéresse, ce petit bonhomme aime la société, il crie dès qu'il se sent seul dans sa chambre et se tait dès qu'il voit quelqu'un.

15 octobre. Le temps étant magnifique, nous allons dans l'après-midi en auto à la Blaquièrre avec Marthe et Minette ; en une heure un quart, nous y allons. Personne sur la terrasse, personne dans la maison. Les Drujon sortent tous de la chapelle où va avoir lieu le Salut. Chant ravissant du Panis Angelicus accompagné par Jules et chanté en musique ; puis promenade dans les belles allées qu'ils font chaque matin et créent non sans labeurs. Marthe, Germaine et Madeleine sont maintenant réunies autour de leur père et mère. Quant à Jean, il allait partir pour Bollengo, son départ ayant été ajourné parce qu'il lui fallait un passeport et il a 11 ans !

22 octobre. Désireux de procurer à Xavier toutes les joies familiales, nous disons à ses frères et sœurs disponibles de venir dîner avec nous ; nous sommes 17 à ce dîner intime avec Louise et Rita, quatre Lavielle, Albert père et fils, Guiguite et Lulu jouent à 4 mains de fort jolis morceaux. On joue au billard puis on vient de Castel Bonnette goûter avec nous.

23 octobre. Hélas, les meilleures choses ont une fin et il nous faut raccompagner Xavier à la Joliette. Albert nous accompagne en auto, c'est à 8 h du soir que partira le Biskra. Ces départs nocturnes paraissent encore plus sinistres : beaucoup de monde à bord, surtout beaucoup d'officiers.

28 octobre. Après cela, une série de mauvais temps nous fait fixer sur samedi notre départ pour la ville. Cette année, le bois des Tours a été fermé par ordre du marquis de Foresta ; certes, il était indispensable de prendre cette mesure, mais nous avons eu une promenade bien agréable à retrancher de nos habitudes presque journalières.

Les Alfred ont décidé comme nous de passer la Toussaint en ville ; ils trouvent les offices des Morts plus commodes à suivre en ville. En effet, Mr le Curé comme ses prédécesseurs dit la messe à 6 h toute l'octave à la Viste. Ces pauvres Alfred ont eu une terreur bien grande dans la nuit du 21 au 22 octobre. Un tel craquement répété deux fois qu'ils se sont réveillés en sursaut très effrayés. On a constaté plus tard que leur maison ayant trois assises sur le roc et une sur l'argile, celle-ci fléchit et occasionne des lézardes auxquelles il faut remédier. C'est un gros souci pour Clotilde et une source d'ennuis. Combien Alfred lui manque en tout.

1917

Depuis de nombreuses années, nous constatons chaque hiver la disparition de quelqu'un des nôtres. Les 22 et 23 février, nous perdions mes deux belles-sœurs Elisa Salles et Marie d'Henri, les deux doyennes de la famille, chacune âgée de 75 ans. Elisa, alitée depuis deux mois, laissant un vide immense dans la famille de Benjamin où nous l'entourions d'une affection rappelant celle due à une grand-mère. Marie était paralysée depuis onze mois et occupait tous les siens. L'une et l'autre ont fait une fin bien chrétienne et le bon Dieu leur aura tenu compte de leurs multiples souffrances.

Mai 1917

1^{er} mai. C'est Claire qui, lasse de sa vie urbaine, vient s'installer la première à la campagne, pendant que Benjamin et moi sommes en voyage pour aller voir nos filles. Lyon où sont Anna et Pierre Drujon, Montluçon où Béatrix et Marie-Thérèse Lavielle nous font un accueil cordial, Paris, Jersey où Loulou est bien, malgré une petite misère physique, Marthe Thiollière nous revoit à Lyon, enfin arrêt à Montélimar où est Adèle.

4 mai. Gabrielle vient rejoindre sa sœur à la campagne. Voilà nos douze petits-enfants réunis ; Gabrielle va chercher chez Adèle à Canet son petit Xavier où il avait trouvé une nourrice momentanée et auprès de sa grand-tante et de Marie-Rose et Marie-Louise les soins les plus assidus et les plus dévoués pendant tout l'hiver. Sa croûte de lait augmentait les tracas de tous et tous l'aimaient tellement que nous semblions être leurs obligés en le leur laissant.

17 mai. Arrivée à la campagne et installation, distribution aux enfants de petits souvenirs, c'est très amusant ce déballage et ces essayages ; robes, manteaux, pantoufles, tout y passe, je ne sais les plus heureux des grands parents ou des petits enfants. Que ne ferait-on pour eux, ils ont toutes les délicatesses. Quand nous arrivons après vingt-cinq jours d'absence, du plus loin qu'ils aperçoivent notre voiture, ce sont des hurrahs sans fin, ils sont tous sur la terrasse nous aidant à descendre ; le rez-de-chaussée est tout enguirlandé sur la terrasse et, en nous mettant à table, ce ne sont que festons, fleurs, feuillage, les plus jolis bouquets déposés sur nos assiettes. Adèle et ses filles sont là pour partager notre joie dans ce doux revoir.

Juin 1917

15 juin. Juin nous prépare d'autres joies plus grandes encore. Claire préparait ses deux aînés, Geneviève et Eugène, à leur 1^{ère} communion. Jules devant venir en permission du 9 au 17, il est arrêté que la cérémonie se fera le 15, jour de la fête du Sacré-Coeur que chacun cherche à rendre plus solennelle pour se conformer au désir de Notre Seigneur et obtenir de Dieu par l'intercession du Sacré-Coeur la conversion de la France et sa victoire sur l'Allemagne.

Ce jour-là nous trouve réunis chez les dames du Cénacle au boulevard Savator, 20 ; la chapelle est des mieux ornée, mes nièces Isabelle, Marie-Clotilde, Geneviève et Juliette avec Marguerite et Lucie Lavielle forment le chœur de chants, nous sommes sous le charme de leurs voix mélodieuses, le Père Plantier adresse aux enfants des allocutions toutes paternelles et bien à leur portée, Alfred sert la messe en uniforme ; il est aussi en permission.

Après cette touchante cérémonie, Mme Perrin nous reçoit à déjeuner à la rue Estelle au nombre de 26, les petites tables se multipliant, les enfants récitent une poésie composée par Adèle, à leur père, cela après le déjeuner :

Mon cher Papa

En vous voyant pour cette fête
Parmi vos quatre enfants chéris
Nous pouvons croire avec Genette
Que nous sommes en Paradis.

Et ce n'est pas un rêve étrange
Puisque nous sommes près de vous
Et que le divin Roi des anges
Lui-même est descendu chez nous.

C'est bien son cœur et sa tendresse
Qui vous ramène en ce beau jour
Comme témoin de ses caresses
Et de son ineffable amour.

Mais c'est aussi la récompense
Mon cher Papa de vos vertus
Puisqu'avec Maman seuls je pense,
Vous menez si bien à Jésus !

Puis maintenant que le bon Maître
Vit en nos cœurs, nous serons forts
Vous n'allez plus nous reconnaître,
Nos vieux défauts seront tous morts.

Pour vaincre ainsi le casque à pointe
Que faut-il donc ? mais... rien de plus
Que les petits aient les mains jointes
Pour implorer le Roi Jésus.

Car les enfants de notre France
Forment sa couronne de lys
Et c'est ce fleuron d'innocence
Qui sauvera notre pays.

Quand la victoire un jour j'espère
Viendra couronner les vainqueurs
On donnera la croix de guerre
Aux chers petits triomphateurs.

La campagne a une telle attraction que nous y retournons le plus tôt possible et à midi les portes de la salle à manger s'ouvrent pour nous recevoir tous les seize. La table est délicieusement décorée, des roses blanches forment des guirlandes ravissantes, des bouquets sont à la place de Geneviève et d'Eugène qui président en face de Benjamin et moi. Jules et Claire sont à côté des 1ers communiant ; la joie épanouit tous les cœurs et sur les figures de nos petits-enfants se lit leur bonheur. Xavier manque à notre fête familiale et nos trois religieuses s'y unissent certainement par la pensée.

17 juin. Le dimanche suivant Mme Perrin et Elise venaient revoir nos chers petits et prendre avec Jules le dernier repas avant son départ, c'est à 3 h qu'il nous quitte. Claire l'accompagne seule en gare et nous revient bien courageuse. Espérons que cette horrible guerre sera moins longue que nous ne le craignons.

Juillet 1917

3 juillet. Après un mois de vie de famille intense où nos douze petits enfants ont donné à l'Hospitalière une animation toujours croissante, c'est le moment de la dispersion. Claire part pour Nérès où elle va prendre les eaux avec son petit Jean et chercher dans ce changement d'air un peu d'appétit et dans le voisinage de ses sœurs, car Adèle est momentanément à Montluçon pour y prononcer ses grands vœux, un peu de réconfort. Elle trouve dans la compagnie de Marguerite et Lucie Lavielle une gaieté et un entrain qu'il lui fallait, elles sont là pour au moins un mois. Noélie ayant été à Dax pour son compte puis Salvat à Lauralou pour le sien.

15 juillet. Pendant ce temps, la campagne semble presque déserte, les enfants de Gabrielle étant aussi tranquilles et posés dans leurs jeux que ceux de Claire sont bruyants et remuants. Eugène, Jean et Jules, plus encore, étaient du matin au soir sur les tricycles allant, venant, criant, tapageant. Maintenant, Jacques passe des heures entières immobile avec des papillons sur les cheveux, quant à Pierre, il reprise des chaussettes dans les jupes de sa mère ; les cinq filles sont éparpillées sur la terrasse et plongées dans leur lecture. Jeannette et Xavier sont les plus gais et les plus animés.

Vu la chaleur, nous inaugurons ce mois-ci les soupers sur la terrasse, c'est une joie générale. Jacques et Pierre prennent leur repas à leur petite table, puis prennent leurs ébats autour de la nôtre. Après souper, nous partons Benjamin, Gaby, Mlle et moi pour le bout de l'allée, entourés de nos cinq petites-filles qui courent se percher à la cime des oliviers. Marthe atteint même celle du cyprès. A 9 h, les fillettes montent se coucher et les grands se reposent dans les bons fauteuils en osier jusqu'au passage du train de montée ; alors, on commence à s'ébranler et chacun prend son quartier de nuit.

Août 1917

6 août. Tandis que Claire, en revenant des eaux, va s'établir à St Barnabé où Jules vient passer une courte permission, pour revoir son frère Paul, ici pour un mois après deux ans de campagne en Orient où il a gagné la croix de guerre puis de Monastir, à la Viste tout est en joie, Xavier nous arrive de Tunisie avec une permission de quatre semaines. Il est très bien, a même engraisé, décidément Dehibat dans le sud tunisien lui convient et les affaires indigènes qu'il dirige dans cette région l'intéressent. Le voilà sachant l'arabe.

Sa gentille et nombreuse famille l'entoure, sans parler de Gabrielle qui heureuse de son bonheur ne le quitte pas, ce qui est bien naturel. Ses enfants lui procurent toutes les distractions. Avec Marthe, ce sont des parties de trictrac, ou bien aussi des grâces et des volants, ses filles causent l'interrogent, Jeannette l'amuse. Avec ses fils, il prend ses grandes distractions. Jacques, par ses réflexions, son air posé, son calme qui le rappelle dans son enfance, l'intéresse. Le gros Pierre est devenu rieur et remuant, il suit avec intérêt les ouvriers, le maçon et ses pierres, le jardinier et ses eaux, il voit tout, examine tout et par ses goûts est le portrait vivant de son arrière-grand-père Fine. Xavier est celui avec lequel il s'amuse le plus ; il veut le faire marcher seul mais, malgré tous ses essais en le collant au pied d'un platane ou contre la façade, son fils est récalcitrant, vif comme la poudre, il ne s'aventure pas cependant tout seul mais que de folies dans les bras de son père, tandis que Pierre passe entre ses jambes.

15 août. Le 15 août a lieu dans le grand salon la distribution solennelle des prix. Grâce à Guiguite et Lulu Lavielle, à Marcelle Durrand et à Juliette Fine, il a pris un air de fête qu'il ne connaissait plus depuis la guerre. Six fauteuils sont pour les grands-parents, père, mère, Salvat et Noélie, en face sept chaises arrangées en demi-cercle sont occupées par les enfants, devant la cheminée, la table où sont posés tous les prix ; les beaux livres de Mlle Capel, puis ballons, pantins, grâces etc.

Au-dessus de la cheminée, suspendues à un alpenstock entre les deux candélabres, toutes les plus jolies couronnes de fleurs et de lauriers. Après une brillante entrée jouée par Guiguite et Lulu, commence la nomenclature des prix, coupée par des récitations variées et de bon goût. Quelques fillettes sont costumées, la coulisse est derrière le piano, les grandes cousines y opèrent des transformations des mieux réussies. Parmi les prix, quelques-uns appellent l'attention : le prix de bon accueil à Jeannette, d'ordre à Pierre (le seul qui en ait des huit enfants), de gentillesse à Xavier. Ceux de Jacques font connaître d'emblée son caractère : prix de catéchisme (il le fait réciter à nounou Geneviève), prix du désir d'apprendre et prix de réflexion.

Les jours s'écoulaient joyeusement ; en les considérant assis à côté l'un de l'autre, entourés de leurs huit enfants prenant leurs ébats sur la terrasse, Xavier et Gaby sont l'image du bonheur, hélas, bonheur éphémère.

Septembre 1917

7 septembre. Il faut partir, ses quatre filles sanglotent en l'accompagnant au tramway qui l'emporte avec Gaby et Marthe. A deux heures, le bateau s'ébranle. De Notre Dame de la Garde où elles montent le recommander à la Sainte Vierge, elles le suivent longtemps des yeux.



La 1^{ère} communion de Genette et Eugène ayant été le grand événement de l'été, on nous prit en photographie à ce moment-là. Xavier, au fond de la Tunisie, manqua seul à notre groupe de famille. Pendant le mois d'août on se dédommagea et cette photo de Xavier et Gaby avec leurs trois fils : Jacques, Pierre et Xavier m'a paru digne de figurer ici.



Le mois de septembre fut de toute beauté, nous passions nos journées sur la terrasse profitant de ce temps superbe, les grandes pour lire ou travailler, les enfants pour s'amuser follement. Un de leurs grands jeux fut de simuler un navire avec les tables et sièges de jardin, cabines, passerelles, tout y était représenté,

puis par des cordes, on mettait un canot soi-disant à la mer et les passagers se jetaient à la mer en cas de danger. Voilà comment nos plus grands désastres maritimes étaient imités par nos petits-enfants.

Octobre 1917

Le 7 octobre, Benjamin et moi partions pour aller voir Adèle et Béatrix à Montélimar et à Montluçon, à Lyon Marthe Thiollière, aux Brotteaux Anna Drujon et Marguerite d'Azambuja, à Fourvière, enfin les Georges Magnin à Fontaines. Nous ne les avons plus vus depuis la disparition de leur fils Henri, le filleul de Benjamin, au début de la guerre. A peine étions-nous de retour le 18, que Jules arriva le 21 ; il vint avec Claire et leurs deux aînés passer une journée avec nous ; mais le temps s'était bien gâté depuis octobre les enfants restaient au jardin des rosiers le matin de 10h à 11h et après le dîner partaient pour Castel Bonnette où dans l'allée des rosiers ils prenaient un bain de soleil. A 4 h on rentrait pour le goûter. Le séjour à la campagne touchait à sa fin, grâce au poêle inauguré au mois de mai, la maison n'était pas trop froide. Nous eûmes des invitations tardives. Mr Dutrait suite une animation très grande à Castel Bonnette ; nous autres nous eûmes Thérèse Estrangin quelques jours avant son départ pour Salonique, puis au moment où nous revenions l'annonce de son arrivée dans cette ville, la porte du salon jaune s'ouvrit et c'était Thérèse en personne de retour de son 1^{er} voyage sur le Lafayette comme infirmière.

25 octobre. Nous restâmes tous saisis d'étonnement. Les Alfred étaient là avec Mr Dutrait. Thérèse s'amuse de notre ahurissement. Nous touchions au départ. Les Lavielle le 29, les Alfred, Le 30 et nous le 31.

C'est le 1^{er} octobre que s'ouvrait notre école paroissiale avec un changement de direction. Les dévouées Mlles Tournaire et Louise partaient à bout de force après treize années d'enseignement. Mlle Guillot, ancienne sécularisée du Saint Nom de Jésus, leur succède. Espérons que les familles de la Viste lui resteront fidèles, la rentrée accuse un déficit d'une douzaine d'élèves.

Les améliorations faites à la maison pendant l'hiver dernier ont été très appréciées par tous. A la cuisine du rez-de-chaussée, la pile a été transportée à côté du fourneau. Une porte de communication a été ouverte entre le garage et la maison et, dans le garage, sont installés un cabinet à chasse, une fontaine à eau courante et un réchaud à gaz.

Jacques, le maçon, travaille tout l'été au fonctionnement de l'eau dans nos quatre bassins et nous fait des ouvrages du plus mauvais goût, tout en restant le meilleur homme du monde. Royère, notre jardinier, du côté de Lyon depuis le commencement de la guerre, a été renvoyé dans son foyer ; la campagne sera peut-être moins mal tenue.

1918

Pendant l'hiver 1917-1918, nous, si heureux jusqu'à présent avec nos vingt combattants sous les drapeaux, avons la douleur de perdre à la fin d'octobre notre petit neveu Manoël d'Azambuja, le fils de Gabriel et d'Alice ; il s'était engagé dans les chasseurs alpins et dans ce corps d'élite, il faisait vaillamment son devoir, toujours modeste et toujours à son devoir, il avait le mépris du danger, il tomba dans une reconnaissance dont il ne revint pas.

Pendant un séjour de notre gendre, Jules Perrin, en mars, il fit l'achat d'une fort jolie villa, 71 boulevard Perier, dont on prendra possession après la guerre.

A peine était-il de retour sur le front qu'eut lieu la terrible offensive allemande où les anglais lâchèrent pied ; il écrivit que de sa vie il n'oublierait les horreurs dont il avait été témoin le 23 mars et les jours suivants ; son groupe d'autos fut cité à l'ordre du jour.

Pâques étant cette année le 31 mars et Gabrielle attendant son 9^{ème} poupon à la fin d'avril, nous venons nous installer à la campagne malgré le temps pluvieux.

Avril 1918

15 avril. Nous vivons dans un calme d'autant plus grand que rien n'attire les visiteurs avec ce froid, ce vent et ces ondées ; cependant, les Alfred étant venus déjeuner à Castel-Bonnette avec Ludo et Mimi de retour de St Donat, les Durrand et les Lavielle y viennent aussi. Le tennis n'étant pas encore en état pour recevoir les joueurs, ils se rabattent sur le billard où l'on s'en donne à cœur joie de rire et de bavarder.

23 avril. Le 23 avril, c'est autre chose qui vient donner de l'animation à notre petit coin de terre. Gabrielle revenait de la messe à 8h et arrivait sur la terrasse quand, étonnée du bruit occasionné sur la route par un autobus, elle voit tout à coup dans un nuage de poussière le mur s'écrouler et un autobus apparaître dans un trou formidable au-dessus de la cascade du bonhomme.

C'est une roue qui s'étant cassée, la direction se trouva faussée et la voiture vint butter contre notre mur, sans accident de personne heureusement. Claire vint ce jour-là avec ses enfants : tous prenaient un intérêt très grand à voir une autre voiture autobus venant secourir celle avariée, d'abord, tout le chargement de farine et de savon passa de l'une sur l'autre, puis on lia les deux voitures pour retirer l'invalides de notre mur.

Il fallait voir nos douze petits-enfants alignés sur le trottoir ; Jean s'était installé sur un tabouret, son ombrelle ouverte et la canne à la main, il n'avait pas assez de ses deux yeux pour tout voir et tout considérer. Une ligne des tramways avait été interceptée tout le jour, le soir, l'ordre fut rétabli.

29 avril. Naissance de Béatrix. Gabrielle lui donne le jour à 10h1/2 du matin ; c'est une belle brunette. Xavier averti par télégramme nous télégraphie illico ; nous avons sa réponse le lendemain. Ces naissances apportent toujours de la joie et, malgré la tristesse des temps, nombreuse réunion pour le baptême qui a lieu le 2 mai.

Mai 1918

2 mai. Coralie Salles et François l'Olce sont marraine et parrain. Les enfants s'amuse au retour de l'église, on voit les évolutions d'une bande de gamins autour de François pour attraper les sous qu'il leur jette de tous côtés. Bien qu'ayant conservé une étroite intimité, nous sommes une quarantaine de personnes. Les enfants sont groupés au nombre de seize autour de la table de la salle à manger. Les huit jeunes filles sont réunies dans le vestibule ; dans le salon, quatre petites tables sont dressées pour les plus dignes ; l'entrain a repris le dessus, le noir horizon semble avoir une éclaircie, on parle des absents, chacun a foi en la victoire. On se sépara après avoir savouré les douceurs d'une réunion familiale que chacun désire complète, avec l'espoir d'y arriver bientôt.

11 mai. Notre jeune accouchée se remettait très bien quand elle fut prise de douleurs et de souffrances si aiguës que notre alarme fut bien grande ; le docteur Bories fut appelé en toute hâte, chacun appréhendait la terrible péritonite. Gabrielle se croyant mal, répétait sans cesse « Je ne veux pas mourir ! Mes pauvres enfants ! Mon mari ! ». Enfin, le docteur nous certifia que nos craintes étaient exagérées, mais accepta

cependant une consultation avec Valette. Albert, toujours dévoué, put le rejoindre et, le lendemain, les deux docteurs dissipèrent complètement notre inquiétude.

Gabrielle se rétablit assez vite mais combien l'absence de la bonne sœur Louise, tombée malade en avril, se fit sentir en pareille occurrence.

17 mai. Nous venions de passer par cette vive émotion quand Claire et ses quatre enfants vinrent s'installer à la campagne ce qui compléta notre réunion ; nous étions 27 sous le même toit et encore sans nos gendres.

Dans la vie, joies et tristesses se succèdent sans transition ; une de ces dernières fondit sur nous d'une manière foudroyante. Une lettre de Loulou et une de sa supérieure nous appelaient à Paris où les auxiliaires allaient nous la rendre. Après douze années passées dans cette congrégation qu'elle vénérât, nous comprenions quelle devait être la douleur de notre fille malgré la lettre admirable qu'elle nous écrivit. Un mois auparavant, sa supérieure à Versailles, la Mère Bernardin, nous avait fait part des inquiétudes que lui donnait la santé de Loulou ; mais si souvent elle avait eu de gros accrocs dans sa vie religieuse que nous espérions que cette fois encore son bon tempérament reprendrait le dessus. Les lettres arrivèrent à 10h, à 11h notre malle était faite et à 1h Benjamin et moi partions pour la ville ; nos filles devaient nous expédier malle, valise, sac à mains et couvertures directement en gare. Par le fait des circonstances, train supprimé et tramway en panne, rien ne nous arriva et nous partîmes avec un manteau prêté par Coralie sans avoir même un mouchoir de rechange, à 6h1/2 du soir. Notre perplexité était trop grande pour retarder notre départ.

26 mai. A 2h, j'étais chez les auxiliaires, rue de la Barouillère, où je vis successivement la Supérieure Générale, Mère Madeleine de Pozzi, celle qui ne voulait plus notre fille et avait tant éliminé de jeunes filles du noviciat quand elle le dirigeait à Versailles, puis la Supérieure du 3^{ème}, toujours douce et bonne, elle obéissait à sa supérieure, enfin Maty de Roux, navrée, qui avait été l'ange consolateur de Loulou. Loulou arriva la dernière, calme, très calme, après une dernière effusion de tendresse avec sa supérieure, elle franchit ce seuil sans défaillance. Une auto nous emmena à la rue de Sèvres où Benjamin nous attendait dans une petite chapelle. Loulou nous dit n'avoir plus de larmes et elle qui, depuis deux mois, avait perdu sommeil et appétit retrouva l'un et l'autre.

29 mai. Le 29 mai, nous étions avec Adèle à Montélimar, où l'excellente Mlle de Boissieu, la supérieure d'Adèle, nous prit Loulou ; elle nous la garda, la soignant moralement et physiquement avec un dévouement et une affection toute maternelle. Malgré quelques jours de tristesse encore disséminée dans sa nouvelle existence, notre fille entrevit dans son avenir des jours encore heureux et se reprit à l'espérance.

Juin 1918

Le 2 juin, nous étions de retour à l'Hospitalière. Décidément, cette saison d'été devait nous apporter bien des vicissitudes.

9 juin. Benjamin, en changeant de tramway pour remonter déjeuner à la campagne, fait une chute si malheureuse au cours Belsunce sur une de ces grosses pierres entourant les platanes qu'il se casse le bras. Le docteur Bories, appelé en hâte, n'arrive qu'à 3 h, il constate que l'humérus est cassé en biseau dans le bras gauche. Nous allons d'ailleurs à Marseille le faire radiographier chez le docteur Perrin et remontons

en auto. La souffrance est grande ; on essaye du traitement par tension et extension mais comme il congestionne Benjamin, on y renonce et le docteur Poncel vient le plâtrer.

21 juin. Dès lors, les nuits sont moins mauvaises mais toujours sur le fauteuil allongé. René Strafforello, qui a passé par la même épreuve, et plusieurs fois, lui prédit que de 40 nuits, il ne pourra plus supporter son lit. C'est très exact.

Les journées s'écoulent assez vite ; les enfants sont une grande distraction, ils s'amuse si bien et sans se disputer. Un jour, c'est une séance récréative dans le garage où Albert organise avec ses cousins et cousines des chants, récits, comédies costumées qui ont un vrai succès ; l'auditoire, augmenté de nos voisins de la Bonnette et de Castel-Bonnette, est nombreux. Le programme enluminé circule, les fauteuils sont numérotés, les acteurs sont acclamés sur leur estrade où le rideau fonctionne facilement pour voiler ou dévoiler les acteurs. Un autre jour, le garage prend l'aspect d'une église ; un de nos enfants célèbre la messe, un autre confesse dans la guérite, tandis qu'un troisième prêche dans une chaise improvisée. Ces jeux tranquilles sont pour les jours de chaleur, mais dès que la brise est plus fraîche, ils deviennent plus pétulants. Il faut voir ces sept ou huit voitures liées les unes aux autres, tirées par le tricycle que Jean monte avec ardeur ; les plus petits sont dans les voitures, les plus grands veillent au bon fonctionnement du train, car c'en est un ; il va de Marseille à Paris, transportant les savons de notre ville et les soieries de Lyon où il stationne.



Juillet 1918

Le 4 juillet, Xavier qui s'était annoncé pour cette semaine, arrive de Tunis sans crier gare. Nous recevons Odon de Samatan et François d'Olce qui, depuis l'accident arrivé à Benjamin, étaient venus comme tous ses neveux prendre souvent de ses nouvelles. On sonna, c'était lui. Dès que sa silhouette se dessina sur la porte, ses huit enfants gravirent l'escalier, les uns en courant, les autres portés par les plus grands et, sur cette même place où, dix mois auparavant, avaient coulé tant de larmes au moment de son départ, il recevait la plus joyeuse et la plus chaude ovation. Chacun de ses enfants voulait l'embrasser, le faisait

comme il pouvait, déposant des baisers sur ses mains, ses bras, ses jambes, sa poitrine, c'était une vraie grappe humaine suspendue à ce cher Xavier, qui se laissait faire.

Ses frère et sœurs avertis vinrent le voir aussitôt. Albert, dans notre voisinage, fit des apparitions plus nombreuses ; Marthe, partant pour Châtel-Guyon avec ses filles, put le voir juste avant son départ. Le soir, on venait de Castel-Bonnette et de la Bonnette : Salvat, depuis sa grande faiblesse dans les jambes, arrivait à faire un boston, Benjamin, dont le bras se remettait, commençait à tenir les cartes, Xavier et une de nos jeunes dames complétaient le nombre de joueurs. Nos rangs allaient encore s'éclaircir, Marie-Clotilde partant pour la Drôme et Genette pour l'Ardèche.

18 juillet. Parmi les visites se succédant à la campagne, nous recevons Berthe Coirard et ses filles, arrivées depuis peu à Canet et que nous revoyons si volontiers, mais elles passent comme des météores, le train de 4h nous les amenant de Ste Marthe et celui de l'Estaque les prenant à la gare de St Louis à 7h. Faire deux visites entre 2h chez Clotilde et chez nous quand il y a tant à se dire, tant à se narrer, dans un cercle toujours nombreux, est un véritable tour de force. Berthe, que des aventures précédentes tiennent en éveil pour ne pas manquer son train, est à 6h1/2 précise sur la route ; comme un fait exprès le train se fait attendre ; au moment où perdant patience, elles décident à l'unanimité de descendre la Viste à pied, le tram est là. Hélas, il était écrit que jamais elles ne viendraient à la Viste sans avoir quelque tribulation. Se trouvant en retard en gare des Aygalades, elles voient le guichet se fermer et se trouvent sans billet ; le train arrivant en gare, elles s'y précipitent dedans. Mais mystification, le train brûle toutes les stations et ne les dépose qu'à Marseille. C'était le train omnibus de Paris qui avait une heure de retard, le train de banlieue suivait. Après avoir couru inutilement après les tramways de St Joseph et de Ste Marthe, elles eurent enfin celui du Canet qui ne les fit rentrer chez elles qu'après 9 h. Leurs domestiques étaient affolées. C'est ce même jour que le docteur Bories vient déplâtrer le bras de Benjamin, en parfait état.

21 juillet. Le 21 juillet qui était une dimanche, les enfants de Gaby organisèrent dans le salon une séance en l'honneur de leur père ; il présida la réunion avec Gaby ; Clotilde, Salvat, Noélie, Benjamin et moi les entourions, la jeunesse prenait place sur les divans. Des chaises en demi-cercle étaient occupées par nos douze petits-enfants. Les plus jolies poésies furent récitées, tandis que le piano faisait entendre des sons mélodieux ; morceaux à 2, 4 et 6 mains par les quatre aînées de Gaby. Marthe a fait de réels progrès pour la musique. Le petit Xavier, trouvant l'immobilité un peu longue, arpente le salon en tous sens, mais sans bruit, tandis que le gros Pierre, avec son pas lourdaud, est rappelé à l'ordre par son père. Minette, costumée en paysanne pour sa poésie, a du succès.

Cette année, les jeux ont beaucoup de vogue. Le trictrac ne chôme pas du matin au soir, depuis Marthe jusqu'à Jean. Xavier joue souvent avec chacune de ses filles. Les échecs font même leur apparition. Henri d'Olce, dans ces charmantes journées qu'il nous donnait avec Mayté et où il se prêtait à tout, même à la révision de toutes les plaques de photos de Claire, et ce n'était pas peu dire, débuta avec Xavier ; les enfants regardaient attentifs. Marthe va suivre l'exemple de son cousin et devint l'adversaire de son père ; pendant ce temps, les tout petits jouaient aux dames avec acharnement et le croquet réunissait chaque jour de nombreux joueurs ; les plus jeunes longtemps s'amuserent simplement aux boules avec les maillets. Puis les fêtes de nos petits-enfants s'échelonnaient ; comme une bonne maman a l'imagination peu féconde, les cadeaux ne variaient guère et les toupilles ronflantes avec les petites voitures de la croix rouge se multiplièrent pour les garçons. Heureusement, dans l'enfance, se trouvait plus de ressort. Je vois encore d'ici la tête du gazier se rendant au compteur, quand, traversant la terrasse, il resta ébahi devant le spectacle qui s'offrait à sa vue. Tous les enfants en noir, de grands voiles noirs sur la tête simulés par nos longues écharpes en soie, prosternés devant l'autel, ce petit autel qui avait fait la joie de nos jeunes ans,

Eugène y célébrait une messe de deuil ; les manches de maillets simulaient les flamberges, on les allumait avec la pointe des piquets du croquet et on les éteignait avec les pelles de jardin imitant l'éventail.

Le lendemain, l'idée fut plus gaie, ce fut une messe de mariage suivie d'un bal où chaque valseur apporta sa dose de joie et d'entrain.

Août 1918

1^{er} août. Quand Claire partit pour Nérès les Bains, la terrasse fut beaucoup moins animée, la maison semblait inhabitée, c'est que les Perrin sont aussi bruyants, tapageurs que ce que les Fine sont calmes, posés ; aussi, je voyais Jacques et Pierre rester immobiles, des heures entières, et quand je leur demandais pourquoi avec Jules ils s'amusaient si bien, Jacques, la philosophe, me répondit : « C'est qu'il avait les idées ! ». Aussi, étaient-ils tous les trois inséparables, tantôt marchant toute une matinée dans les arbustes longeant l'allée qui étaient une forêt vierge, d'autres fois attelant leurs voitures ou renversant les innombrables sièges de la terrasse pour faire leur maison. Cependant, un jour, les grandes ou les moyennes firent un moulin dont les échasses formaient les ailes et Madeleine, qui était le meunier, paraissait au fond du garage par la petite lucarne de l'armoire.

Notre vie s'écoulait doucement, le triomphe de nos armées, dans l'offensive si bien préparée par le Maréchal Foch, nous réjouissait, nous semblions goûter à des joies pas trop éphémères quand la maladie d'Adèle, alitée depuis le 19 juillet, s'aggrava et nous donna de sérieuses inquiétudes ; cette tumeur qu'elle avait depuis sa couche de Jean, se développa et le 2 août, elle reçut l'extrême onction avec le viatique. Malgré ses grandes souffrances, nous espérions toujours, quand elle eut des crises terribles le 9 et le 10 ; le dimanche 11 nous la crûmes tous à l'agonie et attendions son dernier soupir ; elle avait béni ses enfants, son petit-fils, elle-même appelait la mort, quand un mieux factice se produisit jusqu'au soir. Joseph, retenu au lit par une fièvre muqueuse, vint embrasser sa mère ; après une bonne journée, la mort, qui nous avait donné le change, nous l'enleva en un quart d'heure ; à cinq heures du soir, elle rendait le dernier soupir. Je perdis cette dernière sœur que je vénértais comme une sainte, avec un profond chagrin, et qu'était-il à côté de celui de Marie-Rose qui ne vivait que pour sa mère ! Le mariage de Joseph avait été dans la vie d'Adèle le seul rayon de joie de sa longue existence. Les chagrins, elle les avait presque tous connus, aussi, l'avaient-ils mûrie pour le Ciel ; avec cela, quelle amabilité avec les visiteurs qu'elle recevait ; elle était une tante maternelle, et pour Marthe qui lui avait donné tant de joie, elle était devenue la meilleure des mères. Le 13 août nous l'accompagnâmes à l'église du Canet remplie encore de son souvenir et de ses prières ; je la vis partir de là pour sa demeure dernière mais c'est plus haut qu'il faut regarder pour reprendre force et courage.

Nous arrivons à cette période où chaque jour marque une tristesse, nous sommes à la fin de la permission de Xavier ; pour lui permettre de fêter sa fille, nous célébrons celle de Marie-Thérèse deux mois plus tôt ; il faut voir sa surprise et sa joie en recevant un petit poupon en celluloïd et tous les matériaux pour se faire un sac. Quelle reconnaissance dans ce bon petit cœur ! On sent dans les deux aînées une métamorphose. Comme le disait Marthe hier : « Je sens que je change. » La chrysalide devient papillon. Chez Marthe, la jeune fille se devine. J'aime à la voir près de sa mère l'aidant à mettre en ordre le linge de son père ; je me souviens d'immenses reprises aussi bien faites que celles de Gaby et ce n'est pas un petit compliment ; quand Marthe s'adonnera moins à la lecture pour être mieux à tous, elle sera tout à fait bien. Minette, elle, a l'adresse des Ancy ; elle tricote avec grâce et aisance, les yeux en l'air, des bas pour les soldats ; elle confectionne avec ardeur des habits pour son poupon ou des vêtements pour la « Ruche ». Elle manie son filet avec dextérité. Le soir du 14 août, le dernier passé avec leur père, Marthe, Minette, Yvonne et Madeleine lui récitèrent de jolies poésies ; Thérèse couchant à la campagne, partagea avec nous

les douceurs de cette vie familiale, non le cœur un peu gros ; dernier chapelet récité dans l'allée tous ensemble avec ses cinq filles, elles étudient les planètes, les astres font leur admiration.

15 août. Le lendemain, Xavier, Gaby et Marthe vont à la première messe à St Antoine. Ils vont déjeuner quand nous partons pour celle de 7h à la Viste, ce qui abrège les adieux toujours si pénibles. Le phaéton de François est en si mauvais état qu'on lui laisse les bagages pour prendre le tram.

A bord du navire, Gabrielle et Marthe s'installent dans la jolie cabine de Xavier, mais au bout de trois heures, Xavier, chargé de l'organisation du départ, vient les embrasser et les congédie, ne pouvant être à elles.

Ainsi passèrent avec rapidité ces quarante jours pendant lesquels nous avons pu apprécier tous les jours davantage les qualités de cet excellent gendre.

22 août. La messe de sortie de deuil d'Adèle eut lieu le 21 août dans la plus stricte intimité dans la jolie petite chapelle du Canet qu'elle aimait tant. Le lendemain, nous partions, Benjamin, Yvonne, Madeleine et moi pour Nérès où Claire nous attendait avec ses enfants et Béatrix ; celle-ci y était au repos après un surmenage à Toulouse et un rhume, qu'on voulait soigner et guérir ; nous ne l'avions plus vue depuis le mois d'octobre précédant, aussi, notre désir de la retrouver était-il grand.

En passant à Montélimar, nous prenons Loulou qu'Adèle accompagne en train où nous l'entourons pendant les trois minutes d'arrêt. Coucher à Lyon, le lendemain visite à Anna Drujon, à Fourvière, elle nous indique pour les deux aînées de Gaby, le pensionnat des Dames de Nazareth, à Champagne au Mont-Dore près de Lyon Vaise. Cette ouverture changea les projets de Gabrielle pour ses filles, ces dames se rapprochant le plus des religieuses du Sacré-Coeur. A Nérès, habitons en famille l'annexe de la villa de Roure dirigée par deux Oblates charmantes, Mlle Guillon et Mlle Anaïs Tesier, la pupille du Dr Dutrait. Nos journées passées dans le jardin de l'école avec nos trois filles furent délicieuses puis la semaine d'après Béatrix fut faire sa retraite à Montluçon. Jules arrivé en permission amena sa famille le 9. Béatrix ne revient qu'une journée à Nérès avant notre départ. Nous laissâmes Loulou à la ville de Roure dans d'excellentes conditions.

Septembre 1918

19 septembre. Après quatre journées consacrées à Adèle, à Montélimar, nous revînmes le 19 septembre, trouvant tout le monde occupé de l'entrée de Marthe et de Minette. Les dames de St Nazareth n'ayant plus de place à Champagne, c'est à leur maison de La Croix, sur le petit chemin de fer du sud, dans le Var, qu'on les recevra.

Dans la chambre des Saints est un véritable atelier composé de Germaine et Adolphine, ouvrières, plus Marcelline et Victorine, nos femmes de chambre, on y tire l'aiguille du matin au soir, les piles de linge montent chaque jour sur la commode, sur les lits.

28 septembre. Albert expédie les ballots, il faut dire que Suzanne entre avec ses cousines, ce qui est une grande joie pour nos pensionnaires.

30 septembre. La malle part, Coralie et Suzanne arrivent de Brue, viennent l'après-midi nous faire les adieux. Gabrielle ce soir doit coucher au terminus où elle a arrêté une chambre avec ses filles. Marie-Rose qui revenait pour la première fois depuis la mort de sa mère venait de nous quitter. Gabrielle descendait le bosquet avec ses enfants pour faire faire à ses pensionnaires leurs adieux aux Lavielle et à Clotilde quand on sonne, c'est le facteur ; un télégramme est dans la boîte. Contrordre pour la rentrée ; à cause

de l'état sanitaire, elle est remise au 15 octobre. C'est cette grippe espagnole qui en est la cause. Gaby remonte à mon appel, court en gare de St Louis arrêter le départ de la malle et avertir Albert et Coraly qu'elle manque chez eux. Le départ fut d'ailleurs encore retardé par ordre ministériel à cause de l'état sanitaire toutes les rentrées furent remises après la Toussaint, du moins dans certains départements.

Octobre 1918

Dimanche 13 octobre, la visite de Mr Lansing William, jeune lieutenant américain, introduit dans la famille au mois d'août par Thérèse Estrangin, fut un plaisir pour tous. Le tennis, le billard, les chants se succédèrent ; nous savons que cette vie de famille enchante notre jeune officier qui arrive toujours les poches pleines de friandises pour les enfants, de cigarettes pour les jeunes filles et même de chaussons élégants pour Béatrix qui a toutes ses faveurs.



Mr Lansing William
et Béatrix

19 octobre. Arrivée de Mithé Lavielle ; elle vient de Montluçon passer une dizaine de jours à la Bonnette auprès de Salvat, trop souffrant pour supporter la fatigue d'un voyage.

Ces journées d'automne ont un règlement particulier. Dès que le temps le permet, nous humons l'air et le soleil sur banc des Roses et de suite après, dîner ; on part pour Castel Bonnette où nous prenons un bain de soleil en famille dans l'allée des Rosiers ; le soir on se réunit à Castel ou à la Bonnette ; Benjamin est le plus fidèle à ces réunions où je l'accompagne quand le temps n'est pas trop froid. Marthe autrement prend ma place et devient l'Antigone de son grand père.

Dans le mois que Xavier a passé avec nous, mes nièces, pensant au plaisir qu'auraient les bénédictines à avoir la photo de leurs frères et sœurs, profitèrent de la visite de Louise pour prendre les six frères et sœurs, puis toute la famille de Xavier et Gabrielle.



Xavier, Thérèse, Albert, Marthe
Noélie, Louise



30 octobre. Malgré le beau temps et l'épidémie, nous rentrons en ville. Le départ de Marthe et Minette pour la Croix se fera plus facilement du boulevard d'Athènes. Coraly et Suzanne couchent chez Thérèse Estrangin qui, avec son dévouement habituel, accompagne nos pensionnaires à la Croix. L'épidémie de grippe devint tellement forte que la rentrée fut remise trois ou quatre fois et ne s'effectuera que plus tard.

Novembre 1918

11 novembre. La guerre paraissait devoir durer tout l'hiver, quand, à l'étonnement général, on apprit la signature de l'armistice.

Signature *Léonie*